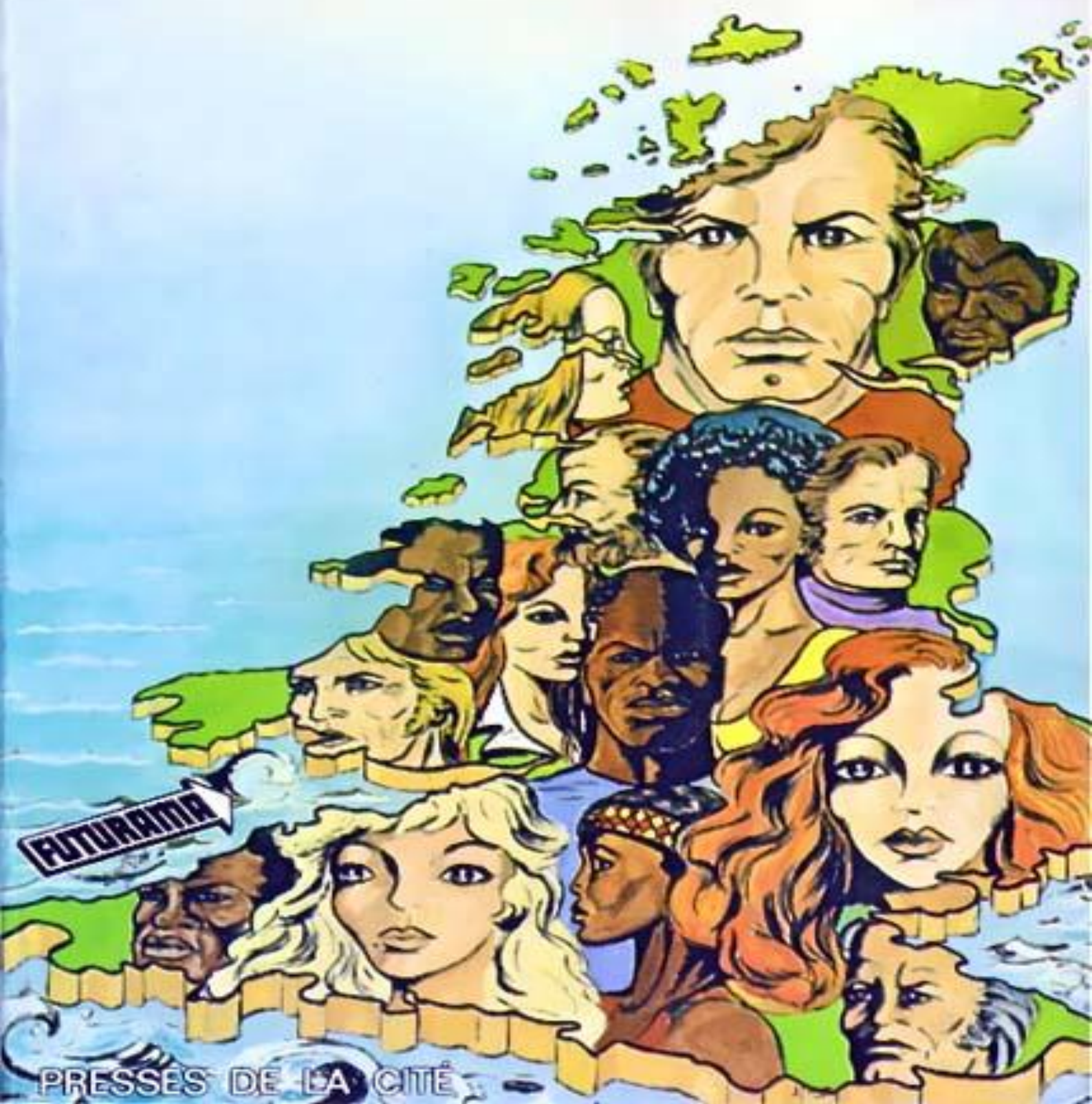


LE RAT BLANC

christopher priest



Christopher Priest

Le Rat Blanc

*Traduit de l'anglais
par Nathalie Gouyé*



PRESSES DE LA CITÉ PARIS

Titre original :
Fugue for a Darkening Island

© 1972, Christopher Priest.
© Les Presses de la Cité 1976, pour la traduction française

ISBN 2-258-00144-7

J'ai la peau blanche. Les cheveux châtain clair. Les yeux bleus. Je mesure un mètre quatre-vingts. Je m'habille de façon plutôt classique veste sport, pantalon de velours à côtes, cravate de tricot. Je mets des lunettes pour lire, plus par affectation d'ailleurs que par nécessité. Je fume la cigarette, modérément. Il m'arrive de boire de l'alcool. Je ne crois pas en Dieu ; je ne vais pas à l'église ; je ne vois aucun inconvénient à ce que d'autres y aillent. Quand je me suis marié, j'étais amoureux de ma femme. J'aime beaucoup ma fille Sally. Je n'ai pas d'ambitions politiques. Je m'appelle Alan Whitman.

*
* *

Ma peau est noircie par la crasse. Mes cheveux sont cassants, raidis par le sel et ma tête me gratte. J'ai les yeux bleus. Je mesure un mètre quatre-vingts. Je porte actuellement les mêmes vêtements qu'il y a six mois et je sens affreusement mauvais. J'ai perdu mes lunettes et j'ai appris à m'en passer. Je ne fume pas du tout en général, mais si je peux me procurer des cigarettes, je les fume sans discontinuer. J'arrive à me saouler à peu près une fois par mois. Je ne crois pas en Dieu ; je ne vais pas à l'église ; la dernière fois que j'ai vu ma femme, je l'abreuvais de malédictions, mais j'en suis venu à le regretter. J'aime beaucoup ma fille Sally. Je ne pense pas avoir d'ambitions politiques. Je m'appelle Alan Whitman.

*
* *

Je rencontrai Lateef dans un village dévasté par un bombardement d'artillerie. Il me déplut dès le premier abord et ce sentiment était manifestement partagé. Une fois passés les premiers instants de méfiance, chacun fit comme si l'autre n'existait pas. Je cherchais des vivres dans le village, car je savais, le bombardement n'ayant cessé que récemment, qu'il n'avait pas encore été totalement mis à sac. Plusieurs maisons

étaient encore intactes, mais je n'en tins pas compte, sachant par expérience que les troupes commençaient par piller celles-là. Il était plus rentable de fouiller minutieusement les pans de mur effondrés des bâtiments partiellement détruits.

En procédant avec méthode, j'avais rempli deux musettes de conserves à midi et dérobé, dans des voitures abandonnées, trois cartes routières qui me permettraient plus tard de faire du troc. Je ne revis pas l'autre de la matinée.

Aux alentours du village, j'aperçus un champ qui avait visiblement été cultivé autrefois. Je découvris, à l'une de ses extrémités, une rangée de tombes fraîchement creusées, marquées chacune par un simple morceau de bois sur lequel on avait fixé une plaque de métal portant le nom du soldat enterré. Je lus tous les noms, un à un, et j'en conclus qu'il s'agissait de troupes Afrims.

Comme cette partie du champ était la plus à l'écart, je m'assis près des tombes et j'ouvris une boîte de conserve. Son contenu était infâme, gras et à moitié cru. Je l'absorbai goulûment.

Puis je me dirigeai vers les restes de l'hélicoptère qui s'était écrasé non loin de là. J'avais peu de chance d'y trouver de la nourriture, mais si je pouvais récupérer quelques instruments, ils pourraient me servir plus tard de monnaie d'échange. J'avais surtout besoin d'une boussole, mais il était peu probable qu'il s'en trouvât dans l'appareil une qui fût facilement amovible ou transportable. Comme j'arrivais près de l'épave, je vis que l'homme que j'avais rencontré auparavant se trouvait dans le cockpit fracassé ; il s'acharnait sur le tableau de bord, tentant d'en dévisser un altimètre à l'aide d'un couteau à lame effilée. Quand il prit conscience de ma présence, il se redressa lentement, portant la main à sa poche. Il se retourna pour me faire face et nous restâmes quelques minutes à nous dévisager avec circonspection, chacun reconnaissant en l'autre un homme qui réagissait comme lui dans les mêmes circonstances.

*

* *

Notre décision d'abandonner notre maison de Southgate date du jour où fut dressée la barricade au bout de notre rue. Décision qui ne fut pas immédiatement mise à exécution, car pendant plusieurs jours, nous pensâmes pouvoir nous accommoder de ce nouveau mode de vie.

J'ignore qui prit l'initiative d'élever cette barricade. Nous habitions à l'autre bout de la rue, à la limite des terrains de jeux, et le bruyant remue-ménage de cette nuit-là ne parvint pas jusqu'à nous. Mais lorsqu'Isobel descendit l'avenue en voiture pour conduire Sally en classe, elle revint presque aussitôt m'annoncer la nouvelle. C'était, dans notre existence, le premier indice du changement irréversible que subissait le pays. Cette barricade n'était pas la première, mais il y en avait assez peu dans le voisinage.

Lorsqu'Isobel m'apprit l'existence de celle-ci, j'allai me rendre compte par moi-même. Elle n'avait pas l'air bien solide, constituée essentiellement de fils de fer barbelés enroulés en spirale sur des supports de bois, mais sa signification ne faisait aucun doute. Quelques hommes se tenaient à proximité et je leur adressai un salut prudent de la tête.

Le lendemain, nous étions chez nous lorsque les Martin furent expulsés de chez eux à grand bruit. Ils habitaient presque en face de nous. Nous n'avions guère eu de contacts avec eux et depuis les débarquements Afrims, ils vivaient repliés sur eux-mêmes. Vincent Martin était ingénieur de la recherche dans une usine de construction aéronautique à Hartfield. Sa femme restait chez elle pour s'occuper de leurs trois enfants. Ils étaient Antillais.

À l'époque de leur expulsion, je n'avais rien à voir avec les patrouilles urbaines qui en étaient responsables. Mais en l'espace d'une semaine, tous les hommes habitant cette rue avaient été enrôlés et l'on avait distribué à chaque membre de leur famille des laissez-passer qu'ils devaient toujours porter sur eux pour se faire reconnaître. Nous considérions ces laissez-passer comme notre bien sans doute le plus précieux, car nous avions cessé alors d'être aveugles à ce qui se passait autour de nous.

Les véhicules n'étaient autorisés à entrer et sortir de la rue

qu'à certaines heures et les patrouilles en faction près des barricades faisaient respecter cette règle avec une absolue rigueur. La rue débouchait sur une grande avenue où il était interdit, par réglementation gouvernementale, de stationner après six heures du soir, de sorte que si l'on rentrait chez soi après la fermeture de la barricade, il fallait trouver un autre emplacement où ranger sa voiture. Or, comme notre exemple fut suivi dans la plupart des rues et que leur accès était fermé, on était donc obligé de laisser son véhicule extrêmement loin de chez-soi et de parcourir à pied le reste du chemin, à une heure où c'était particulièrement dangereux.

L'effectif normal d'une patrouille civile était de deux hommes, mais ce nombre fut bien souvent porté à quatre ; la nuit qui précéda notre départ, il y avait quatorze hommes. Trois fois, je pris part aux rondes de nuit, avec chaque fois une personne différente. Notre mission était simple. Tandis que l'un des hommes montait la garde avec le fusil près de la barricade, l'autre faisait quatre fois l'aller et retour dans la rue. Puis, on échangeait les rôles, et ainsi de suite jusqu'au matin.

Lorsque j'étais posté près de la barricade, j'avais toujours très peur de voir arriver une voiture de police. J'en vis d'ailleurs passer plus d'une fois, mais aucune ne s'arrêta jamais. Que faire si cela se produisait ? Cette question fut souvent débattue lors des réunions du Comité de surveillance, mais sans jamais être résolue, du moins à mon sens, de façon satisfaisante.

En fait, il y avait entre la police et nous une certaine neutralité, quoique, à en croire ce qu'on racontait, des échauffourées aient eu lieu entre les occupants des rues barricadées et les forces anti-émeute de la police.

Les journaux et la télévision gardaient à ce sujet un silence qui ne faisait qu'aggraver les choses.

Si nous avions un fusil, c'était avant tout pour décourager toute tentative d'infiltration illégale dans notre quartier de la part des intrus, mais aussi pour témoigner de notre mécontentement puisque le gouvernement ne pouvait ou ne voulait pas protéger nos foyers, nous allions nous en charger nous-mêmes. Telle était la protestation imprimée au dos de nos laissez-passer et le credo tacite des hommes de la milice.

Quant à moi, j'étais inquiet. La carcasse calcinée de la maison des Martin, juste en face, nous rappelait constamment la violence dont usaient les patrouilles et l'interminable procession des sans-abri qui défilaient d'un pas traînant devant la barricade me mettait affreusement mal à l'aise.

La nuit où la barricade de la rue voisine fut prise, je dormais. J'avais entendu dire que la patrouille devait être renforcée, mais ce n'était pas mon tour de garde.

Ce fut un coup de feu tiré tout près qui nous avertit du combat ; tandis qu'Isobel descendait avec Sally pour se mettre à l'abri dans le réduit sous la cage d'escalier, je m'habillai en toute hâte et partis rejoindre la milice à la barricade. Là, les hommes considéraient d'un air sombre les camions militaires et les cars de police stationnés dans l'avenue. Une trentaine de soldats en armes nous faisaient face, visiblement nerveux et prêts à faire feu.

Trois auto-pompes passèrent dans un grand fracas et disparurent au milieu du fouillis de véhicules garés pêle-mêle, en direction de la rue adjacente. Nous entendions de temps à autre un tir plus fourni et des clameurs amplifiées par la colère. Les explosions se faisaient par intervalles plus fortes et plus violentes et une lueur rougeâtre s'alluma lentement. D'autres camions militaires et des cars de police arrivèrent ; des hommes en sortaient et se précipitaient vers la rue. À notre barricade, nous ne disions mot, nous rendant parfaitement compte de la provocation flagrante que représentait notre unique fusil et de son insuffisance dérisoire. Il était chargé, mais hors de vue. En ce moment, je n'aurais pas aimé être celui qui le tenait.

Nous passâmes la nuit entière à attendre près de la barricade, écoutant les grondements de la bataille qui se livrait à cinq cents mètres à peine. À l'aube, le vacarme diminua un peu. Nous vîmes emporter les corps de quelques soldats et policiers et les blessés, en plus grand nombre, que l'on évacuait en ambulance.

Comme il faisait presque jour, environ deux cents personnes, de race blanche, certaines vêtues seulement de leurs pyjamas et chemises de nuit, passèrent, escortées par la police vers un groupe d'ambulances et de camions stationnés à plus d'un

kilomètre. Quand ils arrivaient à la hauteur de la barricade, ils essayaient de nous adresser la parole, mais les soldats les repoussaient dans le rang. Tandis qu'ils passaient ainsi, je regardai les hommes qui étaient avec moi et je me demandai si j'avais sur le visage le même air dur et impénétrable.

Nous attendions que l'agitation cesse, là-bas. Mais pendant plusieurs heures, on continua d'entendre des coups de feu intermittents. Ne voyant aucune circulation dans la rue, nous supposâmes qu'elle avait dû être détournée par quelque obstacle. L'un des hommes de notre groupe avait un transistor ; nous écoutions tous les bulletins d'information de la BBC dans l'espoir d'entendre quelques nouvelles rassurantes.

Vers dix heures, il sembla que le calme fût revenu. La plupart des cars de police étaient repartis, mais l'armée était encore dans les parages. Toutes les cinq minutes à peu près, on tirait un coup de feu. Certaines maisons de la rue voisine brûlaient encore, mais le feu ne semblait pas devoir s'étendre.

Dès que je pus, je me faufilai hors de la barricade et regagnai la maison. J'y trouvai Isobel et Sally toujours blotties sous l'escalier. Isobel était complètement contractée ; elle était livide, ses pupilles étaient dilatées et elle bredouillait. Sally ne valait guère mieux. Leurs propos étaient incohérents ; elles me racontèrent une histoire décousue, un imbroglio d'événements qu'elles n'avaient vécus qu'en imagination les explosions, les cris, les coups de feu et le craquement de plus en plus proche de bois en flammes, tout ce qu'elles avaient entendu tandis qu'elles étaient allongées dans l'obscurité. Je leur fis du thé et réchauffai quelques aliments, puis j'allai me rendre compte des dégâts.

Un cocktail-molotov avait explosé dans le jardin, mettant le feu à notre hangar. Tous les carreaux des fenêtres de derrière étaient cassés et je trouvai plusieurs balles logées dans les murs. J'étais dans la pièce du fond lorsqu'une balle traversa la fenêtre et me manqua de quelques centimètres.

J'allai jusqu'à la fenêtre en rampant sur les mains et les genoux et je jetai un regard au-dehors.

De chez nous, nous avions vue sur les jardins qui nous séparaient des maisons de l'autre rue. Je me mis à genoux, et je vis que la moitié seulement de ces maisons étaient encore

intactes. À travers les fenêtres, j'apercevais des silhouettes qui allaient et venaient. Il y avait un homme dans le jardin, un Noir courtaud en guenilles, qui s'abritait derrière une haie. C'était lui qui m'avait tiré dessus. Tandis que je l'observais, il tira encore, mais cette fois en direction de la maison voisine.

Quand Isobel et Sally furent habillées, nous prîmes les trois valises que nous avions préparées la semaine précédente et je les mis dans la voiture. Tandis qu'Isobel faisait le tour de la maison, verrouillant systématiquement les portes et les placards, je rassemblai tout l'argent liquide que nous possédions.

Quelques instants plus tard, nous roulions vers la barricade. Là, nous fûmes arrêtés par les autres.

— Où vas-tu comme ça ? me demanda l'un d'eux. (C'était Johnson, un de ceux avec qui j'avais monté la garde trois nuits plus tôt.)

— Nous partons. Nous allons chez les parents d'Isobel.

Johnson passa la main par la vitre ouverte, coupa le contact, et avant que j'aie pu l'en empêcher, il prit la clef.

— Désolé. On ne part pas. Si nous en faisons tous autant, les nègres prendraient la place en un clin d'œil.

Les hommes s'étaient attroupés autour de nous. Je sentais Isobel tendue à mon côté. Sally était à l'arrière. Je n'avais pas l'esprit à me demander ce qu'elle pouvait ressentir.

— Nous ne pouvons pas rester. Notre maison donne sur celles de l'autre rue. Ils peuvent traverser les jardins d'un moment à l'autre.

Johnson, qui habitait de l'autre côté de la rue, s'entêta.

— Il faut que nous restions unis. C'est notre seul espoir.

Isobel se pencha sur moi et regarda Johnson d'un air suppliant.

— Je vous en prie. Avez-vous songé à nous ? Et votre femme ? Croyez-vous qu'elle veuille rester ?

— Ce n'est plus qu'une question d'heures, répétais-je. Vous voyez bien comment cela se passe ailleurs. Une fois que les Afrims ont investi une rue, ils se répandent dans tout le quartier en quelques nuits.

— Mais nous avons la loi pour nous, dit un autre homme en

pointant le menton en direction des soldats au-delà de la barricade.

— Ils ne sont avec personne. Vous feriez aussi bien d'abattre cette barricade. Elle ne sert plus à rien.

Johnson s'écarta de la voiture et échangea quelques mots avec l'un des hommes. C'était Nicholson, l'un des chefs du Comité de surveillance. Au bout de quelques secondes, ce fut Nicholson lui-même qui s'approcha.

— Vous ne partirez pas, dit-il finalement. Personne ne part. Allez ranger votre voiture et revenez défendre la barricade. C'est tout ce que nous pouvons faire.

Il me lança la clef qui tomba sur les genoux d'Isobel. Elle la ramassa. Je saisis la poignée de la fenêtre et remontai vivement la vitre.

En mettant le moteur en marche, je dis à Isobel :

— Tu es prête à prendre le risque ?

Elle posa son regard sur les hommes debout devant la voiture, sur la barricade en fils de fer barbelés, puis sur les soldats au-delà. Elle ne répondit pas. Derrière nous, Sally était en larmes.

— Je veux rentrer chez nous, Papa.

Je fis demi-tour et retournai lentement vers la maison. Comme nous passions devant une maison située du même côté de la rue que la nôtre, nous entendîmes une femme hurler. Je me tournai vers Isobel ; elle ferma les yeux.

J'arrêtai la voiture à hauteur de la maison. Tout paraissait étrangement normal. Nous étions assis dans la voiture, immobiles. Aucun de nous ne fit mine de sortir. Je n'avais pas coupé le moteur. Ce geste eût été trop définitif.

Au bout d'un moment, je mis le levier de vitesse en position de marche et roulai lentement vers l'extrémité de la rue, en direction des terrains de jeux. Lorsqu'on avait élevé la barricade au croisement de l'avenue, on s'était contenté de tendre, de ce côté-ci de la rue, deux câbles métalliques qui n'étaient en général pas gardés. Ils ne l'étaient pas non plus à ce moment précis. Il n'y avait pas une âme ; dans toute la rue, il régnait tout à coup un calme terrifiant. J'arrêtai la voiture et bondis dehors pour abaisser les câbles. Derrière, il y avait encore une

barrière en bois, maintenue par une rangée de piquets. Je la secouai de toute la force de mes mains. Elle était solide, mais pas inébranlable. Je fis passer la voiture sur les câbles et l'immobilisai lorsque les pare-chocs entrèrent en contact avec la barrière. Puis, en première, je poussai la barrière jusqu'à ce qu'elle cède et s'effondre. Les terrains de jeux s'étendaient devant nous, déserts. En les traversant, nous sentions les roues cahoter au rythme des ornières creusées par les matchs de la dernière saison sportive.

*
* *

Je me hissai hors de l'eau et restai étendu, haletant, au bord du fleuve. Le choc physique que j'avais ressenti au contact de l'eau glacée m'avait épuisé. Tout mon corps me faisait mal et je sentais mon sang battre dans mes veines. Je demeurai quelques instants sans bouger.

Au bout de cinq minutes, je me levai. Je me tournai vers l'autre rive, où Isobel et Sally m'attendaient. Je fis quelques pas vers l'amont, tenant l'extrémité de la corde que j'avais tirée derrière moi, jusqu'à ce que je sois à leur hauteur. Isobel était assise par terre ; elle ne me regardait pas, les yeux tournés vers l'aval du fleuve. À côté d'elle, Sally se tenait debout, attentive.

Je leur hurlai mes instructions d'une rive à l'autre. Je vis Sally dire quelque chose à sa mère et celle-ci secouer la tête. Je m'agitais, car je commençais à sentir dans mes muscles les tremblements nerveux annonçant des crampes. Je criai à nouveau et Isobel se redressa. Toutes deux nouèrent la corde autour de leur taille et en travers du thorax, comme je le leur avais montré, puis, anxieusement, elles s'approchèrent de l'eau. Dans mon impatience, je dus tirer un peu trop fort sur la corde, car à peine avaient-elles atteint le bord du fleuve, qu'elles tombèrent tête la première dans l'eau et se mirent à patauger dans un haut-fond. Isobel ne savait pas nager et elle avait peur de se noyer. Je voyais de loin Sally se battre avec elle pour l'empêcher de retourner vers la rive.

Au lieu d'attendre qu'elles se décident, je tirai sur la corde et

les halai jusqu'au milieu du fleuve. Chaque fois que le visage d'Isobel émergeait hors de l'eau, elle hurlait et vociférait, autant de terreur que de rage.

En une minute à peine, elles furent auprès de moi. Sally était couchée dans la boue de la berge et me dévisageait en silence. J'aurais voulu qu'elle me reproche ce que j'avais fait. Au lieu de cela, elle ne disait rien. Isobel était à côté d'elle, pliée en deux. Elle cracha de l'eau plusieurs fois, puis se mit à m'injurier. Je demeurai indifférent.

Bien que l'eau fût froide à cause de la protection des collines, l'air était doux. Nous fîmes l'inventaire de nos biens. Nous n'avions rien perdu dans la traversée, mais tout ce que nous avions transporté était trempé. Nous avions prévu, à l'origine, qu'Isobel maintiendrait le havresac hors de l'eau tandis que Sally l'aiderait à nager. Maintenant, bien entendu, tous nos vêtements et nos vivres étaient mouillés et les allumettes, qui nous servaient à allumer des feux, inutilisables. Décidant qu'il valait mieux nous déshabiller entièrement, nous accrochâmes nos vêtements aux buissons et aux arbres dans l'espoir qu'ils sécheraient suffisamment pendant la nuit pour que nous puissions les remettre le lendemain matin.

Allongés sur le sol, nous frissonnions misérablement, blottis les uns contre les autres pour tenter de nous réchauffer. Isobel finit par s'endormir au bout d'une demi-heure, mais Sally était pelotonnée dans mes bras, les yeux grands ouverts.

Chacun de nous savait que l'autre ne dormait pas et nous passâmes ainsi presque toute la nuit.

*

* *

Je devais passer la nuit avec une certaine Louise. Elle avait retenu une chambre dans un hôtel de Goodge Street à cette fin ; comme j'avais dit à Isobel que je devais assister à l'institut à une session d'étude de nuit, je pouvais me permettre de ne rentrer qu'à l'aube.

Je dînai avec Louise dans un petit restaurant grec de Charlotte Street, puis, comme je n'avais pas envie de passer

toute la soirée dans sa chambre d'hôtel, nous allâmes au cinéma, dans Tottenham Court Road. J'ai oublié le titre du film. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il était étranger, sous-titré en anglais, et qu'il s'agissait d'une histoire d'amour entre un Noir et une Blanche qui se terminait de façon tragique. Le film comportait un certain nombre de scènes de sexualité d'un réalisme très cru et bien qu'il n'eût pas été interdit, il se trouvait bien peu de salles pour projeter des films montrant l'acte sexuel sous toutes ses formes, car il y avait eu des cas de descentes de police. Cependant, à l'époque où nous le voyions, ce film se donnait depuis plus d'un an sans problème.

Louise et moi avons pris des places au fond de la salle, de sorte que lorsque la police fit irruption par les entrées latérales, nous pûmes voir avec quelle précision ils agissaient, ce qui prouvait que leur intervention avait été soigneusement préparée. Toutes les issues étaient gardées par des policiers, tandis que les autres entouraient les spectateurs d'un large cordon.

Pendant une ou deux minutes, les choses semblèrent devoir en rester là, et la projection continua jusqu'à ce que les lumières s'allument. La bobine se déroulait toujours et cela dura encore quelques minutes, puis la projection fut brusquement interrompue.

Nous attendîmes à nos places pendant une vingtaine de minutes, sans savoir ce qui se passait. L'un des hommes du cordon de police était tout près de moi et je lui demandai des explications. Il ne répondit pas.

On nous donna l'ordre de quitter la salle, une rangée après l'autre, et de décliner nos noms et adresses. Par un heureux hasard, je n'avais rien sur moi qui pût servir à prouver mon identité. Cela me permit de donner un faux nom et une fausse adresse. On fouilla bien mes poches pour trouver une pièce attestant de ma bonne foi, mais on me laissa libre de m'en aller, Louise s'étant portée garante de la véracité de mes dires.

Nous retournâmes directement à son hôtel et nous couchâmes. Mais les événements de la soirée m'avaient rendu impuissant et malgré tous les efforts de Louise, tout rapport fut impossible.

Le gouvernement de John Tregarth était au pouvoir depuis trois mois.

*
* *

Les Afrims étaient des adversaires détestables. Nous entendions constamment parler de leur lâcheté au combat et de leur arrogance quand ils remportaient une victoire, si mince ou insignifiante soit-elle.

Nous rencontrâmes un jour un membre de la Royal Nationalist Air Force qui avait été fait prisonnier par une patrouille Afrim. Cet homme, qui avait été pilote avant de subir les tortures des Africains, nous raconta des horreurs et des atrocités commises lors des interrogatoires dans leurs centres militaires, auprès desquelles notre expérience de civils faisait figure d'enfantillage. Ce pilote avait une jambe coupée au-dessous du genou, et à l'autre, des tendons déchiquetés, et il estimait encore avoir eu de la chance. Il nous demanda de l'aide.

Nous n'avions guère envie de prendre des risques, aussi Lateef organisa-t-il une réunion pour prendre une décision. La solution qui fut finalement votée consistait à transporter l'homme mutilé à un mile environ de la base de la RNAF et de le laisser se débrouiller seul à partir de là.

Peu après cet incident, nous fûmes encerclés par un vaste détachement Afrim et conduits à l'un de leurs centres civils pour y être interrogés.

Nous nous gardâmes bien de leur parler du pilote et de leurs pratiques militaires en général. Cette fois-là, rien ne fut tenté pour leur échapper ; et cela parce que, en ce qui me concernait, j'avais l'impression qu'il pouvait y avoir un rapport avec la récente disparition des femmes ; quant au reste du groupe, ce n'était qu'une conséquence de la période de complète léthargie qu'il traversait à ce moment-là.

On nous emmena dans une grande bâtisse située dans les faubourgs d'une ville occupée par les Afrims ; là, dans une vaste tente-marquise dressée au milieu du parc, on nous fit déshabiller et passer au service d'épouillage. Celui-ci se trouvait

dans une partie de la tente qui avait été cloisonnée et remplie d'une épaisse vapeur. Nous en sortîmes quelques minutes plus tard, et on nous donna l'ordre de nous rhabiller. Nous retrouvâmes nos vêtements tels que nous les avions laissés, exactement au même endroit.

Puis, on nous répartit en groupes d'un, deux ou trois hommes. J'étais de ceux qui se retrouvaient seuls. On nous envoya dans le bâtiment, dans des salles où nous fûmes brièvement interrogés. L'homme qui me questionna était un grand Africain de l'ouest qui, malgré le chauffage central, portait une capote brune. J'avais remarqué, en pénétrant dans la pièce, que les deux sentinelles en uniforme dans le couloir étaient armées de fusils soviétiques.

On me fit subir un interrogatoire plutôt rudimentaire : papiers d'identité, passeport, certificat de nationalité, et présentation pour vérification de la photographie portant un cachet Afrim.

— Votre destination, Whitman ?

— Dorchester. (C'était la réponse que nous étions convenus de donner en cas d'arrestation.)

— Vous avez des parents là-bas ?

— Oui. (Je lui donnai les noms et adresses de parents fictifs.)

— Vous avez une famille ?

— Oui.

— Mais elle n'est pas avec vous.

— Non.

— Qui est le chef de votre groupe ?

— Nous n'avons pas de chef. Nous nous dirigeons nous-mêmes.

Il y eut un long silence tandis qu'il examinait à nouveau mes papiers. Ensuite on me ramena dans la tente où j'attendis avec les autres que tous les interrogatoires soient terminés. La fouille fut assez superficielle et ne révéla qu'une fourchette que l'un des hommes avait laissée sur le dessus de son paquetage.

Les deux couteaux que j'avais dissimulés dans la doublure de mon sac passèrent inaperçus.

Après la fouille, il y eut encore une longue attente, jusqu'à ce qu'un camion portant une grande croix rouge sur fond blanc

vienne s'arrêter le long de la tente. Les distributions de nourriture de la Croix Rouge aux réfugiés avaient été fixées pendant quelque temps à cinq livres de protéines, mais comme les Afrims appliquaient cet accord à leur manière, les provisions avaient régulièrement diminué. On me donna deux petites boîtes de viande traitée et un paquet de quarante cigarettes.

Un peu plus tard, on nous fit quitter la ville en camion et on nous débarqua dans la campagne à une trentaine de kilomètres de l'endroit où nous avions été capturés. Il nous fallut une journée entière et une matinée pour retrouver la cache où nous avions déposé nos provisions dès que nous avions été avertis de l'imminence de notre arrestation.

À aucun moment au cours de notre séjour involontaire en territoire occupé par les Afrims, nous n'avions vu de signe ou de trace de la présence des femmes. Cette nuit-là, je ne pus dormir, désespérant de jamais revoir Isobel et Sally.

*

* *

On avait annoncé aux nouvelles du matin que le navire non identifié qui croisait depuis deux jours dans la Manche, avait fini par entrer dans l'estuaire de la Tamise.

Je passai la matinée à écouter les bulletins que la radio diffusait régulièrement. Le navire n'avait envoyé aucun signal radio ni aucune réponse depuis qu'il avait été aperçu pour la première fois. Il ne battait aucun pavillon. Un bateau-pilote était allé à sa rencontre, de Tilbury, mais n'avait jamais pu l'aborder. Le nom inscrit sur l'étrave avait permis de l'identifier comme un cargo de gabarit moyen, sans ligne régulière, immatriculé au Liberia, qui, d'après la Lloyds, était affrété par une compagnie de navigation de Lagos.

Il se trouvait que j'étais libre de quitter l'institut à midi et demi et comme je n'avais aucun cours ni aucune obligation l'après-midi, je résolus d'aller sur les bords de la Tamise. Je pris un autobus jusqu'à Cannon Street et de là je me rendis à pied au Pont de Londres. Plusieurs centaines de personnes, pour la plupart des employés travaillant dans les bureaux des alentours,

avaient eu la même idée et le pont, du côté est, était bondé.

Peu après deux heures et demie, nous pûmes distinguer le navire qui remontait le fleuve vers Tower Bridge. Il était escorté par un certain nombre d'embarcations, parmi lesquelles des vedettes de la police fluviale. Une vague de suppositions agita la foule.

Le bateau approchait de Tower Bridge, dont le tablier n'avait pas été relevé. Il y avait près de moi un homme qui avait une petite paire de jumelles ; il nous dit que sur le pont, la foule était évacuée et qu'on le fermait à la circulation. Quelques secondes plus tard, le pont s'ouvrit, juste à temps pour laisser passer le bateau. J'entendais le gémissement strident de sirènes proches. En me retournant, je vis arriver quatre ou cinq voitures de police sur le Pont de Londres. Les hommes restaient à l'intérieur, mais le phare bleu continuait de tourner sur le toit. Le bateau glissait vers nous.

Les hommes des vedettes s'adressaient au bateau à l'aide de porte-voix. Nous n'arrivions pas à distinguer leurs paroles, mais le son nous parvenait au-dessus de l'eau par petites ondes qui résonnaient faiblement. Un calme anormal se fit sur le Pont de Londres lorsque la police commença à bloquer la circulation à ses deux extrémités.

Un homme de la police montée allait et venait, nous enjoignant de dégager. Seul un petit nombre obtempéra.

Le bateau n'était plus qu'à cinq cents mètres de nous, et l'on pouvait voir une foule de gens se presser sur son pont, et un grand nombre de corps allongés.

Deux vedettes de police étaient arrivées à la hauteur du Pont de Londres, l'avant tourné vers le navire. De l'une d'entre elles, un policier hurlait dans un porte-voix pour inviter le capitaine du navire à stopper les machines et à se préparer à un abordage.

Il n'y eut aucune réaction de la part du bateau qui poursuivit sa route, avançant lentement vers nous. Seuls les passagers à bord vociféraient en direction de la police, sans parvenir à se faire entendre.

La proue du navire s'engouffra sous une arche du Pont de Londres, à une centaine de mètres de l'endroit où je me trouvais. Je me penchai pour regarder. Il était envahi de gens,

agglutinés jusque sur les rambardes. Je n'eus pas le temps de m'apitoyer sur leur état, car à cet instant, la superstructure centrale se fracassa contre le parapet du pont. La collision se produisit comme au ralenti, dans un horrible crissement de métal broyé contre la pierre. Je remarquai que la peinture du bateau était écaillée et sa superstructure rouillée ; les vitres des hublots étaient cassées.

Je baissai les yeux les vedettes de police et deux remorqueurs des autorités fluviales étaient amarrés contre la coque du vieux bateau, et tentaient d'amener leur poupe contre l'appontement en béton du New Fresh Warf. Je déduisis, en voyant la fumée noire s'échapper encore des cheminées et la traînée d'écume blanche à l'arrière, que les machines du bateau tournaient toujours. Tandis que le remorqueur manœuvrait pour le pousser vers la berge, la superstructure métallique heurta plusieurs fois le pont avec un grand craquement.

Une certaine agitation se fit sur le bateau, sur les ponts et à l'intérieur. Les passagers se précipitaient vers la poupe, certains trébuchèrent et tombèrent dans leur course. Tandis que l'arrière du bateau cognait contre le débarcadère, les premières personnes commencèrent à sauter à terre.

Le bateau fut fermement calé entre le pont et la berge, l'avant toujours coincé sous l'arche, la superstructure contre le parapet et la proue suspendue au-dessus du quai.

Un remorqueur fit le tour du navire pour s'assurer que, tant que les machines seraient en marche, il ne risquait pas de tourner sur lui-même et de partir à la dérive sur le fleuve. Il y avait maintenant quatre vedettes de la police le long de l'étrave. Des cordes et des échelles de cordes furent lancées à bord à l'aide de grappins. Les passagers, saisis de panique, ne firent rien pour tenter de les enlever. Lorsque la première échelle fut solidement installée, la police et les douaniers commencèrent à y grimper.

Notre attention était fixée sur les personnes qui quittaient le navire. Les Africains débarquaient.

Nous les considérions avec une fascination mêlée d'angoisse. Il y avait des hommes, des femmes et des enfants. La plupart d'entre eux étaient dans un état d'inanition avancée des

membres squelettiques, un ventre gonflé, distendu, les yeux hagards dans un visage creux, et, chez les femmes, une poitrine plate, des seins tombants, translucides, attiraient les regards. La plupart étaient nus ou presque. Les enfants n'arrivaient pas à se tenir debout. Ceux que personne ne voulait porter restèrent sur le bateau.

Une porte de métal fut ouverte de l'intérieur, d'un côté du bateau, et une planche de débarquement jetée entre le bateau et le quai. Des ponts inférieurs, des Africains sortaient et débarquaient. Certains s'effondraient sur le macadam en mettant pied à terre, d'autres disparaissaient dans les entrepôts ou aux alentours. Aucun ne leva les yeux vers la foule sur le pont, aucun ne se retourna vers ses compatriotes en train d'abandonner le navire.

Nous observions, attentifs à ce qui allait se passer. Il semblait qu'il y eût à bord un nombre infini de personnes et que ce débarquement ne dût jamais se terminer.

Les ponts supérieurs finirent pourtant par se vider, mais le déversement humain des ponts inférieurs se poursuivait. J'essayai de compter le nombre de corps étendus, morts ou inconscients, sur le pont du bateau. Arrivé à cent, je renonçai. Les hommes qui étaient montés à bord parvinrent finalement à arrêter les moteurs. Le navire fut solidement amarré au quai. Des ambulances arrivaient en grand nombre. On y installa ceux qui souffraient le plus pour les évacuer.

Mais ils étaient des centaines à errer sur le quai, à s'éloigner du fleuve pour se répandre dans les rues de la ville dont les habitants ignoraient tout des événements dont le fleuve était le théâtre.

J'appris plus tard que la police et les autorités fluviales avaient découvert plus de sept cents cadavres sur le bateau, des enfants pour la plupart.

La Sécurité sociale estimait à quatre mille cinq cents le nombre des survivants qui furent transportés dans des hôpitaux ou des centres de soins d'urgence. Il était impossible de calculer le reste, quoique j'entendis dire une fois que l'on évaluait à trois mille le nombre de ceux qui avaient quitté le bateau pour tenter de survivre par leurs propres moyens.

Peu après que le bateau eut été amarré, nous fûmes chassés du Pont de Londres par la police qui nous dit qu'il risquait de s'écrouler. Pourtant, le lendemain, il était à nouveau ouvert à la circulation.

Par la suite, lorsqu'on se référait à ces événements auxquels j'avais assisté, on disait le premier débarquement Afrim.

*
* *

Une voiture de police qui rôdait par les rues nous fit signe de nous arrêter et nous fûmes questionnés assez longuement sur notre destination et sur les circonstances qui avaient présidé à notre départ. Isobel essaya d'expliquer comment l'invasion de la rue voisine menaçait à tout moment notre foyer.

Tandis que nous attendions l'autorisation de poursuivre notre route, Sally s'efforçât de consoler Isobel qui était saisie de sanglots. Je ne voulais pas me laisser émouvoir. Tout en partageant pleinement ses sentiments et en me rendant compte du bouleversement considérable que représentait notre dénuement, j'avais pu constater le manque de courage d'Isobel au cours des derniers mois. Je savais bien que les choses n'avaient guère été faciles quand je travaillais à l'usine de confection, mais par rapport à certains de mes anciens collègues de l'institut, notre situation était relativement stable. J'avais tout fait pour me montrer compréhensif et patient envers elle, mais je n'avais réussi qu'à raviver de vieilles querelles.

Quelques instants plus tard, le policier revint et nous informa que nous pouvions reprendre la route à condition de nous diriger vers le camp des Nations Unies de Horsenden Hill, dans le Middlesex. Nous avions l'intention, à l'origine, d'aller chez les parents d'Isobel, qui habitaient maintenant à Bristol. Le policier nous dit qu'on conseillait aux civils de ne pas voyager de nuit à travers la campagne. Nous avions passé une bonne partie de l'après-midi à sillonner les faubourgs de Londres à la recherche d'un garage qui accepte de nous vendre suffisamment d'essence, non seulement pour faire le plein du réservoir, mais aussi pour remplir les trois jerrycans de vingt litres que j'avais

dans le coffre. Maintenant, il commençait à faire noir. Nous avions faim, tous les trois.

Je longeai Western Avenue en direction d'Aperton, après avoir fait un large détour par Kensington, Fulham et Hammersmith afin d'éviter les noyaux d'occupation Afrim barricadés à Notting Hill et North Kensington. Même dans la grande avenue, la voie était libre ; par contre, toutes les rues transversales et une ou deux avenues étaient barricadées et des civils en armes montaient la garde. À Hanger Lane, nous quittâmes Western Avenue et tournâmes dans Alperton, suivant le chemin qui nous avait été indiqué. Nous vîmes des voitures de police garées en plusieurs endroits, plusieurs douzaines de policiers en uniforme et des quantités de casques bleus des Nations Unies.

Aux portes du camp, nous fûmes une fois de plus arrêtés et interrogés, mais il fallait s'y attendre. On nous demanda en particulier avec insistance quelles raisons nous avaient poussés à quitter notre maison et les précautions qui avaient été prises pour la protéger pendant notre absence.

Je leur dis que la rue dans laquelle nous habitions avaient été barricadée, que nous avions fermé et verrouillé toutes les portes de la maison, que nous en avions les clefs et que l'armée et la police étaient sur place. Tandis que je parlais, l'un des hommes prenait des notes sur un calepin. Il nous fallut donner notre adresse complète et les noms des hommes défendant la barricade. On nous fit attendre dans la voiture, tandis que ces renseignements étaient transmis par téléphone. Finalement, on nous dit de ranger la voiture dans un emplacement à l'intérieur du camp, de prendre nos affaires, et de nous rendre à pied au centre d'accueil principal.

Les bâtiments étaient plus loin que nous n'aurions cru, et en y arrivant, nous fûmes surpris de constater qu'il s'agissait en fait de fragiles baraquements préfabriqués. Un panneau devant l'un d'eux, écrit en plusieurs langues et éclairé par un projecteur, nous priait de nous séparer : les hommes devaient aller dans le baraquement appelé D Central, les femmes et les enfants devaient entrer dans celui-ci.

— À tout à l'heure, je suppose, dis-je à Isobel.

Elle se pencha et m'embrassa vivement. J'embrassai Sally. Elles entrèrent et je me retrouvai seul avec la valise.

En suivant les indications, je trouvai le D Central. Là, on me dit de remettre ma valise pour qu'elle soit fouillée, et d'ôter mes vêtements. Je m'exécutai, et ma valise et mes vêtements furent emportés. On me pria de passer sous une douche d'eau chaude et de me laver à fond. Comprenant que c'était pour réduire les risques de maladies, j'obéis, bien que mon dernier bain datât de la veille.

Lorsque je sortis, on me tendit une serviette et des vêtements tout rêches. Je demandai si l'on pourrait me rendre les miens. On refusa, mais on me promit de me donner des vêtements de nuit plus tard.

Lorsque je fus habillé, on me poussa dans une grande salle dénudée qui était pleine d'hommes. La proportion de Noirs était d'environ la moitié. Je fis un effort pour ne pas laisser paraître ma surprise.

Les hommes étaient assis sur des bancs ; ils mangeaient, fumaient, bavardaient. On me dit de prendre une gamelle au passe-plat. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire mon appétit, mais on me dit qu'on me resservirait si je le désirais. J'appris en même temps qu'on pouvait avoir des cigarettes de la même manière. J'en pris un paquet de vingt au passe-plat.

Je me demandais ce que devenaient Isobel et Sally ; je supposais qu'elles recevaient un traitement analogue ailleurs. Tout ce que j'espérais, c'était que nous serions réunis avant l'heure du coucher.

Tandis que j'absorbais le contenu d'une seconde gamelle, je remarquai que d'autres hommes arrivaient de temps en temps dans la salle et qu'ils étaient tous traités de la même manière, sans distinction de race. À ma table, il y avait plus de Noirs que de Blancs. Cela me mit tout d'abord mal à l'aise, puis je me raisonnai et me dis que puisqu'ils étaient dans la même situation que moi, je n'avais rien à craindre d'eux.

Deux heures plus tard, nous fûmes introduits dans d'autres baraquements tout proches ; c'était là que nous devions dormir, sur des lits étroits comportant une seule couverture et pas d'oreiller. Je ne vis pas Isobel et Sally.

Le lendemain matin, on me permit de passer une heure avec elles.

Elles me dirent qu'elles étaient très mal traitées à la section des femmes et qu'elles n'avaient pas pu dormir. Tandis que nous discussions de cela, nous entendîmes un communiqué annonçant que le gouvernement était parvenu à conclure un accord avec les chefs des militants Afrims et que les choses allaient revenir à la normale d'ici quelques jours.

C'est cela qui nous décida à retourner chez nous, nous disant que si notre maison était encore en danger, nous reviendrions le soir même au camp de réfugiés.

Après bien des difficultés, nous arrivâmes à contacter un responsable du camp des Nations Unies pour l'informer que nous désirions partir. Pour une raison que j'ignore, il ne semblait pas du tout d'accord ; bien trop de gens voulaient partir, disait-il, et cela n'était pas prudent tant que la situation ne s'était pas stabilisée. Nous lui expliquâmes notre point de vue, notre maison devait être en sécurité maintenant, mais il nous avertit que le camp était presque plein et qu'il ne pouvait nous garantir qu'il y aurait encore de la place à notre retour.

Malgré cela, nous quittâmes le camp, après avoir récupéré nos vêtements et notre voiture. Nos valises avaient manifestement été fouillées, mais rien ne manquait.

*

* *

À l'époque du second débarquement Afrim, je me trouvais dans une ville d'eau du nord de l'Angleterre pour assister à une série de conférences universitaires. J'ai un peu oublié les débats. Mais je me souviens que ce congrès était très bien organisé et que le programme qui avait été établi fut respecté point par point.

Deux fois de suite, j'eus l'occasion de déjeuner à la table d'une jeune femme de Norwich. Nous devînmes amis. Au cours de notre deuxième déjeuner ensemble, une ancienne connaissance du temps où j'étais étudiant vint me parler. Nous échangeâmes des mots de bienvenue et il s'assit à notre table. Je

n'avais pas envie de le voir, mais je restai poli envers lui. Peu après, la jeune femme s'en alla.

Pendant tout l'après-midi, je ne pus m'empêcher de penser à elle. J'essayai plusieurs fois de la retrouver, mais en vain. Elle ne parut pas à l'heure du dîner. J'en conclus qu'elle était repartie avant la fin du congrès.

Je passai la soirée en compagnie de mon ami d'université à échanger avec lui des souvenirs de notre vie d'étudiants.

Le soir, alors que je me déshabillais dans ma chambre d'hôtel, on frappa à ma porte. C'était elle. Elle entra et nous bûmes ensemble une demi-bouteille de scotch qui me restait. Nous parlâmes de choses et d'autres. Elle me dit son nom, que j'ai d'ailleurs oublié depuis. Il y avait entre nous une certaine affinité intellectuelle, bien que le sujet de notre conversation fût des plus banal. C'était comme si le laborieux déroulement des débats solennels de la journée avait tari en nous toute faculté de penser, mais sans nous priver du désir d'avoir des rapports.

Après cela, nous fîmes l'amour sur mon lit et elle resta dans ma chambre toute la nuit.

Le lendemain était le jour de clôture du congrès et, à part une brève cérémonie dans le hall principal, il ne devait pas y avoir d'autres manifestations. Je pris mon petit déjeuner avec la jeune femme, conscient du fait que ces instants étaient sans doute les derniers que nous passions ensemble. Ce fut au cours du petit déjeuner que nous parvint la nouvelle du deuxième débarquement Afrim et, pendant quelques minutes, nous discutâmes de l'importance de l'événement.

*

* *

À la suite d'une discussion plutôt confuse avec Lateef, je fus envoyé dans une petite ville de la côte sud. Il était évident à mes yeux que Lateef n'avait pas de plan très précis et que la mission dont j'étais chargé n'était pas très claire, pas plus que ses instructions ne l'avaient été. D'après ce que j'avais compris, il voulait des armes défensives en prévision d'éventuelles attaques et nous avons été envoyés en exploration pour en dénicher.

Je ne savais pas trop par où commencer et j'ignorais de quelle sorte d'objet il avait besoin.

Je me tenais sur mes gardes car la ville était située en territoire sous occupation Afrim et, tout en ne rencontrant aucun obstacle, j'avais l'impression d'être observé.

Toutes les boutiques avaient été saccagées. L'avenue principale n'était qu'une suite ravagée de magasins en ruine, dont les rayons avaient été vidés par les pillages successifs. Cependant, je trouvais dans l'un d'eux un coupe-verre de dimension moyenne et le fourrai dans ma poche, faute de mieux.

Je descendis vers la plage.

Là, il y avait un vaste groupe de réfugiés blancs, installés en un campement grossier dans des tentes et d'anciennes cabines. Je m'approchai, mais ils me crièrent de m'en aller. Je longeai ce qui avait été autrefois la promenade de bord de mer jusqu'à ce que je sois hors de vue.

Je tombai sur une longue rangée de villas qui, à en juger par leur aspect cossu, avaient dû être habitées autrefois par de riches retraités. Je me demandai si les Africains avaient l'intention de les réquisitionner et pourquoi les réfugiés ne s'étaient pas plutôt installés là. La plupart n'étaient pas fermées et rien apparemment ne semblait en interdire l'accès. Je suivis toute la rangée et jetai un coup d'œil à l'intérieur de chacune des villas. Il n'y avait pas de nourriture et rien non plus qui pût raisonnablement servir d'arme. La plupart étaient encore meublées, mais tout ce qu'il était facile d'emporter avait été ramassé.

Aux deux tiers environ de la rangée, je tombai sur une villa entièrement vide, sans un meuble. Elle était soigneusement verrouillée.

Intrigué, j'entrai par une fenêtre et me mis à fouiller. Dans une des pièces du fond, je remarquai que certaines planches du plancher avaient été enlevées puis remises en place. Je les soulevai avec mon couteau.

En dessous se trouvait une grande caisse pleine de bouteilles vides. Quelqu'un avait creusé sur chacune d'elles une rainure diagonale avec une lime, pour qu'elles se brisent facilement. Un

peu plus loin, il y avait une pile de morceaux de tissus soigneusement pliés, taillés en carrés d'environ quarante centimètres de côté. Dans une autre pièce, toujours sous le plancher, je découvris dix fûts de vingt litres d'essence.

Je songeai à l'usage que nous pourrions faire de cocktails Molotov et me demandai si cela valait la peine d'avertir Lateef de leur présence dans cette villa. De toute façon, il était hors de question que je les transporte seul. Il faudrait que plusieurs hommes viennent les chercher.

Pendant que j'étais avec Lateef et les autres réfugiés, nous avions longuement discuté des sortes d'armes dont nous avions besoin. Les fusils et les carabines étaient bien sûr indispensables, mais introuvables. Nous n'en aurions sans doute jamais, à moins de les voler. Et il se poserait alors un problème de munitions. Nous avions tous des couteaux, et tous à peu près du même genre. Le mien était un ancien couteau à découper que j'avais aiguisé pour obtenir une arme plus petite et très tranchante.

Les cocktails Molotov sont utiles surtout pour se défendre contre une foule dans un espace fermé. Or, puisque nous opérons en pleine campagne, nous n'avons que faire de bombes incendiaires.

Finalement je remis les bouteilles, les bouts de tissu et l'essence dans leur cachette, en me disant que si Lateef n'était pas de mon avis, nous pourrions toujours revenir les chercher.

Les toilettes marchaient et je m'en servis. À ce moment-là je remarquai qu'il y avait une armoire de toilette accrochée au mur, dont le miroir était intact. Cela me donna une idée. J'enlevai la glace de son cadre, et à l'aide du coupe-verre, je la découpai en longs triangles étirés. Je parvins à obtenir ainsi sept tranches de verre épais. Je taillai les extrémités en pointes aussi effilées que possible et ce faisant, me coupai jusqu'au sang. Je fis des manches pour ces poignards à l'aide d'une peau de chamois que j'avais dans mon sac et dont j'enroulai de larges rubans autour de la plus grosse extrémité.

J'essayai l'une de ces épées en la faisant tournoyer en l'air avec dextérité. C'était une arme mortelle, mais difficile à manier. Il faudrait que je mette au point un système pour qu'on

puisse les porter sans risquer de se blesser en tombant. Je fis un lot des sept poignards et je me préparai à les envelopper dans un morceau de toile à sac, quand je m'aperçus qu'il y avait un minuscule défaut dans le verre de l'un d'entre eux, tout près du manche. Me rendant compte qu'il risquait de voler en éclats et de blesser profondément à la main celui qui s'en servirait, je m'en débarrassai.

Je n'avais plus qu'à retourner auprès de Lateef et des autres. Comme la nuit tombait, j'attendis qu'il fasse complètement noir. Le crépuscule fut moins long que d'habitude, car le temps était sombre et le ciel bas. Quand je sentis que je pouvais repartir en toute sécurité, je rassemblai mes trouvailles et pris le chemin du camp.

Ces quelques heures passées près du rivage avaient eu sur moi un étrange effet sédatif et je me dis qu'à l'avenir, il faudrait songer à y revenir plus souvent. Je résolus de soumettre l'idée à Lateef.

*

* *

J'étais caché en haut d'une grange, parce que mon frère aîné m'avait dit que le croquemitaine allait m'attraper. Je devais avoir sept ans. Si j'avais été plus âgé, j'aurais mieux su faire taire les craintes qui m'assaillaient. Terreurs mal définies, mais où se dessinait avec netteté l'image de quelque monstre à la peau noire qui était à ma recherche.

Au lieu de cela, j'étais blotti en haut de la grange, tapi dans ma cachette dont j'étais seul à connaître l'existence. Là où le fermier avait entassé les meules de foin, il restait un espace vide entre trois d'entre elles et le toit.

Le sentiment de sécurité rassurante que j'éprouvais dans mon refuge me redonna confiance et mes craintes, peu à peu, s'apaisèrent, laissant place à des visions fantasques où mon imagination d'enfant mêlait des fusils et des avions. Lorsque j'entendis un bruissement dans la paille au-dessous de moi, je pensai immédiatement, dans ma panique, au croquemitaine et je demeurai paralysé de terreur dans ma cachette tandis que le

froufroutement continuait. Finalement, je rassemblai tout mon courage pour me glisser le plus silencieusement du monde jusqu'au bord de ma cachette et risquer un coup d'œil en bas.

Dans la paille molle qui tapissait le sol, un garçon et une jeune fille étaient étendus dans les bras l'un de l'autre, derrière les ballots. L'homme était couché sur la fille et celle-ci avait les yeux fermés. Je ne savais pas ce qu'ils faisaient. Au bout de quelques minutes, le jeune homme se releva légèrement et aida la jeune fille à enlever ses vêtements. J'avais l'impression que la jeune fille n'en avait pas vraiment envie, mais elle ne résista pas beaucoup. Elle s'étendit à nouveau, puis elle l'aida à ôter ses habits à son tour. N'osant bouger, je restai à la même place, sans broncher. Quand ils furent nus tous les deux, il se coucha de nouveau sur elle et ils se mirent à faire de drôles de bruits avec leur gorge. La fille avait toujours les yeux fermés, mais ses paupières frémissaient de temps en temps. Je ne sais plus très bien quelles furent mes impressions devant ce spectacle ; j'étais surtout étonné de voir qu'une fille pouvait ouvrir si grand les jambes – toutes les femmes que j'avais eu l'occasion de rencontrer (ma mère et mes tantes) semblaient incapables d'écarter les genoux de plus de quelques centimètres. Au bout de quelques minutes, le couple cessa de s'agiter et la fille ouvrit franchement les yeux et me regarda.

Bien des années plus tard, mon frère aîné fut l'un des premiers soldats de l'Armée Britannique Nationale tués au champ d'honneur en combattant les Afrims.

*

* *

Les paroles du responsable du camp des Nations Unies me revinrent à l'esprit tandis que je roulais dans North Circular Road. La radio avait confirmé que le gouvernement de salut public de Tregarth avait proposé une trêve, mais laissait entendre que les leaders Afrims n'y étaient pas entièrement favorables.

Peut-être n'avaient-ils pas confiance en Tregarth. Ce pouvait être une explication. Il avait plusieurs fois par le passé lancé des

réformes qui allaient à l'encontre des intérêts Afrims et il n'y avait pas de raison, maintenant que les Afrims étaient en position de supériorité du point de vue militaire, qu'il leur fasse des concessions nuisant à sa politique. L'armée étant divisée et les forces de police menaçant d'en faire autant, toute politique d'apaisement un tantinet suspecte était vouée à l'échec.

D'après les estimations, plus du quart de l'armée avait déjà fait sécession et s'était mis à la disposition des chefs Afrims dans le Yorkshire. Trois escadrilles d'attaque au sol de la Royal Air Force avaient changé de camp de la même manière.

Plus tard, au cours d'une autre émission, nous entendîmes un groupe de gros bonnets de la politique observer que l'opinion publique était de moins en moins favorable aux Afrims et que Tregarth et son gouvernement allaient prendre des mesures d'action plus directe.

La fluidité inhabituelle de la circulation constituait le seul signe extérieur visible des événements qui se déroulaient. Nous fûmes arrêtés plusieurs fois par des patrouilles de police, mais nous en avions pris l'habitude au cours des derniers mois et nous n'y attachions plus aucune importance. Nous savions quelles étaient les réponses qu'il fallait faire à leurs questions et nous en tenions toujours à la même histoire.

Je remarquai non sans inquiétude que beaucoup des policiers que nous rencontrions appartenaient au contingent spécial de réserve civile. Des histoires circulaient continuellement, décrivant les atrocités qu'ils commettaient ; on parlait, en particulier, d'hommes de couleur qui auraient été arrêtés sans mandat, et relâchés après avoir été victimes de tortures abominables. D'autre part, les Blancs qui étaient convaincus ou seulement soupçonnés d'avoir pris part à des activités anti-Afrims, subissaient toutes sortes de vexations. L'ensemble de la situation concernant la police était confuse et contradictoire à cette époque et je me disais parfois que ce ne serait pas une si mauvaise chose si la police se scindait en deux une fois pour toutes.

Juste à l'ouest de Finchley, je dus arrêter la voiture et remettre de l'essence dans le réservoir. J'avais l'intention d'utiliser une partie de l'essence que j'avais mise de côté comme

réserve, mais je m'aperçus que deux des bidons avaient été vidés pendant la nuit. Je me gardai d'en parler à Isobel et Sally, espérant pouvoir refaire provision tôt ou tard, bien que tous les garages devant lesquels nous étions passés pendant la journée aient été fermés.

Tandis que je versais l'essence dans le réservoir, un homme surgit d'un immeuble voisin avec un pistolet à la main et m'accusa d'être un sympathisant Afrim. Je lui demandai sur quelles preuves il fondait ses soupçons, il me répondit qu'on ne pouvait conduire une voiture à l'heure actuelle qu'à condition d'être soutenu par une faction politique ou l'autre.

J'allai rapporter cet incident au barrage de police suivant. On me dit de ne pas y prêter attention.

Au fur et à mesure que nous approchions de la maison, notre attitude à tous trois trahissait notre appréhension. Sally commença à s'agiter et à demander à aller aux toilettes. Isobel fumait cigarette sur cigarette et passait son temps à me contredire avec irritation. Quant à moi, je me surpris plusieurs fois à accélérer inconsciemment, alors que je savais qu'il valait mieux, d'une façon générale, rouler à une vitesse modérée.

Pour détendre l'atmosphère entre nous, j'accédai à la demande de Sally en arrêtant la voiture à un lavatory public à environ trois kilomètres de l'endroit où nous habitions, et tandis qu'Isobel l'accompagnait, j'en profitai pour allumer la radio et écouter un bulletin d'information.

De retour dans la voiture, Isobel me demanda :

— Qu'est-ce qu'on va faire si on ne peut pas entrer dans la rue.

Elle venait d'exprimer la crainte qu'aucun de nous n'osait formuler.

— Je suis sûr que Nicholson entendra raison.

— Et sinon ?

Dieu seul savait.

— Je viens d'écouter la radio. Ils disent que les Afrims acceptent les conditions de trêve, mais que l'occupation des maisons vides continue.

— Qu'entendent-ils par vides ?

— Je préfère ne pas y penser.

Derrière nous Sally demanda :

— Papa, on est encore loin de la maison ?

— Non, ma chérie, répondit Isobel, nous y sommes presque.

Je mis le moteur en marche et démarrai. Quelques minutes plus tard, nous étions à l'entrée de la rue. Les camions de la police et de l'armée étaient partis, mais la barricade de barbelés était toujours là. De l'autre côté de la rue, perchés sur le toit d'une camionnette bleue marine, deux hommes actionnaient une caméra de télévision. Celle-ci était protégée, devant et sur les côtés, par de lourdes plaques de verre.

J'immobilisai la voiture à cinquante mètres de la barricade, mais laissai tourner le moteur. Il ne semblait y avoir personne près de la barricade. Je donnai un coup de klaxon et regrettai immédiatement mon geste. Cinq hommes surgirent de la maison la plus proche de la barricade, fusil en main. C'étaient des Afrims.

— Oh, mon Dieu ! murmurai-je.

— Alan, va leur parler. Peut-être n'ont-ils pas besoin de notre maison.

Il y avait une pointe d'hystérie dans sa voix. Je restai assis, indécis, regardant les hommes. Ils s'alignèrent le long de la barricade, fixant sur nous un regard vide d'expression.

Isobel m'implora de nouveau. Je sortis de la voiture et marchai vers eux.

— J'habite au 47, dis-je. Pouvons-nous rentrer chez nous, s'il vous plaît ? (Ils ne dirent rien, mais continuaient à me regarder fixement.) Ma fille est malade. Nous voudrions la coucher.

Ils me dévisageaient.

Je me tournai vers les cameramen et hurlai :

— Savez-vous si on a laissé entrer des gens ici aujourd'hui ?

Aucun d'eux ne répondit. L'homme qui tenait le micro pointé dans notre direction se pencha vers son matériel et ajusta un bouton de réglage.

De nouveau, je me tournai vers les Africains.

— Vous parlez anglais ? demandai-je. Nous voulons rentrer chez nous.

Il y eut un long silence, puis l'un d'eux dit avec un fort accent :

— Allez-vous-en !

Il leva son fusil.

Je retournai à la voiture, passai une vitesse et appuyai sur l'accélérateur. J'effectuai dans la rue déserte un large demi-tour, dessinant un grand tournant en épingle à cheveux. Comme nous passions à hauteur des caméras, l'Afrim fit feu et notre pare-brise vola en éclats, qui formèrent un écran opaque. Je le heurtai avec mon front et une pluie de verre dégringola dans la voiture. Isobel poussa un cri et s'écroula sur le côté, se protégeant la tête avec les bras. Sally bondit de son siège, noua frénétiquement ses bras autour de mon cou et se mit à me hurler des choses incohérentes à l'oreille.

Quand nous fûmes à neuf cents mètres environ, je ralentis et me penchai en avant, tentant de me dégager de l'emprise de Sally. Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur et vis que les cameramen avaient tourné vers nous leur appareil pour suivre notre fuite sur la route.

*

* *

J'étais sur la plage de Brighton, au milieu de la foule. Nous regardions le vieux bateau qui dérivait sur la Manche en direction du port, gîtant à un angle que les journaux disaient être de vingt degrés. Il se trouvait à un mile environ de la côte, tanguant dangereusement sur la mer houleuse. Les canots de sauvetage de Hove, Brighton et Shoreham se tenaient à proximité, attendant confirmation des ordres par radio pour pouvoir le remorquer. Pendant ce temps, sur la plage, nous attendions de le voir sombrer. Certains avaient fait des kilomètres pour voir ce spectacle.

*

* *

Je retrouvai le groupe sans rencontrer une seule patrouille, et dès que le moment me parut opportun, je m'approchai de Lateef et lui remis les poignards en verre.

Il ne me dit rien des autres, ceux qu'il avait aussi envoyés à la recherche d'armes, ni si leur quête avait été fructueuse.

Il examina les coutelas d'un œil critique, mais ne put dissimuler l'admiration que lui inspirait, bien malgré lui, mon initiative. Il en saisit un dans la main droite, le balança, le brandit, essaya de le glisser dans sa ceinture. Son visage, habituellement renfrogné, s'assombrit davantage. J'aurais voulu m'excuser de la grossièreté de ces armes, invoquer la pénurie de matériel nécessaire à la fabrication d'un armement convenable, mais je gardai le silence, sachant qu'il n'ignorait pas ces choses.

Son scepticisme à l'égard de mon œuvre était d'ordre politique et non pratique.

Plus tard, je le vis jeter au loin mes poignards. Je décidai alors de ne pas lui parler des cocktails Molotov.

*

* *

Au cours de mon adolescence, je connus, comme la plupart des garçons, plusieurs expériences embarrassantes, qui marquèrent des étapes de mon développement sexuel.

Non loin de l'endroit où j'habitais avec mes frères et mes parents, s'étendait un vaste terrain vague, encombré de monceaux de matériaux de construction, et défoncé par le passage de bulldozers qui avaient fait du sol nu une terre meuble. Je crois qu'on avait prévu, pendant un certain temps, d'y mettre en œuvre un programme d'urbanisme, puis, pour une raison que j'ignore, ce projet avait été momentanément abandonné. Cette étendue constituait donc pour mes amis et moi-même un terrain de jeu idéal. Bien qu'officiellement nous n'ayions pas le droit d'y jouer, les centaines de cachettes qu'il nous offrait nous permettaient d'échapper à toutes les formes d'autorité qui se manifestaient en la personne de nos parents, des voisins ou de l'agent de police local.

À l'époque, j'hésitais à me livrer à des activités aussi puériles. Mon frère aîné avait réussi à entrer à l'université et y entamait le deuxième semestre de sa première année. Mon petit frère était dans le même collège que moi et y remportait, au dire de

tout le monde, plus de succès scolaires que moi au même âge.

Je savais que pour suivre les traces de mon frère aîné, il fallait que je m'applique à mes études avec plus de ténacité, mais j'avais l'esprit et le corps harcelés par une effervescence incontrôlable et bien souvent je retrouvais dans le lotissement des garçons qui non seulement avaient un ou deux ans de moins que moi, mais n'appartenaient pas à la même école.

Les autres garçons m'avaient toujours paru intellectuellement plus mûrs que moi.

C'était toujours eux qui suggéraient ce que nous pourrions faire et, moi, je suivais. Chaque fois qu'une nouvelle idée était lancée, elle venait d'un autre que moi, et j'étais souvent parmi les derniers à y souscrire. C'est pourquoi, à cette époque, mes loisirs étant menés par d'autres, je n'y accordais qu'un intérêt mitigé. Balançant entre ce que je faisais effectivement et ce que je devais faire, je ne faisais, en fin de compte, rien de bon. De la même manière, lorsque deux ou trois filles du quartier vinrent se joindre à nous certains soirs, je mis du temps à me rendre compte du changement subtil qui s'opérait dans l'attitude de mes compagnons.

Il se trouva que je connaissais déjà l'une des filles. Nos parents entretenaient des relations amicales et nous avions eu souvent l'occasion de passer des soirées ensemble. Toutefois, mes rapports avec elle étaient restés, de ce point de vue, purement platoniques et superficiels sa présence n'avait jamais provoqué chez moi de réaction sexuelle. Lorsqu'elle apparut pour la première fois sur le terrain vague avec ses amies, je ne tirai aucun parti de ce petit avantage que j'avais sur les autres garçons. Au contraire, j'étais gêné par sa présence, craignant confusément que la vérité sur mes activités ne parvienne aux oreilles de mes parents. La première soirée avec elles fut marquée par le trouble et l'embarras. La conversation se transforma rapidement en raillerie banale et sans objet, les filles feignant de ne nous porter aucun intérêt, les garçons faisant semblant de les ignorer. Cela donna la note aux rencontres suivantes.

Puis je partis en vacances avec mes parents pendant quelques jours. À mon retour, je m'aperçus que les relations

avec les filles avaient pris un tour plus entaché de préoccupations physiques. Certains garçons avaient des fusils à air comprimé qui leur servaient à affirmer leur virilité vis-à-vis des filles. Il s'était créé une atmosphère d'hostilité feinte et nous engagions parfois avec elles des parties de lutte au corps à corps.

Malgré cela, la signification sexuelle de ce comportement m'échappait.

Un soir, l'un des garçons apporta un jeu de cartes. Pendant un moment, nous jouâmes à des petits jeux, mais nous fûmes rapidement lassés. Alors, l'une des filles dit qu'elle connaissait une variante du jeu des Conséquences qui pouvait se jouer avec des cartes. Elle prit le paquet et distribua des cartes à chacun de nous, expliquant au fur et à mesure. Le principe était simple : chacun recevait une carte prise sur le dessus du paquet et le premier garçon et la première fille qui avaient une carte de la même valeur – par exemple deux Dames ou deux Sept – devenaient partenaires pour les Conséquences.

Je ne comprenais pas très bien, mais je pris la première carte qui me fut donnée. C'était un Trois. À la première donne, il n'y avait pas deux personnes ayant reçu la même carte, sauf un garçon qui avait aussi un Trois. Cela donna lieu à des remarques obscènes. Je ris avec les autres, sans en apprécier pourtant tout l'humour. À la donne suivante, la fille que je connaissais par mes parents reçut un Trois. Une brève discussion s'ensuivit, d'où il ressortit que j'étais déclaré gagnant, étant donné que j'avais tiré un Trois avant l'autre garçon. Je préférais lui laisser mon tour, ne sachant pas très bien ce qui m'attendait.

La fille qui avait eu l'idée du jeu expliqua qu'il fallait suivre les règles à la lettre et que je ne devais pas laisser passer mon tour. Je devais, disait-elle, emmener la fille à l'autre bout d'une zone de terrassement toute proche. Nous avions dix minutes.

Nous nous levâmes et, au milieu des huées, fîmes ce qu'on nous avait dit.

Arrivés à l'autre bout de la zone de travaux, je me dis que je ne pouvais lui avouer ne pas savoir ce qu'il fallait faire. Seul avec une fille pour la première fois de ma vie, je gardai un silence lamentable.

— Tu vas le faire ? me demanda-t-elle.

— Non.

Elle s'assit par terre. J'étais debout devant elle. Je ne cessais de consulter ma montre.

Je lui posai plusieurs questions. J'appris ainsi son âge et son deuxième prénom. Elle me dit à quelle école elle allait et ce qu'elle avait l'intention de faire quand elle en sortirait. En réponse à ma question, elle me dit qu'elle avait des tas de petits amis. Quand elle me demanda combien j'avais de petites amies, je lui dis pas beaucoup.

Dès que les dix minutes furent écoulées, nous rejoignîmes les autres.

On me tendit les cartes que je battis et distribuai pour le deuxième tour. Cette fois nous n'eûmes pas à nous demander qui étaient les gagnants, car deux Deux sortirent dès la première donne. Le garçon et la fille partirent vers l'extrémité de la zone de terrassement. Tandis que nous attendions leur retour, on raconta un certain nombre de plaisanteries grossières. L'atmosphère de l'attente était tendue, contrainte, et tout en éprouvant la même chose que les autres, je me demandais ce qui se passait derrière le monticule de terre meuble.

Lorsque les dix minutes furent écoulées, ils n'étaient pas revenus. C'était la fille qui avait lancé le jeu qui accompagnait le garçon, nous supposons donc qu'elle se conformerait aux règles du jeu. L'un des garçons suggéra d'aller les chercher, ce que nous fîmes, courant vers l'aire de travaux, en criant et en sifflant. Avant même que nous les ayons rejoints, ils sortirent et nous revînmes à nos cartes. Je remarquai qu'ils évitaient de se regarder, et de nous regarder.

À la troisième donne, la fille avec qui j'étais parti tira le même numéro qu'un autre garçon et ils se dirigèrent vers le monticule. Je me sentais mal à l'aise. Au bout d'un moment, je déclarai que j'en avais assez et je pris la direction de la maison.

Dès que je fus hors de vue, je contournai le terrain vague et m'approchai du monticule par le côté. Je parvins tout près du couple sans être vu, car il y avait un tas de cadres de fenêtres bruts empilés à proximité. De ma cachette, je les observai.

Ils étaient debout. La fille portait son blazer d'uniforme sur

une robe. Le garçon se tenait tout près d'elle, me tournant le dos.

Soudain, il jeta les bras autour de son cou et l'attira par terre. Ils luttèrent un instant, comme nous l'avions souvent fait. Elle commença par se débattre, puis s'écarta de lui en roulant sur le sol et resta ainsi, sans bouger. Il se glissa vers elle et se risqua à poser la main sur son ventre. Elle détourna mollement son visage du sien, les yeux ainsi tournés vers mon refuge, et je vis qu'elle avait les paupières résolument fermées. Le garçon fit tomber sa veste d'uniforme et je distinguai le léger renflement à l'endroit des seins, près de sa main. Comme elle était étendue, ils n'étaient pas aussi ronds que d'habitude. Le garçon les contemplait fixement. Je m'aperçus que j'étais en train d'avoir une érection. La main dans ma poche, je déplaçai mon pénis pour le mettre dans une position moins inconfortable. À ce moment, le garçon leva la main et la posa sur l'un des seins de la fille qu'il se mit à masser, faisant avec la main un mouvement d'avant en arrière de plus en plus rapide. La fille poussa un cri, comme s'il lui faisait mal et roula vers lui. Elle me tournait le dos à ce moment-là, mais je pus voir qu'elle avait mis sa main entre ses jambes et qu'elle le caressait.

Ce spectacle commençait à m'exciter de façon intolérable et tout en voulant rester, j'étais très troublé par ce que je voyais. Je fis demi-tour et repartis par où j'étais venu. J'avais toujours la main dans ma poche, tenant mon pénis. Au bout d'un moment, j'éjaculai. Je me nettoyai avec un mouchoir et allai retrouver les autres. Je prétendis être rentré chez moi, mais n'avoir pas trouvé mes parents.

Quelques instants plus tard, le garçon et la fille revinrent. Tout comme les autres, ils évitaient de se regarder.

Nous nous préparions à distribuer une quatrième donne, quand les filles déclarèrent qu'elles en avaient assez et qu'elles voulaient rentrer chez elles. Nous essayâmes de les persuader de rester, mais elles partirent tout de même. Quand il fut sûr qu'elles étaient loin, le garçon qui venait de revenir ouvrit sa braguette et nous montra son pénis. Il était encore en érection et d'une couleur rouge foncé. Il se masturba devant nous et nous le regardâmes faire avec envie.

Les filles revinrent au terrain vague le lendemain soir. Entre-temps, j'avais mis au point un système pour être sûr de me distribuer une bonne carte. Je caressai les seins des trois filles et l'une d'entre elles me permit de mettre la main sous sa robe, dans son soutien-gorge, et d'effleurer le bout de ses seins. Après cela, nous ne nous servîmes plus des cartes et fîmes cela à tour de rôle. Dans le courant de la semaine suivante, j'eus des rapports sexuels avec la fille que je connaissais par mes parents. J'étais très fier d'être le seul avec qui elle acceptât de le faire.

Je passai des examens dans les semaines qui suivirent, sans grand succès. Je fus donc obligé de me remettre sérieusement au travail et finis par perdre le groupe de vue. J'entrai à l'université deux ans plus tard.

*
* *

Le vent s'était nettement levé depuis que j'étais sur la plage. Les vagues venaient se briser sur les galets à deux cents mètres environ de l'endroit où je me trouvais, aspergeant nos visages d'une fine pluie d'embruns. J'avais mes lunettes et, en quelques minutes, les verres furent tout embués et couverts de sel. Je les ôtai, les mis dans leur étui, puis dans ma poche.

La mer était maintenant agitée. Des brisants scintillaient à la surface sur la ligne d'horizon. Le soleil brillait encore, mais des nuages s'amassaient au sud-ouest. J'étais au milieu d'une multitude de gens. Nous regardions le bateau dériver.

Non loin de moi, quelqu'un avait un transistor qui annonça que le bateau ne serait pas secouru et que les canots de sauvetage avaient reçu l'ordre de rentrer au port. À moins d'un mile, nous pouvions voir les bateaux en question tourner sur la mer, ne sachant pas, visiblement, s'ils devaient obéir aux ordres ou écouter leur conscience. Derrière le navire à la dérive, nous apercevions la frégate de la Royal Navy qui avait été détachée pour suivre le déroulement des opérations. Jusqu'à présent, elle n'était pas intervenue.

À un moment, je me retournai pour évaluer le nombre de gens venus assister au spectacle. Le long de la route de King's

Road qui surplombait la plage, chaque pouce de terrain accessible était occupé par une foule innombrable, sans compter les centaines de personnes postées sur la Jetée Centrale.

À quatorze heures quatre minutes très exactement, les canots de sauvetage firent demi-tour et regagnèrent leur poste. Je calculai qu'en moins d'un quart d'heure, le bateau aurait passé l'extrémité de la digue et qu'il ne serait plus visible de l'endroit où je me tenais. J'hésitai à changer de place, puis finalement, je décidai de rester.

Le bateau sombra un peu avant deux heures dix. Son angle de gîte s'était fortement accentué au cours des dernières minutes et les passagers, à bord, sautaient de l'autre côté. Le bateau s'enfonça rapidement. Le naufrage n'eut rien de spectaculaire.

En quinze minutes, la foule s'était dispersée. Je restai, sous le charme d'une sensation presque animale au contact du vent, hypnotisé par la houle, fasciné par le spectacle auquel je venais d'assister. Je ne quittai la plage qu'une heure plus tard, dégrisé par l'apparition des quelques Africains qui avaient réussi à regagner la côte à la nage. Une cinquantaine à peine arrivèrent vivants jusqu'au rivage. J'appris par une connaissance de Brighton que, dans les jours qui suivirent, la mer rejetait des centaines de corps à chaque marée. Épaves humaines, maintenues à la surface par leurs ventres gonflés d'air, distendus.

*

* *

À la tombée de la nuit, je rangeai la voiture sur le bord de la route et m'arrêtai. Il faisait trop froid pour continuer à rouler sans pare-brise et de toute façon, nous arrivions au bout de nos réserves d'essence.

C'était un problème dont je ne voulais pas discuter avec Isobel en présence de Sally.

Je m'étais demandé en moi-même s'il fallait essayer de retourner au camp des Nations Unies, mais après avoir fait deux trajets extrêmement longs et fatigants au cours des dernières

vingt-quatre heures, pour y aller puis pour en revenir, nous n'avions ni les uns ni les autres le courage de recommencer si nous pouvions trouver une autre solution. L'avertissement du responsable le matin même, ajouté au fait que nos réserves d'essence s'amenuisaient, tout nous incitait à envisager une autre possibilité.

Nous prîmes dans la valise les vêtements les plus chauds que nous avions et les enfilâmes. Sally s'étendit sur le siège arrière et nous la couvrîmes de tout ce que nous pûmes trouver de plus chaud. Isobel et moi attendîmes en silence, fumant nos dernières cigarettes, que Sally soit endormie. Nous n'avions pris aucun repas normal de toute la journée. Nous n'avions mangé qu'un peu de chocolat, trouvé dans un distributeur automatique, devant une rangée de boutiques fermées. Il se mit à pleuvoir et un filet d'eau commença à s'écouler le long de l'encadrement en caoutchouc, arrosant le tableau de bord et inondant le sol de la voiture.

— Nous ferions mieux d'essayer de gagner Bristol, dis-je.

— Et notre maison ?

Je secouai la tête.

— Nous n'avons plus aucun espoir d'y retourner.

— Je ne crois pas qu'il faille aller à Bristol.

— Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?

— Retourner au camp des Nations Unies. Au moins pour quelques jours.

— Et après ?

— Je ne sais pas. Les choses finiront bien par s'arranger. On ne peut pas nous jeter hors de chez nous comme ça. Il doit bien y avoir une loi...

— Ce n'est pas une solution. Les choses sont allées trop loin maintenant. Le problème Afrim est né de la crise du logement. Je les vois mal acceptant un compromis qui les oblige à renoncer aux maisons dont ils ont déjà pris possession.

— Et pourquoi pas ?

Je ne répondis pas. Dans les semaines qui précédèrent ces événements, Isobel s'était montrée de plus en plus indifférente à l'évolution du problème Afrim, et cela n'avait fait que creuser le fossé qui nous séparait. Alors que j'étais continuellement

confronté à l'effondrement de la société auquel nous assistions, Isobel semblait se détacher de la réalité comme si elle ne pouvait survivre qu'en ignorant les événements. Même maintenant, alors que notre maison nous était interdite, elle se contentait de me laisser prendre les décisions.

Avant de nous installer pour la nuit, je me dirigeai vers une maison qui se trouvait dans les parages et dont les fenêtres diffusaient une lumière jaune orangée. À neuf cents mètres à peine, je fus saisi d'une indicible peur et je revins sur mes pas. C'était une maison telle qu'en possède la bourgeoisie aisée, et il y avait dans l'allée deux voitures de luxe et une remorque.

Je songeai à l'impression que je pouvais faire avec une barbe de vingt-quatre heures et des vêtements qui avaient grand besoin d'être changés. Il était difficile de prévoir la réaction des occupants si j'avais frappé à la porte. Pour plus de sécurité, nous avions roulé en direction du nord et nous nous trouvions alors en pleine campagne, dans la région de Cuffley. L'anarchie qui régnait à Londres n'avait pas encore atteint cette contrée et les habitants n'avaient eu encore aucun contact avec les Africains sans logis, luttant pour leur survie.

Je revins à la voiture.

— Nous allons passer la nuit dans un hôtel, déclarai-je.

Isobel ne répondit pas. À travers la vitre de la portière, elle plongeait son regard dans l'obscurité.

— Eh bien, ça t'est égal ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— On est très bien ici.

La pluie continuait à tomber dans la voiture par le trou béant qui avait été notre pare-brise. Les quelques minutes que j'avais passées dehors avaient suffi à me tremper de la tête aux pieds. J'aurais voulu qu'Isobel tâte mes vêtements humides, s'émeuve en quelque sorte de l'état dans lequel je me trouvais après cette marche dans le crachin... mais je chassai de mon esprit l'idée de sa main sur mon bras.

— Et Sally ?

— Elle dort. Si tu veux chercher un hôtel, je n'y vois pas d'inconvénient. Est-ce que nous avons assez d'argent ?

— Oui.

Je réfléchis un instant. Nous pouvions soit rester ici, soit nous en aller. Je consultai ma montre. Il était un peu plus de huit heures. Si nous dormions dans la voiture, dans quel état serions-nous au réveil ?

Je mis le moteur en marche et roulai lentement vers le centre de Cuffley. Je ne connaissais aucun hôtel dans les environs mais j'espérais bien en trouver un quelque part. Le premier que nous trouvâmes était plein, le second également. Nous suivions la route qu'on nous avait indiquée pour essayer d'en trouver un troisième, lorsque la voiture s'immobilisa après quelques ratés. Panne sèche. Je poussai la voiture sur le bas-côté et coupai le contact.

La question était réglée ; j'en fus soulagé. Je n'avais plus grand espoir de trouver des chambres dans un hôtel. Isobel ne disait rien, ne bougeait pas, les yeux clos. Elle avait de l'eau sur le visage et ses vêtements étaient mouillés par la pluie qui était entrée tandis que nous roulions. Je fis marcher le chauffage jusqu'à ce que l'eau ait refroidi le système au point de le rendre totalement inefficace. Isobel dit qu'elle était fatiguée.

Nous décidâmes de nous allonger à tour de rôle sur la banquette, la tête sur les genoux de l'autre. Je lui dis de commencer. Elle releva les genoux et s'étendit sur le siège, la tête appuyée sur mes jambes. Je l'entourai de mes bras pour la réchauffer puis essayai de trouver moi-même une position confortable.

Quelques minutes plus tard, Isobel paraissait dormir, ou somnoler. Je passai une très mauvaise nuit, étant trop mal installé pour trouver le sommeil.

Derrière nous, Sally remuait de temps en temps. De nous trois, elle fut sans doute la seule à se reposer vraiment pendant la nuit.

*

* *

Lateef me montra un tract qu'il avait trouvé. Il était imprimé par la Royal Air Force Sécessionniste qui informait les

occupants des villages qu'ils seraient prévenus, dix minutes avant chaque raid aérien, par un avion qui ferait trois zigzags à basse altitude.

*

* *

Une route traversait le bois de New Forest. Je m'y engageai, dans la demi-lumière du jour baissant, ennuyé d'être resté trop longtemps absent. De toute façon, nous avions fait preuve d'imprudence, de témérité même, étant donné les activités actuelles de la police.

Il y avait une fille avec moi dans la voiture. Elle se prénomait Patti. Nous venions d'un hôtel de Lymington et nous nous hâtions de rentrer à Londres avant neuf heures. Elle s'était endormie à côté de moi, la tête reposant légèrement sur mon épaule.

Elle s'éveilla quand j'arrêtai la voiture à un barrage de police dans la banlieue de Southampton. Il y avait là plusieurs hommes, debout près du barrage, un assemblage de fortune composé de deux vieilles guimbardes et d'un ensemble de lourds matériaux de construction. Ils étaient tous armés. Un seul toutefois portait un fusil. Je réalisai alors que, dans les derniers kilomètres, nous n'avions vu aucun véhicule allant dans la même direction que nous. J'en déduisis que les gens de la région devaient en général connaître l'existence de ce barrage et prendre un autre chemin.

À cause du barrage, nous fûmes obligés de faire demi-tour et de suivre une longue déviation jusqu'à Manchester et de là, de prendre la grand-route menant à Londres. Les gens de l'hôtel nous avaient prévenus que nous risquions de tomber sur des obstacles de ce genre à Basingstoke et Camberley, et nous dûmes en effet faire d'interminables détours pour les contourner.

L'entrée sud-ouest de Londres n'était obstruée par aucune milice civile, mais nous vîmes un grand nombre de cars de police qui arrêtaient les automobilistes pour vérification d'identité. Nous eûmes la chance de pouvoir passer sans

encombre. Il y avait des mois que je n'étais pas sorti de Londres et j'ignorais que les entrées et les sorties de la ville étaient à ce point surveillées.

Je déposai Patti près de l'appartement qu'elle louait à Barons Court et continuai jusqu'à la maison, à Southgate. Là non plus les avenues n'étaient bloquées par aucun groupe civil, mais je fus interpellé par la police près de King's Cross et fouillé.

Il était une heure du matin au moins quand j'arrivai chez moi. Isobel ne m'avait pas attendu.

*
* *

Le lendemain matin, j'allai frapper à une maison voisine et je réussis à convaincre le propriétaire de me laisser siphonner cinq litres d'essence dans son propre réservoir. Je le payai deux livres pour la peine. Il m'indiqua un garage à moins de cinq kilomètres qui vendait encore de l'essence la veille au soir. Il m'expliqua la route à suivre.

Je retournai à la voiture et dis à Isobel et Sally qu'avec un peu de chance, nous serions à Bristol le soir même.

Isobel ne dit rien, mais je savais qu'elle n'avait aucune envie d'aller chez ses parents. À mon avis, c'était la seule solution. Comme il était désormais évident que nous ne pouvions plus rentrer chez nous, la perspective de nous rendre dans une ville relativement éloignée et que nous connaissions bien était plutôt faite pour nous rassurer.

Je versai le bidon d'essence dans le réservoir et démarrai. Tandis que nous roulions en direction du garage qui nous avait été indiqué, nous écoutâmes les nouvelles à la radio. On annonça la première scission des forces de police, dont un quart venait de passer aux Afrims. Une réunion des commissaires devait avoir lieu, à laquelle assisteraient à la fois les dirigeants Afrims et le ministre de l'intérieur de Tregarth, et une déclaration serait faite à Whitehall plus tard dans la journée.

Nous eûmes du mal à trouver le garage, qui n'accepta de nous céder que la ration réglementaire : quinze litres, d'après les informations du propriétaire. Ajouté à ce que nous avions

déjà, cela nous donnait une autonomie maximum de deux cents kilomètres environ. Cela nous suffirait tout juste à atteindre Bristol, à condition que nous ne soyions pas obligés de nous écarter trop de la route directe.

J'expliquai cela à Isobel et Sally, qui parurent soulagées. Nous tombâmes d'accord pour nous mettre en route dès que nous aurions trouvé quelque chose à manger.

À Potters Bar, nous trouvâmes un café qui nous servit un confortable petit déjeuner pour un prix normal. Il ne fut fait aucune allusion à la situation du pays ni au problème Afrim. La radio ne diffusait que de la musique légère. À la demande d'Isobel, on nous vendit un thermos qu'on nous remplit de café bouillant, et après quelques ablutions dans les toilettes du café, nous nous mîmes en route.

Il faisait plutôt frais, mais il ne pleuvait pas. Ce n'était pas très agréable de rouler sans pare-brise, mais c'était faisable. Je résolus de ne pas écouter la radio, reconnaissant pour une fois, à l'actif d'Isobel, qu'il y avait une certaine sagesse à ne pas se laisser bouleverser par les événements. Bien qu'il fût évidemment essentiel de se tenir au courant de l'évolution de la situation, je me laissais gagner par sa passivité.

Mais un nouveau sujet de préoccupation se présenta sous la forme d'une vibration continuelle en provenance du moteur. Je n'avais jamais pu le faire réviser régulièrement et je savais que l'une des soupapes avait besoin d'être remplacée. Je souhaitai vivement qu'elle tienne jusqu'à Bristol et n'en soufflai mot aux autres.

Autant que je puisse m'en rendre compte, le plus difficile serait d'éviter les barricades dans la banlieue et les faubourgs de Londres. Aussi, je contournai la bordure nord-ouest de la ville par Watford (sans barricade) puis Rickmansworth (barricadé, mais ouvert à la circulation sur présentation du laissez-passer), enfin par Amersham, High Wycombe, en pleine campagne, et Henley-on-Thames, vers le sud. Au fur et à mesure que nous nous éloignions de Londres, nous voyions de moins en moins de signes extérieurs des troubles et un sentiment de paisible tranquillité nous envahit. Nous pûmes même acheter encore de l'essence et remplir nos bidons de réserve.

Nous nous arrê tâmes à un autre petit café-restaurant sur la route de Reading pour déjeuner, puis repartîmes pour rejoindre la route de Bristol, certains d'y arriver avant la tombée de la nuit.

À sept kilomètres à l'ouest de Reading, les vibrations du moteur augmentèrent tout à coup et la puissance décrût. Je laissai aller la voiture aussi longtemps que possible, mais à la première côte, elle s'arrêta. Je fis tout mon possible pour localiser la panne, mais ce n'était pas le système d'allumage qui était défectueux. La soupape avait sans doute fini par sauter.

J'étais sur le point d'expliquer cela à Isobel et Sally lorsqu'une voiture de police vint se ranger à côté de nous.

*
* *

Pendant quelques mois, je travaillai à temps partiel comme serveur dans un pub des quartiers populeux de l'est de Londres. Il m'était devenu indispensable de gagner un peu plus d'argent. Je préparais alors mes examens de sortie, et j'avais déjà dépensé ma bourse.

Je découvris avec une sorte d'étonnement que les quartiers est de Londres étaient une série de ghettos mal délimités entre eux, où vivaient pêle-mêle des Juifs, des Noirs, des Chinois, des Grecs, des Chypriotes, des Italiens et des Anglais. Jusqu'à ce jour, j'avais toujours imaginé que cette partie de Londres était essentiellement blanche. La clientèle de la taverne reflétait dans une certaine mesure cette diversité cosmopolite, bien que le tenancier ne fût manifestement pas très désireux d'encourager ce mélange. Des altercations éclataient souvent, et on nous avait donné ordre d'enlever les bouteilles et les verres du comptoir s'il commençait à y avoir du grabuge. Cela faisait partie de mes fonctions de serveur de séparer les combattants en cas de rixe.

Je travaillais à l'auberge depuis trois mois lorsque le tenancier décida d'engager un groupe de musique « pop » pour les week-ends ; en l'espace de quelques semaines, les ennuis cessèrent et la clientèle changea sensiblement.

Au lieu des vieux ivrognes, installés dans leurs habitudes et

imbus de leurs opinions qu'ils émettaient avec autorité, la taverne attira des éléments plus jeunes. Les groupes minoritaires cessèrent d'être représentés. Au bout de deux mois, la moyenne d'âge était inférieure à trente ans.

À l'époque, la mode vestimentaire était aux tenues bariolées et négligées, mais on n'en voyait pas beaucoup au bar. J'appris par la suite que c'était une manifestation extérieure d'un conformisme naturel très répandu dans cette partie de la ville.

Le tenancier se prénomrait Harry ; je n'ai jamais su son nom de famille. Il avait été autrefois lutteur et pugiliste et il y avait sur le mur du bar, derrière le comptoir, plusieurs photographies de lui en peignoir de satin, les cheveux noués en une longue natte. Il ne parlait jamais de son expérience du ring devant moi, mais sa femme me confia un jour que cela lui avait fait gagner assez d'argent pour pouvoir acheter l'auberge comptant.

Plusieurs amis de Harry, des hommes de sa génération en général, entraient souvent au bar en fin de soirée. Harry les invitait parfois à rester après l'heure de la fermeture, boire un verre ou deux en sa compagnie. Dans ces cas-là, il me donnait quelques shillings en plus pour rester plus longtemps et les servir. Grâce à cela, je pouvais surprendre leurs conversations et je me rendis compte que leurs préjugés et leur façon d'envisager les questions de race et de politique étaient aussi conservateurs que ceux des autres clients qui traduisaient leurs opinions dans leur habillement.

Quelques années plus tard, John Tregarth et son parti devaient bénéficier d'un soutien électoral considérable dans les quartiers où diverses races cohabitaient librement.

*

* *

Nous restâmes quelques jours de plus au camp. Nous étions tous indécis, ne sachant quel parti prendre. La plupart des hommes avaient perdu une femme ou une maîtresse dans la rafle et après ce qui était arrivé à Willen, nous savions qu'il était inutile d'essayer de nous en prendre directement aux Afrims.

Une sorte d'instinct nous poussait à rester sur les lieux du rapt. J'étais inquiet et me tourmentais continuellement au sujet de Sally. Le sort d'Isobel me tracassait moins. C'est pourquoi je fus soulagé d'apprendre, à la fin de la semaine, que nous allions partir pour le camp d'Augustin.

Je ne tenais pas personnellement à aller au camp d'Augustin, mais l'essentiel, c'était que nous allions partir, et apparemment dans un but précis.

Tandis que nous chargions nos affaires sur les charrettes et terminions les préparatifs de départs, Lateef s'approcha de moi et me confirma notre destination. Ce serait bon pour le moral des hommes, me confia-t-il.

Et il devait avoir raison, car en deux heures, l'humeur changea et les premiers kilomètres furent parcourus dans une atmosphère de joyeuse désinvolture.

*

* *

— Vous avez un nom ? demandai-je.

— Oui.

— Voulez-vous me le dire ?

— Non.

— Avez-vous une raison de me taire cette information ?

— Oui. C'est-à-dire, non.

— Bon. Alors, dites-le-moi.

— Non.

Telle fut la première conversation que j'eus avec ma femme. Elle s'appelait Isobel.

*

* *

Au fur et à mesure que les populations prenaient conscience de l'étendue du désastre imminent, une sorte de détermination stoïque et de désordre organisé, semblables à ceux que mes parents m'avaient dit avoir connu dans les premiers mois de la Seconde Guerre mondiale, s'emparaient du pays.

Notre institut, se ralliant au mouvement amorcé par la majorité des intellectuels du pays, créa une association de solidarité en faveur des Africains. Nos motifs étaient essentiellement humanitaires ; certains membres, cependant – en général ceux qui avaient auparavant professé des opinions plus conservatrices et qui avaient adhéré à l'association pour des raisons purement diplomatiques – obéissaient à des considérations plus théoriques.

C'est à cause d'eux et de leurs semblables que le mouvement fut discrédité, car ils n'avaient aucun argument à opposer aux accusations de la presse et autres moyens d'information, qui taxaient les groupes pro-Afrims de révolutionnaires gauchistes.

Il ne faisait aucun doute que les immigrants Africains s'organisaient en groupes armés, qu'ils recevaient des armes de l'étranger, et qu'ils s'infiltraient par milliers dans les villes, chassant les Blancs de leurs maisons pour s'y installer.

La plupart des gens avaient de bonnes raisons de croire à la réalité de ces événements, ayant eu eux-mêmes à en souffrir, mais l'association du collège en imputait la faute au gouvernement. Si on avait dès le début adopté une attitude plus charitable, on aurait pu enrayer le drame africain et les opportunistes de la politique n'auraient pas pu profiter de la situation. Mais toute politique extrémiste appelant des réactions extrêmes, le conservatisme borné de John Tregarth et de sa clique – appuyés par une bonne partie du pays – ne souffrait guère de libéralisme envers les immigrés clandestins noirs.

Dans les dernières semaines de cours, mes collègues et moi-même faisions tout pour inculquer nos convictions à nos étudiants. Le trimestre achevé, nous n'aurions plus aucune influence sur eux. J'étais angoissé en donnant mon dernier cours et, avant même d'avoir quitté l'enceinte du collège, je me reprochais déjà de ne m'être pas donné plus à fond à cette tâche.

Dans les semaines qui suivirent, alors que l'agitation sociale s'amplifiait et que les manifestations de rue se multipliaient dans Londres, je reconnus que c'était une erreur de croire que nos efforts pour susciter une certaine sympathie envers les Africains serviraient à quelque chose. Il y avait une portion, minoritaire mais virulente, de la population qui en approuvait

les principes moraux, mais le gros de la masse engageait peu à peu une guerre ouverte contre les Afrims, tandis que l'armée s'insurgeait.

Au cours de l'une des manifestations les plus importantes de Londres, je vis quelques étudiants de l'institut brandir une immense banderole portant le nom de notre association. Je n'avais pas au départ l'intention de me joindre à la manifestation, mais je changeai d'avis et pris part à ce rassemblement qui se termina dans le tumulte et la violence.

À la suite de cela, le collège ne fut pas rouvert à la fin des vacances.

*

* *

Les deux officiers de police nous dirent que nous étions en territoire surveillé et que nous étions priés de vider les lieux sur-le-champ. On annonçait une mutinerie dans le camp militaire voisin et le secteur entier était cerné par les troupes gouvernementales.

J'expliquai aux policiers que notre voiture était en panne et que, bien qu'il ne soit pas question de mettre leur parole en doute, nous n'avions pas été avertis de ces incidents par les autorités.

Ils paraissaient inaccessibles à la raison.

Ils réitérèrent leurs instructions et nous enjoignirent de déguerpir immédiatement. À ce moment précis, Sally se mit à pleurer, car l'un des hommes avait ouvert la portière et l'avait violemment tirée au-dehors. Je protestai et reçus au visage un coup violent assené du dos de la main.

Je fus coincé contre la voiture et mes poches furent fouillées. Puis ils ouvrirent mon portefeuille et, voyant que j'avais été professeur à l'institut, confisquèrent ma carte d'identité. À nouveau je m'insurgeai, en vain.

Isobel et Sally furent également fouillées.

Lorsqu'ils eurent fini, ils prirent nos affaires dans la voiture et les jetèrent sur la route. Ils prirent également les bidons d'essence dans la voiture pour les mettre dans le car de police.

Me souvenant de ce que j'avais entendu à la radio, je leur demandai de me montrer leurs commissions rogatoires permanentes. Une fois de plus, ils m'ignorèrent.

Ils nous dirent que la voiture de police repasserait sur cette route une demi-heure plus tard et que si nous n'étions pas partis d'ici là, nous en subirions les conséquences.

Au moment où ils tournaient les talons pour remonter dans leur voiture, je bondis en avant et lançai un vigoureux coup de pied à l'homme qui m'avait frappé. Ma botte lui heurta violemment le coccyx, le précipitant par terre. L'autre homme se retourna et se jeta sur moi. Je lui envoyai mon poing dans la figure, mais je manquai mon coup. Il me mit un bras autour du cou, me faisant perdre l'équilibre et me maintint au sol en me tordant le bras dans le dos, face contre terre, le visage douloureusement écrasé dans la poussière ; l'autre se releva, s'approcha de moi et m'asséna trois violents coups de pied dans les côtes.

Quand ils furent partis, Isobel m'aida à m'allonger sur le siège avant de la voiture. Avec un mouchoir en papier, elle épongea le sang qui coulait de ma bouche.

Dès que je fus à nouveau capable de marcher, nous nous mîmes en route, à travers champ, dans la direction opposée à celle que les policiers avaient vaguement désignée de la main quand ils nous avaient parlé de l'insurrection militaire.

J'éprouvais une vive douleur au côté. J'arrivais à marcher, assez difficilement, mais j'étais incapable de porter une charge un tant soit peu lourde. Aussi Isobel fut-elle obligée de porter les deux grosses valises et Sally la petite. Quant à moi, je tenais le transistor sous le bras. Je l'allumai tandis que nous marchions, mais je ne réussis à capter qu'une seule station de la BBC et c'était celle qui diffusait continuellement de la musique légère.

Nous étions tous trois au bord du désespoir. Ni Isobel ni Sally ne me demandèrent ce que nous allions faire... pour la première fois depuis que nous avons quitté la maison, nous nous rendions parfaitement compte à quel point nous étions dépassés par les événements. Un peu plus tard, la pluie se remit à tomber. Nous nous assîmes sous un arbre, au bord d'un

champ, effrayés, désemparés, entraînés dans un tourbillon de circonstances que nul n'avait prévues et que nul ne semblait en mesure d'arrêter.

*
* *

J'appris par le journal que je lisais régulièrement que l'opinion publique se partageait en trois grandes tendances.

Premièrement ceux qui avaient eu à souffrir de la présence des Afrims ou qui étaient racistes de toute façon. Ceux-là approuvaient la politique du gouvernement et estimaient que les Afrims devraient être déportés. Selon plusieurs sondages, c'était l'opinion dominante.

Deuxièmement, ceux qui étaient d'avis de laisser les Afrims s'installer en Grande-Bretagne et de leur porter secours jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de s'intégrer normalement à la société.

Troisièmement, ceux à qui il était égal que les Africains débarquent ou non, pourvu que cela ne les touche pas directement.

L'évidente apathie du troisième groupe me déplût. Et soudain, je m'avisai que, n'ayant moi-même pris aucun parti, je devais sans doute être considéré comme l'un d'eux.

J'interrogeai ma conscience. Mon instinct me poussait à ne pas me compromettre – à cette époque, j'avais une liaison avec une femme qui était au centre de mes pensées – ; cette prise de conscience de ma neutralité frôlant la sclérose m'amena à m'affilier à l'association pro-Afrim de l'institut.

Le climat social et politique ne se laissait infléchir par aucune espèce de jugement moral.

Peu après les secondes élections, le gouvernement de Tregarth institua une bonne partie de la nouvelle législation qu'il avait promise dans son manifeste. La police obtenait de plus grands pouvoirs, d'arrestation et de perquisition, et les éléments que certains ministres de Tregarth qualifiaient de subversifs étaient plus sûrement éliminés. Les manifestations politiques de quelque tendance politique que ce soit étaient

étroitement surveillées par la police et les forces armées furent habilitées à contribuer au maintien de l'ordre.

Étant donné que les bateaux en provenance de l'Afrique ne cessaient d'aborder les côtes britanniques, le problème ne pouvait être ignoré plus longtemps.

Après la première vague de débarquements, le gouvernement lança un avertissement faisant part de sa décision d'empêcher les immigrants clandestins de débarquer, au besoin par la force. Cela fut directement à l'origine des incidents du Dorset où des affrontements se produisirent entre l'armée et les passagers de deux navires africains. Des milliers de personnes s'étaient rendues dans le Dorset pour assister au débarquement. Il s'ensuivit une bataille entre l'armée et la population. Les Africains parvinrent à terre.

À la suite de cela, le communiqué du gouvernement fut modifié les immigrants clandestins qui seraient capturés seraient soignés dans les hôpitaux, puis déportés.

Pendant ce temps, la cristallisation des opinions était accélérée par la nouvelle que les Afrims recevaient des fournitures d'armes illégales. Au fur et à mesure que leur présence se transformait en menace militaire, le pays était de plus en plus profondément divisé.

La vie privée des gens dans les régions les plus touchées par la sédition, mais également dans celles qui se trouvaient plus à l'abri, était de plus en plus centrée sur la crise immédiate. La police, l'armée de terre, l'armée de l'air étaient divisées. La marine restait fidèle au gouvernement. Lorsqu'un détachement de Marines américains fut parachuté pour seconder et conseiller ceux que l'on désignait désormais sous le nom de camp Nationaliste, et lorsque les Nations Unies envoyèrent des troupes pour veiller au maintien de la paix, l'aspect militaire du conflit ne fut plus à démontrer.

À partir de ce moment-là, plus personne ne pouvait être considéré comme neutre.

*

* *

— J'apprends que nous allons au camp d'Augustin.

L'homme qui marchait à côté de moi avait les yeux perdus dans le lointain.

— Tu parles d'une sale époque.

— Alors, ça te manque ?

— Va chier, tu veux ?

Je ne dis rien, attendant que leurs préoccupations communes amènent tout naturellement leur conversation à sa conclusion logique. J'avais entendu cette discussion, ou d'autres analogues, des douzaines de fois au cours de la dernière semaine.

— C'est Lateef qui a pris cette décision. Les autres voulaient rester.

— Je sais. Ce bon vieux Lat.

— Ça lui manque aussi.

— Ils lui en ont pris une ? Il n'en a jamais parlé.

— Ouais. On dit qu'il s'envoie la femme d'Olderton en douce.

— Je n'y crois pas.

— C'est la vérité.

— Et Olderton, alors ?

— S'est jamais douté de rien.

L'autre éclata de rire.

— Tu as raison. Ça me manque.

— On est tous dans le même cas.

Ils rirent tous deux, jacassant comme deux vieilles femmes dans le silence glacé, mystérieux, de la campagne.

*

* *

On passa cette nuit-là à la belle étoile. Le lendemain matin, nous eûmes la chance de trouver un magasin encore ouvert qui nous vendit, au prix normal, tout un matériel de camping. À ce moment-là, nous n'avions pas encore établi de plan sérieux, hormis le fait que nous étions d'accord pour nous rendre à Bristol à la première occasion.

La journée se passa à marcher, la nuit s'écoula encore à la belle étoile, mais cette fois, avec le matériel de camping. Il plut

pendant la nuit, mais nous étions bien abrités. En dépit de difficultés qui nous avaient paru au premier abord insurmontables, nous gardions bon moral. Pourtant, en entendant Isobel dire quelques mots à Sally, avant que celle-ci ne s'endorme, je décelai dans sa voix une nuance d'optimisme forcé qui sonnait faux.

Quant à moi, je traversais à ce moment-là une phase passagère de franche bonne humeur, comme je m'en rendis compte par la suite. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la relative liberté dont nous jouissions, alors que la loi martiale imposait toutes sortes de restrictions aux habitants des villes, compensait le reste, le fait par exemple que nous étions désormais sans toit et que nos chances d'atteindre Bristol étaient minces.

Nous trouvâmes une surface plantée d'arbres et y installâmes notre campement pour quelques jours. Ce fut pendant cette période que notre moral déclina, nous laissant complètement déprimés.

Nous nous ravitaillions dans un village voisin où nous pouvions acheter sans difficulté tout ce dont nous avons besoin. Mais plus avant dans la semaine, un détachement de troupes Afrims ayant effectué un raid sur le village, les habitants dressèrent des barricades et cette source de ravitaillement nous devint inaccessible.

Nous décidâmes de plier bagages et de partir en direction du sud, toujours à travers champs. Je sentais grandir en Isobel une muette amertume envers les circonstances dont nous étions victimes et je me surpris à mener contre elle une lutte d'influence dont Sally était l'enjeu. Ainsi, Sally devint pour nous un sujet de discorde (elle n'avait d'ailleurs jamais cessé de l'être) et elle en souffrait affreusement.

Le lendemain de notre traversée, au cours de laquelle tout notre matériel et toutes nos affaires furent inondés dans le fleuve, le conflit s'intensifia considérablement.

Nous étions désormais isolés du reste du monde. Déjà, les piles de la radio avaient donné des signes de faiblesse, mais le poste était maintenant inutilisable et irréparable. Laisant Isobel et Sally étendre nos vêtements et notre équipement au

soleil, je m'éloignai, seul, pour tenter de me concentrer et de rassembler mes idées, et en fonction de ce que nous savions, d'établir un plan.

Tout ce que nous savions, d'ailleurs, c'était que nous étions sérieusement en difficulté et que nos problèmes personnels étaient aggravés par les circonstances. Même si nous n'avions qu'une idée trop précise de nos ennuis, nous aurions mieux su les surmonter si nous avions été plus au courant de l'état de la situation politique.

(Beaucoup plus tard, j'appris qu'à ce moment-là, la Croix-Rouge et les Nations Unies avaient mis sur pied un vaste programme d'assistance aux populations, s'efforçant de reclasser les gens qui comme nous avaient été expropriés. En fin de compte leur entreprise échoua car au fur et à mesure que les choses empiraient, ces deux organismes furent discrédités aux yeux du public ; tous les partis s'emparèrent de leur œuvre pour s'en servir comme arme politique, sociale ou tactique contre leurs adversaires. Il en résulta une méfiance générale à l'égard de toutes les organisations d'assistance sociale, et peu à peu, leur rôle se borna à faire acte de présence.)

Nous avions du mal à accepter les conditions de vie auxquelles nous étions maintenant réduits.

Je voyais dans notre situation une sorte de prédestination. Mon attitude envers Isobel, le fait que notre mariage soit devenu peu à peu une simple convention sociale, tout cela se révélait sous son vrai jour. Tant que nous étions chez nous, nous pouvions tous deux fermer les yeux sur l'hypocrisie de nos relations et sur l'effet qu'avait sur nous la situation politique du moment.

Mais celle-ci avait maintenant tellement bouleversé nos existences que nous ne pouvions plus continuer à nous jouer la comédie.

Pendant les quelques minutes que je passai seul, j'eus la pénétrante certitude que notre mariage touchait à sa fin et que le moment était venu de renoncer au mensonge. Des considérations d'ordre pratique tentèrent de s'insinuer dans mon esprit. Je les chassai. Isobel pouvait se tirer d'affaire seule ou bien se rendre à la police. Sally pourrait venir avec moi. Nous

retournerions à Londres et là, déciderions de la suite.

Pour une des rares fois de ma vie, j'étais arrivé à prendre seul une décision positive, et celle-ci ne me plaisait guère. Les souvenirs du passé – les bons souvenirs – me retenaient. Mais j'avais encore au côté la marque du coup de pied du policier et ceci me rappela ce qu'était devenue notre vie.

Le passé était loin et le présent ne m'appartenait plus. Les instants où Isobel et moi avions pensé que nous pourrions refaire notre vie ensemble, ces instants me revenaient et m'apparaissaient comme une supercherie. Le regret n'existait pas.

*

* *

Nous devions arriver au camp d'Augustin le lendemain. Mais nous fûmes obligés cette nuit-là de dormir dans un champ. Aucun de nous n'avait envie de dormir à la belle étoile. Nous préférons trouver des maisons abandonnées, des fermes ou des granges. Je n'ai jamais trouvé cela facile ni agréable de s'installer sur un sol dur, exposé au froid. En plus de cela, nous nous aperçûmes, vers minuit, que nous avions par hasard dressé notre camp à un kilomètre à peine d'une base antiaérienne. Plusieurs fois, des coups de feu furent tirés et nous avons beau fouiller l'obscurité avec des torches électriques, nous n'arrivions pas à discerner leur objectif.

Nous reprîmes la route aux premières lueurs du jour. Nous étions tous gelés, irritables, fatigués. À huit kilomètres environ d'Augustin, nous fûmes interpellés par une patrouille de Marines américains et fouillés. C'était une vérification de routine qui fut terminée en dix minutes.

Notre mauvaise humeur volubile ayant fait place à nouveau au silence vigilant qui nous était habituel, nous arrivâmes aux alentours du camp d'Augustin vers midi.

Lateef m'envoya, avec deux autres, en éclaireurs pour nous assurer que le camp était toujours là.

Les seules indications dont nous disposions étaient des coordonnées du Service Cartographique qui nous avaient été

transmises par l'intermédiaire du réseau des réfugiés. Bien que nous n'ayons aucune raison de mettre en doute cette information – le réseau était le seul service de renseignements auquel on pût se fier – un détachement militaire quelconque avait pu passer par là. Il était en tout cas indispensable, une fois sur place, de faire en sorte de ne déranger personne et de n'être pas non plus dérangés.

Tandis que Lateef organisait la préparation du repas, nous nous mîmes en route.

Les coordonnées se trouvaient correspondre à un champ qui avait autrefois été cultivé. Il était manifestement en jachère depuis plus d'un an, car il était envahi de mauvaises herbes exubérantes. Bien qu'il ait conservé des traces d'occupation humaine – un trou d'aisance dans un coin, un tas de détrit, les ulcères calcinés laissés par les feux – le champ était désert.

Pendant quelques minutes, nous l'explorâmes en silence, jusqu'à ce que l'un de nous trouve un morceau de carton blanc dans un sac en plastique qui avait été déposé sous un petit tumulus de pierres. On lisait « Camp de Augustin » ; suivait l'indication d'autres coordonnées. En consultant la carte, nous vîmes qu'il était situé à moins d'un kilomètre.

Le nouvel emplacement du camp se trouvait dans un bois et nous le trouvâmes relativement facilement. Il était composé de plusieurs tentes de dimensions variées, allant de la simple bâche de grosse toile à peine assez large pour abriter deux personnes à un chapiteau de taille moyenne, semblable à ceux qu'on trouvait naguère dans les cirques. L'ensemble du camp était clôturé par des cordes, sauf en un endroit où une vaste tente était dressée.

À l'entrée était cloué un écriteau taillé dans ce qui avait dû être un drap ou une nappe et sur lequel on lisait, en lettres grossièrement peintes AUGUSTIN. En dessous était écrit : ICI ON BAISE DES NOIRES POUR PAS CHER. Nous entrâmes.

Un jeune garçon était assis derrière une table à tréteaux. Je lui demandai :

- Augustin est-il là ?
- Il est occupé.
- Trop occupé pour nous voir ?
- Combien ?

Je dis au garçon combien nous étions dans notre groupe. Il quitta la tente et traversa le camp. Quelques minutes plus tard, Augustin en personne arriva. Bien peu de réfugiés auraient su dire de quelle nationalité il était. Il n'était pas anglais.

Il s'adressa à moi :

— Vous avez des hommes ?

— Oui.

— Quand seront-ils ici ?

— Dans une heure environ.

Il consulta sa montre.

— D'accord. Mais à six heures, fini.

Nous acquiesçâmes.

— On en prend d'autres dans la soirée, ajouta-t-il. D'accord ?

Nous approuvâmes encore et repartîmes vers notre campement provisoire, où Lateef et les autres nous attendaient. Je m'avisai que si nous leur disions où se trouvait le camp de Augustin, les autres ne nous attendraient pas, ce qui restreindrait d'autant notre choix. C'est pourquoi nous refusâmes d'en révéler l'emplacement exact, nous contentant de dire que le camp s'était déplacé. Lorsqu'il fut évident que nous n'en dirions pas davantage, on nous servit notre repas. Après le déjeuner, nous conduisîmes Lateef et les autres au repère d'Augustin.

Lateef entra dans la tente avec moi et les deux hommes qui m'avaient accompagné. Les autres se pressaient derrière nous, ou attendaient dehors. Je remarquai que pendant notre absence, Augustin avait fait un peu de toilette pour donner à sa tenue un aspect moins négligé et avait placé une barrière en bois contre le pan intérieur de la tente pour nous empêcher de pénétrer directement.

Il était assis devant la table à tréteaux. À son côté, se tenait une femme blanche, grande, avec de longs cheveux noirs et de superbes yeux bleus. Elle nous considérait d'un air renfrogné où je crus déceler un certain mépris.

— Combien proposez-vous ? demanda Augustin.

— Combien voulez-vous ? répliqua Lateef.

— Pas de nourriture.

— C'est tout ce que nous avons à vous offrir.

— Pas de nourriture. Nous voulons des fusils. Ou des femmes.

— Nous avons de la viande fraîche. Et du chocolat. Et des quantités de fruits en boîte.

Augustin essaya de prendre un air mécontent, mais j'aurais juré qu'il ne pourrait s'empêcher d'accepter notre offre.

— D'accord. Des fusils ?

— Non.

— Des femmes ?

Lateef lui expliqua, sans faire allusion au rapt, que nous n'avions pas de femmes. Augustin cracha sur la table.

— Combien d'esclaves noirs ?

— Nous n'en avons pas.

Je pensais qu'Augustin ne nous croirait pas. Lateef m'avait dit un jour, que lors de sa dernière visite à Augustin, alors que celui-ci était d'humeur plus loquace, il lui avait confié qu'il « savait » que tous les groupes de réfugiés avaient plusieurs nègres qui leur servaient d'esclaves ou d'otages. Toute considération d'ordre moral mise à part, les interrogatoires et les fouilles perpétuelles rendaient la chose impossible d'un point de vue simplement pratique. Quoi qu'il en soit, Augustin parut nous croire sur parole.

— D'accord. Quelle sorte de vivres ?

Lateef lui tendit une feuille de papier qui portait la liste des provisions que nous acceptions de céder. La femme lui en fit la lecture.

— Pas de viande. Nous en avons assez. Ça se gâte trop vite. Davantage de chocolat.

Finalement, le marchandage fut conclu. Sachant ce qu'il avait fallu payer par le passé, je me rendis compte que Lateef avait fait une fort bonne affaire. Je m'étais attendu à un prix plus fort. Malgré son bluff, Augustin n'avait sans doute pas autant de réserves de nourriture qu'il le disait et souffrait peut-être même de privations à d'autres égards. Je me posai quelques questions sur son insistance à propos des armes.

Nous sortîmes de la tente pour aller décharger des charrettes la quantité de nourriture convenue. La négociation achevée, on nous fit traverser la tente et nous fûmes conduits à une petite

clairière. Augustin nous présenta fièrement sa marchandise.

Il y avait à peu près trois fois trop d'hommes pour le nombre de filles. Consentant à nous comporter raisonnablement, nous nous partageâmes en trois groupes. Puis le tour de chaque groupe fut tiré au sort. J'étais dans le premier groupe, désigné par le sort pour commencer. Tandis que les autres patientaient, nous avançâmes vers la rangée de filles qui attendaient, debout, comme des troupes que l'on passe en revue.

C'étaient toutes des Noires. Elles avaient dû être toutes choisies par Augustin en personne, car elles semblaient toutes sorties du même moule de grande taille, la poitrine bien remplie, les hanches larges. Les âges allaient de la jeunesse un peu mûre à la presque enfance d'une fille à peine adolescente.

Je choisis une jeune femme de vingt-cinq ans environ. Lorsque je m'adressai à elle, elle découvrit ses dents, comme si je devais aussi les inspecter.

Après un bref échange de mots, elle m'emmena dans une petite tente, à l'écart de la clairière, à l'extrême limite du camp. Il y avait peu d'espace à l'intérieur de la tente, aussi se déshabilla-t-elle dehors. Pendant ce temps, je jetai un coup d'œil circulaire aux autres tentes. Toutes les femmes se dévêtaient ainsi, à l'extérieur.

Lorsqu'elle fut nue, elle entra. J'enlevai mon pantalon que je fis glisser sur le sol, là où elle avait laissé ses vêtements, et je la suivis à l'intérieur.

Elle était allongée sur une méchante couche, constituée d'un certain nombre de vieilles couvertures jetées à même le sol. La tente n'était pas close aux extrémités ; si elle avait été un tout petit peu plus grande, sa tête et ses pieds auraient dépassé. Quand j'entrai dans la tente, je fus excité par la vue de son corps nu, offert. Je rampai entre ses jambes et me couchai sur elle. Je glissai ma main gauche entre nos deux corps, lui caressant d'abord la poitrine, avant de saisir la petite touffe de poils noirs et rêches.

Je m'appuyais sur le bras droit au début, puis quand elle m'entoura de ses bras, je le laissai retomber à son côté. Lorsque j'entrai en elle, je sentis contre son corps la froide dureté du métal. M'efforçant de ne rien laisser paraître, je tâtonnai aussi

loin que je pus et arrivai finalement à la conclusion que ce que je sentais sous mes doigts était la gâchette d'un fusil.

Tandis que nous copulions, je parvins à éloigner de nous le fusil et à le pousser jusqu'à la bordure de la tente. Je suis certain que mes gestes furent suffisamment discrets, car elle parut ne se rendre compte de rien. Le fusil était maintenant à trente centimètres, mais encore recouvert en partie par les couvertures.

J'étais tellement préoccupé par la présence de l'arme que mon désir sexuel s'était affaibli et mon érection avait diminué, bien que je n'aie pas cessé d'aller et venir en elle. Je reportai mon attention sur la fille et sur son corps. Mais il me fallut plus de temps que d'ordinaire pour atteindre l'orgasme et quand ce fut fini, nous transpirions tous deux abondamment.

Nous nous rhabillâmes et retournâmes à la clairière. Je compris, aux commentaires obscènes qui saluèrent notre arrivée, que nous avions été absents plus longtemps que les autres. Ma partenaire alla s'aligner avec les autres filles et les hommes du deuxième groupe firent leur choix.

Alors qu'ils s'éloignaient par couples, en direction des tentes, je m'écartai des autres et traversai la tente, où Augustin était en grande conversation avec la femme, pour me diriger vers les charrettes.

Je passai devant eux et marchai vers les arbres.

À deux cents mètres environ, je me retournai. De sa tente, Augustin me suivait du regard, d'un air soupçonneux. Je fis un geste impudique vers ma braguette pour lui signifier que j'allais uriner. Il répondit par un mouvement vague de la main. Je poursuivis mon chemin.

Lorsque je fus hors de vue du campement, je changeai de direction et dessinaï un large cercle en marchant, laissant le camp sur ma gauche. Au bout d'un moment, je repris la direction du camp et m'approchai prudemment. J'atteignis le camp par le travers. Personne ne me voyait.

Me dissimulant derrière chaque arbre ou buisson que je rencontrais, je le contournai jusqu'à ce que j'arrive au niveau de la tente où j'avais été un moment auparavant. M'assurant une fois de plus que je n'étais pas observé, je m'approchai, en

rampant sur les genoux et les mains. Je m'arrêtai, couché sur le ventre, la corde de délimitation juste au-dessus de moi.

Dans la tente, l'homme injuriait la fille, jurait, blasphémait, maudissait sa race, déversant un flot d'ordures verbales sur elle et sur la couleur de sa peau. Elle répondait par des grognements de passion.

Je glissai la main sous le pan de la tente, trouvai le fusil et l'empoignai. Avec une lenteur presque affolante, je l'attirai vers moi, puis je courus me réfugier sous les arbres. Je dissimulai le fusil dans les ronces hirsutes d'un buisson d'aubépines, puis regagnai le camp.

Lorsque je passai près d'Augustin, il fit une remarque d'assez mauvais goût. Il était en train de manger du chocolat et avait le menton barbouillé de traînées brunes.

*

* *

L'institut ayant été fermé, je me trouvais pour la deuxième fois de ma vie confronté à de sérieux problèmes financiers. Pendant quelque temps il nous fut possible de vivre sur nos économies, mais au bout d'un mois il ne fit plus aucun doute qu'il me faudrait trouver un autre emploi. Je téléphonai à plusieurs reprises au service administratif du collège, mais sans pouvoir obtenir d'autre réponse en général que des conseils m'encourageant à attendre une amélioration de la conjoncture. Je me mis donc en devoir de trouver une situation.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, le pays traversait une terrible crise économique. La politique de commerce extérieur qui avait contribué à amener Tregarth et son gouvernement au pouvoir s'avérait désastreuse, inefficace au possible. En conséquence, les prix continuaient à grimper et les chômeurs étaient de plus en plus nombreux.

Au début, sûr de moi et de mon diplôme supérieur d'Histoire britannique, je fis le tour des maisons d'édition, dans l'espoir d'obtenir un poste temporaire comme lecteur ou conseiller. Je perdis vite mes illusions en découvrant que le monde des livres, comme le reste d'ailleurs, en était réduit à limiter ses dépenses

et son personnel chaque fois que possible. Après avoir vu une série de têtes s'agiter tristement en signe de refus, les unes après les autres, je constatai que toute espèce de travail de bureau m'était également interdit. Il était hors de question d'envisager un travail manuel, quel qu'il fût : depuis 1970-1975, le recrutement de la main-d'œuvre industrielle était dirigé par les syndicats.

Devant cette situation, j'étais complètement déprimé. J'allai demander de l'aide à mon père. Il avait été directeur d'une petite chaîne de sociétés et quoiqu'il fût maintenant à la retraite, il avait encore une certaine influence.

Aucun de nous deux n'attacha une grande valeur à ce bref contact. Il y avait des années que nos relations n'étaient plus que polies et formelles. Il réussit à obtenir pour moi une place sans grand intérêt dans une usine de confection. Je ne sus jamais comment lui exprimer toute ma gratitude. Lorsqu'il mourut quelques mois plus tard, j'essayai d'éprouver quelque chose de plus qu'un vague regret, mais en vain.

L'urgence du problème financier étant résolue, je me préoccupai à nouveau de l'évolution de la situation dans le pays. Le déroulement des événements, qui commençaient à sortir de ce que je considérais comme l'ordre normal des choses, ne semblait pas devoir s'arrêter. Le fait que le gouvernement ait fermé l'institut avait pour moi une importance considérable. Il y eut, au début, des levées de boucliers lorsque les universités furent, tout aussi arbitrairement, closes. Puis l'opinion publique oublia ces problèmes pour se tourner vers d'autres.

Je n'ai pas l'intention de décrire par le menu mes fonctions à l'usine de confection. En bref, mon travail consistait à tailler des coupons de longueur déterminée dans des étoffes de type et de coloris bien précis, à veiller à ce qu'ils soient étiquetés et emballés correctement et à les suivre à travers toutes les étapes de leur expédition jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur destination finale.

En une semaine, j'avais enregistré tous les détails nécessaires et, à partir de ce moment, mon travail dégénéra en un train-train de gestes automatiques que je n'effectuais qu'à cause de l'argent que cela me rapportait.

*
* *

— Isobel, je voudrais te parler. Viens un moment.

— J'ai aussi à te parler.

Laissant Sally près des tentes, nous nous éloignâmes. Nous nous faisons face, gêné chacun par la présence de l'autre. Je me rendis compte soudain que c'était la première fois depuis des jours, sinon des semaines, que nous étions seuls ensemble. Cette constatation me rappela aussi que nous n'avions pas eu de rapports depuis plus de trois mois.

J'essayais d'éviter son regard.

— Alan, il faut faire quelque chose. Nous ne pouvons pas continuer comme cela. Je suis terrorisée à l'idée de ce qui peut arriver. Nous devrions rentrer à Londres. Pour Sally.

— Je ne sais pas quoi faire. Nous ne pouvons pas rentrer, nous ne pouvons pas aller à Bristol. Il faut attendre.

— Mais attendre quoi ?

— Comment le saurais-je ? Que les choses se rétablissent. Tu connais la situation aussi bien que moi.

— As-tu songé à ce que cela représente pour Sally ? L'as-tu seulement regardée dernièrement ? As-tu pensé à ce que cela représente pour moi ?

— Je sais l'épreuve que c'est pour nous tous.

— Et tu n'es pas capable de trouver une solution !

— Si tu as quelque chose de concret à suggérer...

— Vole une voiture. Tue quelqu'un. Fais n'importe quoi pourvu que tu nous sortes de ce campement de malheur et que tu nous ramènes à la civilisation ! Il doit bien y avoir un endroit où on puisse aller. On serait très bien à Bristol. Ou bien on peut retourner au camp. Je suis sûre qu'ils nous admettraient s'ils voyaient Sally.

— Qu'est-ce qu'elle a, Sally ?

— Évidemment, tu n'as rien remarqué !

— Que veux-tu dire ?

Elle ne répondit pas. Mais je savais où elle voulait en venir. C'était sa manière de se servir de Sally pour me contrecarrer.

— Sois raisonnable, Isobel. Tu ne peux pas me demander de résoudre tous nos problèmes. Ni toi ni moi ne pouvons rien y faire. Sinon, nous le ferions.

— Il doit pourtant bien y avoir quelque chose à faire ! Nous ne pouvons pas vivre indéfiniment sous la tente, dans un champ qui ne nous appartient pas.

— Écoute, le pays est dans un état lamentable, je ne sais pas ce qui se passe et je ne pense pas que nous en saurions davantage si nous étions à Londres. La police sillonne toutes les routes, l'armée est dans presque toutes les villes. Il n'y a pas de journaux et aucune nouvelle à la radio. Je propose simplement de rester aussi longtemps qu'il le faudra, jusqu'à ce que les choses aillent mieux. Même si nous avions une voiture, il est probable qu'on ne nous laisserait pas nous en servir. Il y a combien de temps que nous n'en avons vu passer sur la route ?

Isobel éclata en sanglots. J'essayai de la consoler, mais elle me repoussa. Je restai auprès d'elle, attendant qu'elle se calme. Je n'avais plus les idées très claires. Lorsque j'avais songé à ce que je lui dirais, cela paraissait tellement simple.

Isobel s'écarta de moi, en pleurant, me donnant un coup d'épaule lorsque j'essayai de la retenir. À l'autre bout du champ, Sally nous observait.

Lorsqu'elle eut séché ses larmes, je repris la parole :

— Quel est ton plus vif désir ?

— Ce n'est pas la peine que tu saches.

— Si, c'est la peine.

Elle haussa les épaules d'un air de découragement.

— Je crois que je voudrais que tout soit comme avant.

— À Southgate ? Avec tous nos ennuis ?

— Et toi rentrant à n'importe quelle heure de la nuit parce que tu es allé coucher avec une de tes petites putains.

Isobel connaissait mes aventures depuis deux ans au moins. Elle avait perdu le pouvoir de me tourmenter avec cela.

— Tu préférerais cela ? En es-tu sûre ? Réfléchis bien, veux-tu ?

— C'est tout réfléchi.

— Et toute notre vie conjugale, tu y as réfléchi ? Tu voudrais vraiment que cela recommence ?

J'avais déjà considéré la question et je savais personnellement quelle était ma réponse. Notre mariage était un échec avant même d'avoir commencé.

— Tout... plutôt que ceci.

— Ce n'est pas une réponse, Isobel.

J'hésitais encore à lui avouer ma décision. Aussi cruel que cela me parût, étant donné son état d'esprit du moment, c'était pourtant une façon comme une autre d'en terminer avec une situation qui nous était odieuse à tous les deux.

Malgré cela, elle voulait revenir en arrière et moi, aller de l'avant. Cela avait-il une réelle importance ? Je me le demandais.

Parfait, dit-elle. Que dis-tu de cela ? Nous nous séparons. Tu retournes à Londres et tu essayes de nous trouver un toit. Je prends Sally et nous essayons de gagner Bristol. Nous y resterons jusqu'à ce que nous ayons de tes nouvelles.

Je m'y opposai immédiatement.

— Non. Absolument pas. Je ne te laisse pas Sally. Je n'ose pas te la confier.

— Mais pourquoi ? Je suis sa mère, non ?

— Ce qui ne veut pas dire que tu en sois digne.

L'espace d'une ou deux secondes, je vis une expression de haine véritable se peindre sur son visage. Je détournai les yeux. Mon infidélité envers Isobel par le passé avait été une fuite, une réaction négative pour m'éloigner d'elle plutôt qu'un élan positif vers une autre personne qui aurait pu me donner ce qu'elle ne savait offrir. Elle était née de mon refus de regarder la réalité en face, et non d'une prise de conscience constructive. Prise de conscience d'un manque dans nos relations. Je n'ignorais pas que notre échec sur le plan sexuel, qui avait créé chez Isobel une sorte de blocage psychologique, en était une des causes, mais ce n'était plus la seule. C'était la complexité même de notre problème conjugal qui m'empêchait de le résoudre. Mes propres motifs étaient suspects. Je fus déconcerté d'avoir ainsi provoqué chez Isobel un tel sursaut de haine.

— Voilà ce que je veux. Tu es manifestement incapable de proposer une autre solution.

— Si, j'ai une suggestion.

— Quelle est-elle ?

Je lui exposai donc mon idée. Je prendrais Sally avec moi et elle irait seule à Bristol. Je lui laisserais presque tout l'argent liquide qui nous restait et tout le matériel de camping qu'elle voudrait. Lorsqu'elle me demanda pourquoi je voulais agir ainsi, je lui avouai sans détour mon point de vue. Je lui déclarai sans ménagements que notre mariage en tant que tel était révolu, que l'effondrement social n'avait fait que montrer la situation sous son véritable jour. Je lui dis que si elle persistait à croire que nous pouvions repartir de zéro, elle se leurrerait et qu'elle mettrait en péril, à long terme, l'avenir de Sally. Nous étions acculés à la rupture, mais elle aurait eu lieu de toutes façons. Je considérais que Sally serait plus en sécurité avec moi, que quand les choses se seraient rétablies, nous pourrions obtenir le divorce et que Sally serait alors mise sous protection légale.

— Je ne sais pas, dit seulement Isobel.
Et elle s'en alla.

*

* *

À la première occasion, j'examinai le fusil. Nous avions des munitions pour ce type d'armes. Mais c'était Lateef qui les détenait. Je serais donc obligé de lui révéler que j'étais en possession d'un fusil.

Lateef possédait déjà des munitions lorsque je m'étais joint à son groupe. J'ignorais totalement d'où il les tenait.

Au cours d'une conversation privée que j'eus avec lui, il me confia qu'il avait douze cartouches adaptées à mon fusil, mais il me fit remarquer qu'il était de l'intérêt de tous de pouvoir disposer de ce fusil immédiatement. Je lui en demandai la raison. Il me répondit qu'il avait entendu dire que le port d'une arme prohibée était puni de la peine de mort.

À ses paroles, je vis bien qu'il m'enviait d'avoir trouvé ce fusil.

J'invoquai le besoin de protection, avançai que si nous avions été armés plus tôt, nous aurions pu défendre nos femmes. Je lui

rappelai les sévices infligés aux réfugiés, que cela empirait et qu'il n'y avait actuellement aucune force armée en qui nous puissions avoir confiance.

Lateef réfuta mes arguments en observant que les interrogatoires se multipliaient, et que nous avions réussi jusqu'ici à échapper à la torture, tandis que d'autres groupes de réfugiés avaient été battus, emprisonnés et leurs femmes violées par les militaires.

Sa position était que nous devions notre impunité précisément au fait que nous étions sans défense.

Je lui dis que si j'étais arrêté en possession d'une arme, j'étais prêt à en assumer l'entière responsabilité, que si nous étions emmenés pour subir des interrogatoires, je la cacherais immédiatement, et que si j'étais malgré tout surpris le fusil à la main ou en train de m'en servir, je déchargerais le reste du groupe de toute responsabilité et le blanchirais de toute complicité.

Il parut satisfait à l'idée que cet engagement de ma part le mettait, lui et les autres, à l'abri de tout inconvénient. Il me donna les munitions en temps voulu.

Je démontai l'arme, la nettoyai, la graissai et appris à la manipuler. Ne voulant pas gaspiller de cartouches ou attirer l'attention sur nous par le bruit des détonations, je ne tirais jamais. Un homme du groupe, qui s'y connaissait un peu en fusils, me dit que celui-ci était puissant et précis et qu'il fallait s'en servir avec prudence.

Dans les jours qui suivirent, je notai un léger changement d'orientation dans la façon dont le groupe s'organisait.

*

* *

Je descendis en ville en début d'après-midi. On y achevait les préparatifs des festivités de la journée. Le square au centre de la ville avait été débarrassé de toutes les voitures et les gens flânaient en toute liberté sur la place, semblant avoir oublié qu'en temps normal, la ville était encombrée de véhicules circulant en direction de la côte.

La plupart des boutiques donnant sur la place avaient installé des étalages de bois sur le trottoir, devant leurs vitrines, et y avaient disposé toutes sortes de marchandises. Plusieurs hommes s'affairaient en haut d'une échelle, occupés à pavoiser les rues. Presque toutes les fenêtres étaient décorées de superbes brassées de fleurs.

À l'extrémité la plus large de la place, devant les bâtiments de la municipalité, il y avait une petite aire d'attraction comprenant des chevaux de bois pour enfants, un toboggan, une rangée de balançoires et un certain nombre de baraques foraines.

J'attendais devant mon hôtel. Un grand car vint s'arrêter dans une rue transversale voisine. Une cinquantaine ou une soixantaine de passagers sautèrent à terre et allèrent s'entasser dans un restaurant à la façade de style Renaissance, à l'autre bout de la place. J'attendis que le dernier soit entré, puis partis dans la direction opposée jusqu'à ce que j'aie quitté le centre de la ville et me retrouve dans un quartier résidentiel.

Quand je revins, la fête battait son plein.

J'aperçus la fille alors qu'elle se tenait près d'un étalage de sacs à main, devant un magasin de cuir. La mode était à l'époque, pour les femmes, aux vêtements en tissu très léger et aux jupes s'arrêtant quelques centimètres au-dessus du genou. Elle était en bleu pâle et portait les cheveux dans le dos, longs et raides. Je la trouvais très belle. Je traversai la place, mais elle alla se perdre dans la foule. J'attendis près du magasin de cuir, espérant l'entrevoir à nouveau, en vain. Au bout de quelques minutes, je changeai de place et allai me poster dans l'étroit couloir qui séparait le stand de tir du jeu de massacre.

Je retournai à l'hôtel une heure plus tard et commandai un café. Un peu plus tard, je revins sur la place et je vis son profil se découper contre la toile de l'un des camions qui transportaient le matériel de la fête foraine. Elle suivait en marchant une trajectoire perpendiculaire à ma ligne de vision, les yeux fixés au sol d'un air songeur. Elle arriva au pied de l'escalier du bâtiment de la mairie et gravit les marches. Arrivée en haut, elle s'arrêta et se tourna face à moi. D'une extrémité de la place à l'autre, nous nous dévisagions. Je me dirigeai vers elle.

J'arrivai au pied de l'escalier. À ce moment, elle tourna les talons et entra dans le bâtiment. Ne voulant pas la suivre, je montai jusqu'à l'endroit où elle se tenait un instant plus tôt et me tins face au bâtiment. Derrière moi, j'entendis une brusque explosion, un cri, des clameurs. Plusieurs personnes hurlaient à la fois. Je ne me retournai pas. Pendant deux minutes environ, la place retentit d'un vacarme de clameurs et de musique. Finalement quelqu'un pensa à faire taire la musique qui se déversait sur la place à travers des haut-parleurs et le silence s'établit. Quelque part, une femme sanglotait.

C'est seulement à l'arrivée de l'ambulance que je tournai mes regards vers la place et vit qu'un accident s'était produit dans le manège. Un petit enfant avait les jambes coincées entre la plateforme et le moteur, au centre.

J'attendis que l'enfant fût dégagé. Les ambulanciers ne semblaient pas savoir comment s'y prendre. Finalement, une voiture de pompiers s'approcha et, à l'aide d'une scie électrique, on découpa le bois de la plateforme. On put ainsi libérer la jambe de l'enfant. Celui-ci était inconscient. Tandis que l'ambulance s'éloignait et que la musique reprenait, je me rendis compte que la fille était derrière moi. Je lui pris la main et l'emmenai loin du centre, dans les rues où je m'étais promené quelques heures plus tôt.

Sa beauté me laissait sans voix. J'aurais voulu lui faire des compliments, l'impressionner, mais je ne trouvais pas les mots qui convenaient.

Nous retournâmes à mon hôtel dans la soirée et je l'invitai à dîner. Lorsque le repas fut achevé, elle commença à s'agiter et me dit qu'il fallait qu'elle parte. Je la conduisis à la porte de l'hôtel, mais elle ne me laissa pas l'accompagner plus loin. Je rentrai dans le hall de l'hôtel et passai le reste de la soirée devant la télévision.

Le lendemain matin, j'achetai un journal et j'appris ainsi que l'enfant était mort pendant son transport à l'hôpital. Je jetai le journal.

J'avais pris rendez-vous avec Isobel dans l'après-midi et je devais faire passer le temps d'ici là. Je passai presque toute la matinée à regarder les hommes démonter les baraques foraines

et les charger dans les camions. Vers midi, la place était vide à nouveau et la police la rouvrit à la circulation.

Après un déjeuner à l'hôtel, j'empruntai la motocyclette d'un ami et la poussai jusqu'à la route. Une demi-heure plus tard, je rencontrais Isobel. J'étais d'humeur joyeuse. Elle portait encore une robe bleu clair comme je le lui avais demandé. Cette fois encore, nous partîmes nous promener, quittant la ville pour flâner dans les sentiers à travers la campagne. J'avais envie de faire l'amour avec elle, mais elle ne me laissa pas faire.

Tandis que nous retournions à la ville, nous fûmes surpris par une averse d'été qui nous trempa jusqu'aux os. J'avais prévu de lui offrir encore un dîner à l'hôtel ; au lieu de cela, il nous fallut rentrer chez ses parents, en auto-stop. Elle ne voulut pas me laisser entrer. Par contre, je lui promis de redescendre en ville la semaine suivante, et elle accepta de me revoir à ce moment-là.

Tandis que je me dirigeais vers le foyer de l'hôtel, l'un des porteurs m'arrêta pour me dire que la mère de l'enfant s'était suicidée dans l'après-midi. C'était elle, disait-il, qui avait encouragé l'enfant à monter sur le manège en marche. Pendant un moment, je restai à discuter du drame avec lui, puis je dînai au restaurant de l'hôtel. Après quoi, j'allai au cinéma du quartier. On y donnait deux films d'horreur en un seul programme. À l'entracte, j'aperçus Isobel, quelques rangs plus loin, en train d'embrasser un jeune homme qui devait avoir son âge. Elle ne me vit pas. Je repartis immédiatement et rentrai à Londres le lendemain matin.

*

* *

J'avais trouvé une radio à transistors dans un village. Les piles étaient à plat. J'ouvris le fond du poste pour les en retirer et dès que j'eus l'occasion de me trouver près d'un feu, je les fis réchauffer tout doucement. Quand elles furent bien chaudes, je les replaçai dans le poste de radio et l'allumai.

À cette époque, la BBC n'émettait que sur une seule longueur d'ondes, faisant alterner de longues auditions de musique légère

avec des bulletins d'information. Je restai à l'écoute pendant deux heures jusqu'à ce que les piles soient à nouveau à plat ; malgré cela, je n'entendis aucune nouvelle concernant les combats, la situation des réfugiés ni aucune information politique quelle qu'elle fût. Il fut vaguement question d'une catastrophe aérienne en Amérique du Sud.

Lorsque je pus me procurer des piles, le seul poste que je pus capter fut Radio Paix... une station émettant d'un ancien cargo de transport de minerai de fer, mouillé au large de l'île de Wight, qui avait été converti en émetteur radio. Les programmes se limitaient à de longues récitation de prière, à des lectures de la Bible et à l'audition de chants d'église.

*
* *

Nous commençons une fois de plus à être à court de vivres. Lateef prit la décision d'aller dans un village voisin faire du troc. Nous consultâmes nos cartes.

Nous savions par expérience qu'il était plus sage, d'une façon générale, d'éviter les villes et les villages de plus de mille habitants ou situés à proximité d'une grand-route. Nous nous étions en effet aperçus qu'une grande partie de ces agglomérations étaient soit occupées par une faction quelconque, soit soumises à la loi martiale, en pratique aussi bien qu'en théorie, ou sinon, qu'une petite garnison ou un campement y étaient installés. Comme ces considérations écartaient la plupart des villes et des villages de notre rayon d'action, nous étions obligés de nous ravitailler essentiellement dans des hameaux isolés ou des fermes ou des maisons retirées. Si nous avions la chance de trouver une bourgade qui puisse nous fournir facilement ce dont nous avons besoin, nous établissions alors notre camp à proximité ou bien nous poursuivions notre marche dans le voisinage immédiat.

En consultant la carte, Lateef repéra un village à environ trois kilomètres à l'ouest. L'un des hommes n'était pas d'avis de s'y rendre, objectant qu'un état-major des forces armées s'était, disait-on, installé dans la ville située à cinq kilomètres à peine

du village. Il estimait qu'il valait mieux contourner la ville par les bourgades en direction du nord ou du sud.

La question fut débattue pendant un moment, mais en fin de compte, Lateef eut le dernier mot. Il expliqua que le ravitaillement présentait pour nous un problème essentiel et qu'étant donné le nombre des fermes aux alentours du village, c'était là que nous avions le plus de chance de pouvoir subvenir à nos besoins.

En approchant du village, nous vîmes deux ou trois fermes solidement barricadées et défendues.

Une loi tacite en vigueur dans les campagnes autorisait les réfugiés à passer ou à camper dans les champs en jachère, à condition qu'ils ne volent pas de nourriture et n'essayent pas de s'infiltrer dans les bâtiments de ferme. Pendant tout le temps que nous avons passé sur les routes, j'acceptais inconsciemment cette règle et, comme tout autre, j'essayais de la respecter.

Pendant une brève période, des réfugiés de l'Est de l'Angleterre s'étaient joints au groupe de Lateef, mais il était évident que leur loi était celle du chacun-pour-soi et Lateef se sépara d'eux.

Nous laissâmes donc les fermes derrière nous, continuant à marcher vers le village.

Comme d'habitude, Lateef marchait en tête de la colonne, avec trois hommes. Suivaient immédiatement les charrettes contenant tous nos biens, le matériel de campement et les marchandises servant de monnaie d'échange, puis le reste du groupe s'étirait derrière.

À cause de mon fusil, Lateef me demanda de marcher à côté de la charrette de tête, en dissimulant l'arme dans le double fond qui nous servait en général à camoufler les objets compromettants lors des fouilles et des interrogatoires.

À cela, je reconnus un léger revirement dans l'attitude de Lateef à l'égard du fusil. Alors qu'il avait affirmé auparavant qu'être désarmé était une forme d'auto-défense, je constatais maintenant qu'il admettait la nécessité de nous défendre, même si ce moyen de protection n'était pas visible aux yeux d'éventuels agresseurs.

Nous arrivâmes au village par une petite route qui le reliait à la ville avant d'aboutir à une grande artère à une douzaine de kilomètres de l'endroit où nous nous trouvions. Nous savions, toujours par expérience, qu'il valait mieux aborder un village inconnu par la route plutôt que par les champs. Ce faisant, nous nous sentions beaucoup moins en sécurité sur le moment, mais nous pensions qu'en agissant ainsi, nous mettions les villageois dans de meilleures dispositions pour le troc qui allait suivre.

D'après la carte, ce village n'avait pas réellement de noyau central, se composant d'une série de maisons éparses le long de deux routes étroites celle que nous suivions et celle qui la croisait à angle droit. Il s'étendait probablement d'une extrémité à l'autre sur plus d'un kilomètre et demi, ce qui est caractéristique des villages de cette région.

Nous passâmes la première maison en silence. Elle était abandonnée et ses fenêtres étaient brisées. C'était aussi le cas de la suivante et de celle qui venait après, et de toutes les maisons sur toute la longueur du chemin menant au centre.

Alors que nous nous trouvions dans le tournant, il y eut une explosion devant nous et l'un des hommes de Lateef fut précipité en arrière.

Nous nous arrêtons. Ceux qui se trouvent près des charrettes se tapissent derrière leur masse, les autres derrière tout ce qui peut servir d'abri sur le bord de la route. Je regarde l'homme qui est tombé. Il est étendu sur le sol, à quelques mètres de moi. La balle lui a arraché la gorge. Une grande portion de chair s'est détachée. Le sang gicle par à-coups de la veine jugulaire. Il a les yeux levés au ciel, avec la terne fixité vitreuse de la mort et pourtant, un son rauque s'échappe encore de ce qui lui reste de cou. En quelques secondes, c'est fini.

Devant nous, une barricade a été dressée en travers de la route. Elle ne ressemble pas à celles que nous avons coutume de voir des barrières de pavés, de vieilles voitures et des blocs de maçonnerie entassés pêle-mêle. Celle-ci au contraire a été conçue de façon à répondre parfaitement aux fins qu'elle sert, construite en briques et en ciment. Au centre, une porte étroite permet le passage des piétons et, de chaque côté, s'élève un mur de protection derrière lequel je peux à peine discerner des

silhouettes. L'un des hommes tire à nouveau et la balle vient se fiche dans le bois de la charrette qui se trouve à deux pas de moi. Je m'écrase encore plus près du sol.

— Whitman ! C'est toi qui a le fusil. Riposte !

Je jette un regard en direction de Lateef.

Il est allongé par terre avec deux autres hommes, essayant de s'abriter derrière une petite dénivellation de terrain.

— Ils sont trop bien protégés.

Je vois que les maisons de chaque côté de la barricade sont défendues de la même manière, par un mur de béton. Je me demande s'il serait possible d'aborder le village par les champs et de le prendre à revers, mais les habitants sont apparemment tellement hostiles que cela ne servirait pas à grand-chose.

Je parviens à atteindre le double fond de la charrette et à en extirper le fusil, que je charge. Je sens les regards de tous se poser sur moi. Tout en essayant de rester le plus près possible de la voiture à bras, je pointe l'arme en direction de la barricade, attendant d'apercevoir une cible telle que je puisse être à peu près sûr de faire mouche.

Un moment s'écoule.

Toutes sortes de pensées me viennent à l'esprit. Ce n'est pas la première fois que je me trouve en possession d'une arme mortelle, mais c'est la première fois que je choisis délibérément une cible dans l'intention de tuer ou de blesser quelqu'un. C'est dans ces moments-là que l'on voudrait essayer de raisonner ses actes, mais que l'urgence immédiate de la situation vous en empêche.

Lateef demande d'un ton parfaitement calme :

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Je ne vois personne sur qui je puisse tirer.

— Tire au jugé. Non... attends. Laisse-moi réfléchir.

Je laisse retomber le canon de l'arme. Je n'avais pas envie de tirer. Dans les secondes qui suivent, je comprends que je ne pourrais me résoudre à tirer ainsi, volontairement. Aussi lorsque Lateef m'ordonne de remettre le fusil dans sa cachette, j'en éprouve un immense soulagement. S'il m'avait donné l'ordre de tirer, je me serais trouvé dans une situation inextricable pour moi.

— Inutile, dit-il, s'adressant non seulement à moi, mais à tous ceux qui sont à portée de voix. Nous n'arriverons pas à entrer. Replions-nous.

Je m'étais attendu à cela depuis le premier coup de feu. Mais je sentais que, pour Lateef, cette décision était pénible à prendre, car elle entamait en quelque sorte son autorité. L'homme qui l'avait prévenu au sujet des garnisons nationalistes était auprès de lui, mais il ne fit aucune remarque.

Un drap blanc avait été jeté sur la charrette. Nous nous en étions souvent servis pour témoigner de notre neutralité. Lateef me demanda de le lui passer. Il se mit debout et déploya le linge blanc. Aucun coup de feu ne fut tiré de la barricade. Je fus bien obligé d'admirer son courage ; à sa place, j'aurais risqué la vie de n'importe qui plutôt que la mienne. J'ai remarqué que quand je suis en danger, mon instinct de conservation domine tout autre sentiment.

Au bout d'un moment, Lateef m'ordonna de retourner sur la route et de battre en retraite lentement. Je me redressai, tout en restant légèrement courbé derrière la charrette. Notre petit convoi s'ébranla sur le chemin par lequel il était arrivé.

Lateef se tenait entre nous et le village agressif. Il tenait le drap blanc à bout de bras, comme pour nous en faire un rempart ; lentement, prudemment, il recula, visiblement inquiet de ce qui risquait de se produire s'il tournait le dos pour se joindre à nous.

La charrette était arrivée au milieu du virage. Le virage qui allait nous faire sortir de la ligne de tir. C'est alors que le dernier coup de feu retentit. Ceux qui ne remorquent pas les charrettes se dispersent vers les bords de la route tandis que les autres prennent leurs jambes à leur cou pour atteindre l'autre extrémité du tournant. Une fois hors d'atteinte nous nous arrêtons.

Lateef nous rejoignit quelques secondes plus tard, en sueur. La balle avait traversé le drap blanc et effleuré sa manche. Un morceau d'étoffe de près de huit centimètres carrés avait été arraché à l'endroit du coude. Nous songions que si la balle était passée un demi-centimètre plus haut, il aurait eu l'os broyé.

Dans mon sac de couchage, cette nuit-là, je me dis que Lateef

sortait plus fort des épreuves de la journée. Mais j'étais heureux que personne ne pût deviner mes pensées, car je m'étais révélé plus lâche que je ne croyais. Pour la première fois depuis qu'elle avait été enlevée par les Afrims, Isobel me manquait. J'éprouvais pour elle un vif désir sexuel. Je me languissais d'elle et j'étais assailli par des souvenirs mensongers de bonheur illusoire.

*
* *

Cet après-midi-là, je restai une heure environ avec Sally tandis qu'Isobel allait au village voisin pour essayer de trouver de la nourriture. Notre problème dans ce domaine était essentiellement pécuniaire, car de tout ce que nous avions emporté, il ne nous restait qu'une ou deux livres.

En parlant avec Sally, je me surpris à la traiter comme une adulte, pour la première fois. Elle ne pouvait savoir ce qu'Isobel et moi nous étions dit, mais son comportement révélait pourtant un sens soudain plus aigu des responsabilités. Cela me fit un immense plaisir.

La soirée fut plutôt silencieuse ; Isobel et moi n'avons pas dû échanger alors plus de deux phrases. Quand la nuit fut tombée, nous prîmes place dans les tentes, en nous répartissant de la façon habituelle : Isobel et Sally dans une tente et moi dans l'autre.

Je me pris à regretter que notre conversation n'ait pas abouti à une conclusion plus décisive. En fait, j'avais l'impression de n'être arrivé à rien.

Je restai éveillé une heure environ, puis sombrai dans le sommeil. Presque immédiatement, me sembla-t-il, je fus réveillé par Isobel.

Je tendis la main et l'effleurai. Elle était nue.

— Qu'est-ce que... ?

— Chut ! Tu vas réveiller Sally.

Elle fit glisser la fermeture Éclair de mon sac de couchage et s'étendit à côté de moi, son corps pressé contre le mien. Je l'entourai de mes bras, encore à moitié endormi et oublieux de

ce qui s'était passé entre nous le matin même, et je commençai à la couvrir de caresses sensuelles.

Notre plaisir fut inégal. L'esprit embué de sommeil, j'étais incapable de me concentrer et je n'atteignis l'orgasme qu'au bout d'un long moment, tandis qu'Isobel montrait au contraire un appétit que je ne lui avais jamais connu et m'assourdissait presque de ses halètements. Elle connut deux fois l'orgasme, avec une violence déconcertante la première fois.

Nous restâmes enlacés quelques minutes encore, puis Isobel murmura quelque chose et tenta de se soustraire à mon étreinte. Je roulai sur le côté et elle se dégagea. J'essayai de la retenir en lui mettant un bras autour du cou. Elle ne dit rien mais s'esquiva et sortit. Je demurai étendu dans le sac encore tout chaud de la présence de nos deux corps.

Au matin, Sally et moi étions seuls.

*

* *

Le lendemain, comme nous nous trouvions à court de nourriture, il y eut un débat sur la conduite à adopter. Après avoir soigneusement fait l'inventaire de nos provisions, il apparut que nous pouvions encore tenir deux jours en tout. Après quoi, nous pourrions encore avoir recours aux biscuits et au chocolat pendant une semaine.

C'était la première fois que nous étions réellement menacés de mourir de faim et cette perspective ne nous souriait guère.

Lateef nous exposa les différentes possibilités qui s'offraient à nous.

Nous pouvions continuer à vivre comme nous l'avions fait jusqu'ici, errant de village en village et faisant du troc pour nous nourrir, au besoin en chapardant dans les maisons désertées et les voitures abandonnées tout objet susceptible d'être échangé. Il nous fit remarquer que l'armée déployait autour de nous une activité toujours plus grande et que même si, du fait de notre vagabondage, cela ne nous concernait pas directement, nous ne pouvions nous permettre de l'ignorer. Les derniers habitants des villes et des bourgades prenaient des mesures de protection

en conséquence.

Lateef nous relata une histoire à laquelle il n'avait encore jamais fait allusion, à propos d'un village du nord qui avait été investi par une troupe de Noirs se réclamant des forces Afrims régulières. Les Noirs n'avaient pourtant établi aucun camp de garnison et ne semblaient obéir à aucune discipline militaire, mais cela n'éveilla pas pour autant les soupçons des villageois. Une semaine plus tard, lorsque des bataillons de l'armée Nationaliste furent signalés dans le voisinage, les Noirs perdirent leur sang-froid ; ils avaient massacré des centaines de civils lorsque les troupes Nationalistes arrivèrent.

Et ceci, disait Lateef, n'était pas un cas particulier. De semblables actes de barbarie avaient été enregistrés dans tout le pays et étaient le fait de membres des forces armées de tous les bords. Du point de vue des personnes privées, tout étranger devait être considéré comme un ennemi potentiel et traité comme tel. Cette attitude se répandait, affirmait-il, et rendait périlleuse toute tentative de troc avec des civils.

L'autre possibilité était de nous livrer solennellement à l'un des partis ou de nous enrôler dans l'armée. Les arguments en faveur de cette dernière solution étaient convaincants c'était une voie vers la stabilité ; nous étions tous des hommes valides, capables d'accomplir leur devoir de soldat ; enfin, c'était une façon de prendre une part active à un conflit qui nous affectait tous profondément.

Nous pouvions nous joindre aux Nationalistes, l'armée dite « régulière », qui défendait la politique du gouvernement de Tregarth ; mais cette politique prenait des allures de génocide. Nous pouvions nous rallier aux Sécessionnistes, défenseurs blancs des Afrims, armée qui, bien qu'officiellement irrégulière et continuellement menacée de la peine de mort, bénéficiait de l'appui d'une grande partie de la population. Si le gouvernement de Tregarth venait à être renversé, soit de l'intérieur, par un coup d'État militaire, soit par la volonté des Nations Unies, ce serait sans doute les Sécessionnistes qui reprendraient les rênes du pouvoir ou qui du moins assisteraient les nouveaux dirigeants. Nous pouvions nous engager dans les troupes des Nations Unies chargées de veiller au maintien de la paix ; celles-

ci, même si techniquement elles ne prenaient pas part au combat, avaient eu cependant plusieurs fois l'occasion d'intervenir. Nous pouvions encore proposer nos services à l'une des forces d'intervention étrangères telles que les Marines américains (qui avaient pris en charge la défense des civils) ou les forces du Commonwealth, théoriquement non engagées dans le conflit et qui n'étaient guère en mesure de modifier le cours de la guerre, si ce n'était en ajoutant encore à la confusion générale.

Une troisième solution s'ouvrait à nous, cependant, celle de nous soumettre à une organisation d'aide sociale et de retrouver ainsi une situation presque légale. C'était sans doute la solution la plus attrayante, mais il n'était pas dit que les réfugiés seraient prêts à sauter le pas. Tant que la situation militaire n'était pas apaisée, et tant que les effets du débordement Afrim sur la société n'étaient pas résorbés, c'était risqué. De toute manière, cela signifiait en fin de compte dépendre du gouvernement de John Tregarth et donc, tôt ou tard, subir les conséquences de la crise.

Lateef expliqua que notre neutralité du moment constituait le meilleur argument en faveur du statu quo. De toute façon, la principale préoccupation des hommes était de retrouver leurs femmes ; or, si nous adhérions à l'une des factions, cela réduirait nos chances de les revoir.

Un vote eut lieu qui donna la préférence à la proposition de Lateef. Et nous nous remîmes en marche vers un village situé à environ sept kilomètres au nord.

À nouveau, j'eus le sentiment que la position de Lateef avait été renforcée, tant par l'incident à la barricade, la veille, que par l'exposé lucide de la situation qu'il venait de faire. Pour moi, je n'avais pas l'intention de chercher à le supplanter dans une course au pouvoir. Néanmoins, il était obligé de compter avec le fait que j'étais en possession d'un fusil.

Tandis que nous faisions route vers le nord, je marchais à ses côtés.

*

* *

Entre-temps, je m'étais acheté une motocyclette, dont je me servais pendant les week-ends où j'allais rendre visite à Isobel.

Si j'avais au début conduit avec une certaine imprudence, je respectai par la suite les limitations, tout en continuant à être grisé par la vitesse. J'avais rarement l'occasion, étant seul, de pousser le moteur au maximum de sa puissance, et pourtant, quand Isobel était avec moi, elle m'encourageait souvent à le faire.

Nos relations évoluaient plus lentement que je n'aurais voulu.

Avant de la rencontrer, j'avais eu plusieurs expériences avec d'autres filles, et bien qu'Isobel ne pût me donner aucune raison morale, religieuse ou physique de refuser que nous couchions ensemble, elle ne m'avait jamais permis qu'un contact superficiel. Pour une raison obscure, je persévèrai.

Je me souviens d'un après-midi en particulier, où nous nous étions rendus en moto au sommet d'une colline voisine où se trouvait un club de vol à voile. Nous étions restés un moment à regarder les planeurs, puis nous nous étions lassés.

Sur le chemin du retour, Isobel me détourna de la route et me dirigea vers un taillis. Cette fois, ce fut elle qui prit l'initiative de m'embrasser. Elle ne résista pas non plus lorsque je lui retirai une partie de ses vêtements. Pourtant au moment où je glissai la main dans son corsage et effleurai le bout de ses seins, elle s'écarta de moi. Pour le coup, je n'avais guère envie que les choses en restent là et je m'entêtai. Elle essaya encore de me retenir et dans la lutte qui s'ensuivit, je lui arrachai son soutien-gorge et sa jupe, que je déchirai d'ailleurs dans mon impatience.

Arrivés à ce stade, nous n'avions plus de raison de continuer. Elle se rhabilla et je la raccompagnai chez ses parents. Ce soir-là, je rentrai à l'hôtel. Je ne revis pas Isobel pendant trois semaines.

*

* *

Au fur et à mesure que les nouvelles arrivaient, on émettait toutes sortes d'hypothèses sur les implications de la guerre. Ce qu'on craignait le plus était qu'elle ne s'étende de l'Afrique continentale au reste du monde. Pourtant, les bombardements avaient cessé après quelques jours, mais personne ne savait exactement, ou ne voulait révéler, le nombre d'engins nucléaires que possédait l'Afrique.

Les deux grandes puissances suivaient à l'époque une politique de désarmement formel dont les déroulements étaient surveillés par des équipes d'observateurs, présentes sur les deux continents. Pour les deux super-puissances, la Chine constituait un danger majeur, car depuis la fin des années soixante, elle s'équipait en armes nucléaires. Les intérêts territoriaux de la Chine en Afrique restaient inconnus et il était impossible d'évaluer l'influence de celle-ci sur le continent noir.

Il n'existait pas, tant s'en faut, de minerais fissiles facilement exploitables en Afrique, ni de moyens technologiques suffisamment avancés pour effectuer l'assemblage des armes. Il était évident, dans ces conditions, que l'une des puissances, ou peut-être les deux, avait fourni clandestinement des armes à ces pays.

En réalité, leur provenance importait peu ; le fait était qu'il y avait des armes atomiques en Afrique et qu'elles étaient utilisées.

Il y eut une première vague de bombardements, puis une seconde quatre jours plus tard. Le reste du monde attendait dans l'angoisse, mais il n'y en eut pas d'autres. Les choses commencèrent à bouger certaines organisations d'assistance lancèrent de gigantesques programmes de secours pour les survivants éventuels, les grandes puissances se disputèrent, menacèrent, puis se calmèrent. En Grande-Bretagne, on accueillait les nouvelles avec flegme ; cet holocauste africain était quelque chose d'abominable, mais les Anglais ne se sentaient pas directement menacés. Et de toutes manières, l'Angleterre était plus préoccupée par les élections générales qui étaient en train de se terminer ; décidées par John Tregarth six mois après son accession au pouvoir, ces élections devaient consolider sa majorité.

Pendant ce temps, les dépêches arrivaient d'Afrique, décrivant les affres de la guerre atomique. La plupart des villes étaient totalement ou partiellement détruites, quelques-unes étaient encore intactes. Mais l'Afrique est vaste ; la majorité de la population avait survécu aux bombardements. Beaucoup moururent plus tard, des suites de brûlures, de maladies dues aux radiations, ou des méfaits de la radioactivité résiduelle... mais des millions survécurent.

Les équipes de secours étaient submergées par le nombre. D'autres Africains moururent ; peut-être cinq millions, et pas tous à cause du bombardement.

Mais malgré tous les morts, il en restait encore des millions, dont la misère et le désespoir grandissaient avec la famine. Et comme toute vie humaine semblait condamnée sur ce continent désormais stérile on se mit à le fuir.

Lentement au début, puis cela prit des proportions d'exode. Tous les bateaux et les avions disponibles étaient utilisés. Les émigrants allaient n'importe où sans destination précise, pourvu qu'ils quittent l'Afrique.

Ils atterrissaient ou débarquaient les uns après les autres dans tous les pays du monde l'Inde, la France, la Turquie, le Moyen-Orient, l'Amérique, la Grèce. Pendant la période d'évacuation, on estima à sept ou huit millions le nombre de gens qui quittèrent l'Afrique. En l'espace d'un an tout au plus, il en arriva plus de deux millions en Grande-Bretagne.

Les Africains, les Afrims, n'étaient bien accueillis nulle part. Mais une fois arrivés, ils restaient. Partout, ils provoquèrent des troubles sociaux ; mais en Grande-Bretagne, où un gouvernement néo-raciste venait d'accéder au pouvoir grâce à un programme de réformes économiques, le bouleversement fut bien supérieur.

*

* *

Je me présentai au service de recrutement à l'heure convenue, treize heures trente.

Depuis plusieurs jours, la presse et la télévision nous

saturaient d'annonces, nous informant que l'enrôlement dans l'armée était encore volontaire, mais que les engagements devaient être effectués dans les prochaines semaines. La façon dont le communiqué était présenté laissait sous-entendre que ceux qui se portaient immédiatement volontaires bénéficieraient d'un traitement préférentiel sur ceux qui pouvaient être incorporés.

J'appris par des amis que certaines catégories seraient les premières à être choisies. Mon travail à la fabrique de vêtements me classait dans l'une de ces catégories.

À cette époque, ma vie à l'usine n'était guère heureuse et la solde de l'armée était plus importante que mon salaire. J'avais par conséquent toutes les raisons de passer la visite médicale.

Je m'étais inscrit pour la formation d'officier, les annonces m'ayant appris qu'il suffisait d'un diplôme supérieur pour être qualifié. On m'envoya dans une salle bien précise du bâtiment, où un adjudant m'indiqua ce que je devais faire, en ajoutant « Monsieur » à chacune de ses phrases.

On me fit passer un test de quotient intellectuel, que l'on notait devant moi. On m'expliqua soigneusement les erreurs que j'avais commises. Puis on me questionna brièvement sur mon passé et mes opinions politiques. Enfin, on me dit d'ôter mes vêtements et de passer dans la pièce voisine.

L'éclairage était très violent. Il y avait un banc en bois le long d'un mur, sur lequel on devait s'asseoir en attendant le médecin. Je ne savais pas trop où celui-ci pouvait être, car à part moi, il n'y avait personne dans la pièce.

Au bout de dix minutes, une jeune infirmière entra et s'assit à un bureau en face de moi. J'étais très gêné d'être nu en sa présence. J'avais les bras repliés sur la poitrine et je n'osais bouger de crainte d'attirer sur moi son attention. Je croisai les jambes afin de préserver ma pudeur.

Je me sentais en position d'exceptionnelle vulnérabilité du point de vue sexuel, et bien qu'elle ne fit aucune attention à moi, j'avais beau me répéter qu'elle avait l'habitude de voir des hommes nus, je ne pouvais oublier sa présence. Au bout de quelques minutes, je sentis une pression entre mes cuisses et réalisai avec consternation que mon pénis commençait à se

dresser.

Cette constatation rendait ma situation encore plus délicate. J'essayai de retenir l'organe en le serrant fortement entre mes cuisses, mais cette position devint très rapidement douloureuse. C'est ce moment-là que choisit l'infirmière pour lever le nez de son travail et me regarder. À cet instant précis, mon pénis jaillit d'entre mes jambes, en complète érection. Je le couvris immédiatement de mes mains. L'infirmière se replongea dans ses papiers.

— Le docteur va vous recevoir dans un moment.

Je demeurai immobile, cachant mon pénis entre mes mains. Sur le cadran de la pendule accrochée sur le mur d'en face, je suivis le lent écoulement d'une dizaine de minutes. Mon organe était encore en pleine érection, quand un homme en blouse blanche fit son entrée, à l'autre bout de la salle, et me pria d'entrer. Si j'avais traversé la pièce, les mains croisées sur mon bas-ventre, cela aurait paru pour le moins suspect, aussi je dus laisser, à contrecœur, mes bras revenir à leur position normale de balancier. Je sentis le regard de la fille se poser avec stupeur sur mon corps quand je passai devant le bureau.

Une fois entré dans la salle d'examen, l'érection commença à diminuer et disparut en quelques minutes.

On me fit passer une visite de routine, radiographie du thorax, prise de sang et examen d'urine. On me fit signer un formulaire, établissant qu'à condition seulement que je sois déclaré apte après la visite médicale, je serais intégré dans l'armée britannique nationaliste au titre de sous-lieutenant chargé de l'instruction, et que je devrais me présenter au lieu et à la date indiqués sur mon ordre de mobilisation. Je signai et on me remit mes vêtements.

Après cela, j'eus une entrevue avec un homme en costume civil, qui m'interrogea longuement afin d'approfondir les traits centraux de mon caractère et de ma personnalité. Ce fut une entrevue détestable et je fus heureux quand elle se termina. Je me souviens qu'au cours de notre discussion, j'avouai avoir fait partie d'une association pro-Afrim à l'institut.

Une semaine plus tard, je reçus une lettre en double exemplaire m'informant que l'examen médical avait révélé une

affection hépatique et qu'en conséquence, ma nomination temporaire était annulée.

La veille, le ministère de la Défense Nationale avait réinstauré l'enrôlement dans l'armée par conscription. Il s'en était suivi un redoublement de l'activité des militants Afrims. Un mois plus tard, lors du massacre des troupes Nationalistes à la caserne de Colchester et de l'arrivée du premier porte-avions américain dans la mer d'Irlande, je compris que la situation militaire était autrement plus sérieuse que je n'avais imaginé. Bien que je fusse soulagé de ne pas prendre part directement aux événements, la vie quotidienne devenait de moins en moins facile et mon expérience en tant que civil n'avait rien à envier à personne.

Après avoir reçu la lettre des autorités militaires, j'allai voir mon médecin personnel afin de faire examiner cette affection du foie. Au bout de quelques jours, je fus informé qu'il n'y avait rien d'anormal.

*

* *

Nous étions tombés sur une importante bande de Noirs. Nous ne savions pas trop ce qui allait se passer. Nous avions le choix entre trois attitudes : fuir, leur montrer à l'aide du fusil que nous avions de quoi nous défendre, ou aller à leur rencontre.

Ce qui nous étonna le plus fut de constater qu'ils ne portaient pas d'uniforme Afrim, mais le même genre de vêtements que nous. Il pouvait s'agir d'un groupe de réfugiés civils. Nous avions pourtant entendu dire que les troupes Nationalistes faisaient preuve envers eux d'une extrême dureté. De sorte que la plupart des civils noirs s'étaient livrés aux organisations d'aide sociale et quelques autres s'étaient intégrés à des groupes de Blancs.

Nous trouvâmes des hommes bienveillants, en bonne santé et apparemment non armés. Ils avaient cependant trois grandes charrettes dont ils ne nous permettaient pas de nous approcher et qui pouvaient fort bien contenir des armes.

Nous discutâmes quelques minutes, échangeant les nouvelles habituelles qui étaient le pain quotidien des réseaux de réfugiés. Les Noirs ne montraient aucun signe d'énervement et ne semblaient pas s'apercevoir de notre réserve à leur égard.

Mais on décelait toutefois en eux des symptômes d'excitation dont nous n'arrivions pas à déterminer la cause. Durant cette rencontre, nous étions trop soucieux de notre propre sécurité pour pouvoir interpréter leur comportement avec notre lucidité habituelle. J'avais personnellement l'impression qu'ils exultaient ou qu'ils attendaient quelque événement réjouissant.

Finalement, nous repartîmes, laissant les Noirs près d'un bois. La traversée d'un champ nous mit hors de vue. Lateef m'appela et me fit signe de venir auprès de lui.

— C'étaient des guérilleros Afrims. Tu as remarqué leurs bracelets d'identité ?

*

* *

Sally et moi avons attendu plusieurs heures afin de voir si Isobel allait revenir. Je n'éprouvais pas le besoin d'expliquer à Sally pourquoi elle nous avait quittés ; je comprenais au contraire, à son attitude, que l'enfant avait prévu que cela arriverait un jour ou l'autre. Je pense qu'elle le regrettait, mais qu'elle était capable d'accepter notre nouvelle situation.

Isobel avait emporté exactement la moitié de l'argent qui nous restait, en plus d'une valise de vêtements et de quelques provisions de bouche. Elle nous avait laissé tout le matériel de camping.

Vers midi, il devint évident qu'elle ne reviendrait pas. Je me mis à préparer un repas, mais Sally me dit qu'elle allait s'en charger. Je la laissai faire. Pendant ce temps, j'emballai nos affaires. Je n'avais encore fait aucun projet, mais je sentais confusément que le moment était venu de quitter cet emplacement.

Notre déjeuner terminé, j'expliquai à Sally du mieux que je pus ce que nous pouvions faire.

Ce que j'éprouvais par-dessus tout en cet instant, était un

sentiment d'impuissance. Je n'arrivais pas à prendre une décision et j'étais assailli de doutes sur les véritables causes de l'effondrement de mon mariage. J'avais l'impression que Sally n'en était que plus vulnérable ; je craignais, du fait de ma maladresse, de commettre des erreurs. En demandant son avis à Sally, non seulement je la faisais participer aux décisions, mais je cherchais un appui à ma faiblesse.

Je lui expliquai que sa mère et moi étions convenus que nous retournerions à Londres, tandis qu'elle se rendrait à Bristol. Nous allions rentrer chez nous, mais il nous faudrait trouver un nouveau toit. Sally me dit qu'elle comprenait.

Je lui exposai alors en détail les difficultés nous n'étions pas au fait de la situation, nous avions peu d'argent, nous ne pourrions rentrer en voiture, nous devrions sans doute faire du stop pendant presque tout le chemin.

— Mais, papa, ne peut-on prendre le train ?

Les enfants ont une merveilleuse facilité pour escamoter les problèmes en trouvant des solutions auxquelles leurs parents n'avaient pas pensé. Pendant le temps que nous avons passé en pleine campagne, j'avais complètement oublié l'existence du chemin de fer. Je me demandais si Sally elle-même venait seulement d'y penser ou si depuis le début, elle avait eu l'intention d'aller à Bristol par ce moyen.

— Il y a un problème d'argent. Je crois que nous n'en aurons pas assez. Nous verrons bien. Tu veux qu'on essaye ?

Je savais qu'on ne pouvait jamais faire trop de projets. Mais je ne pouvais m'empêcher de songer à ce qu'il adviendrait si la situation à Londres ne s'était pas améliorée. Si les militants Afrims occupaient toujours les maisons et que les forces de l'ordre étaient divisées, nous ne serions pas les seuls à chercher un logement. Si les choses allaient aussi mal que je le craignais, il nous faudrait quitter Londres à nouveau. Dans ce cas, je ne voyais qu'une seule possibilité : aller chez mon jeune frère à Carlisle. Mais pour cela, il faudrait entreprendre un voyage de cinq cents kilomètres, avec toutes les difficultés que cela représentait. Malheureusement, nous n'avions pas le choix à ma connaissance – c'était le seul membre de la famille qui me restât, après la mort de mes parents, quatre ans plus tôt, et de

mon frère aîné, Clive, dans l'affrontement qui avait eu lieu à Bradford.

Dans l'esprit de Sally en tout cas, la question était réglée. Nous rassemblâmes donc le reste de nos affaires. Je portais la valise et le sac à dos, et Sally l'autre sac contenant nos vêtements. Nous marchions vers l'est, ne sachant où se trouvait la gare la plus proche, mais persuadés que nous étions dans la bonne direction.

Au bout de deux kilomètres, nous arrivâmes sur une route goudronnée, que nous suivîmes, en direction du nord, jusqu'à ce que nous trouvions une cabine téléphonique. Je décrochai le récepteur pour voir si l'appareil marchait. Nous avons pu constater plusieurs fois par le passé que, sans que les appareils aient été endommagés, les lignes étaient mortes.

Mais cette fois, il y eut un déclic sec et répété, puis une voix féminine me répondit.

— Central. Quel numéro demandez-vous ?

J'hésitai. Je ne m'étais pas attendu à obtenir de réponse et j'étais pris au dépourvu.

— Je voudrais un numéro... à Carlisle, s'il vous plaît.

— Je m'excuse. Les lignes de Londres sont encombrées.

— Pouvez-vous me rappeler quand elles seront libres ?

— Le central n'effectue que des appels locaux.

Encore ce ton définitif dans la voix.

— Écoutez, dis-je rapidement, peut-être pouvez-vous m'aider. Je voudrais aller à la gare. Pouvez-vous m'indiquer le chemin, s'il vous plaît ?

— D'où téléphonez-vous ?

Je lui donnai l'adresse de la cabine qui était inscrite sur une plaque devant moi.

— Ne quittez pas.

Elle coupa la liaison et j'attendis. Au bout de trois minutes, j'entendis à nouveau sa voix au bout de la ligne.

— La gare la plus proche de l'endroit où vous vous trouvez est celle de Warnham, à environ cinq kilomètres au sud. Merci.

Et elle raccrocha.

Sally m'attendait dehors. Je lui rapportai notre conversation. À ce moment, le bruit de lourds camions diesel se fit entendre ;

quelques secondes plus tard, sept véhicules de transport de troupes passèrent sur la route. Un officier qui était debout à l'arrière de l'un des camions nous cria quelque chose. Nous ne pouvions distinguer ce qu'il disait. Je me rappelle m'être senti vaguement rassuré à ce moment ; c'était pourtant la première fois que j'étais réellement témoin de mouvements de troupes.

Quand les camions furent passés, je compris tout à coup pourquoi, depuis un moment, je me sentais mal à l'aise. Nous étions seuls dans les parages.

Alors que nous vivions sous la tente, nous n'avions eu aucun contact avec d'autres personnes en dehors de nos visites aux magasins pour nous ravitailler. Même alors, nous avions remarqué une sorte de relâchement dans l'attitude des gens, qui n'existait pas avant les événements. Et maintenant, nous étions pratiquement seuls.

Nous nous mîmes en route pour Warnham et rapidement, nous pûmes à nouveau observer des signes d'activité militaire et l'absence totale de civils qui nous avait alarmés.

À plus d'un kilomètre de la cabine téléphonique se trouvait un village. Les rues étaient désertes mais en passant devant la dernière maison nous vîmes la silhouette d'un homme se dessiner derrière une fenêtre. Nous lui fîmes signe en l'appelant, mais soit qu'il ne nous vît pas, soit qu'il feignît de ne pas nous apercevoir, il disparut.

À la sortie du village était installée une batterie d'artillerie lourde servie par plusieurs centaines d'hommes. Ils étaient séparés de la route par une clôture de fil de fer barbelé assez rudimentaire, mais bien gardée ; comme nous approchions, on nous donna l'ordre de passer notre chemin. J'essayai d'aborder le soldat ; on appela un officier. Celui-ci réitéra l'ordre, ajoutant que si nous n'avions pas quitté les lieux avant la tombée de la nuit, nos vies seraient en danger. Je lui demandai s'ils faisaient partie de l'armée nationaliste. Je n'obtins pas de réponse.

— Papa, je n'aime pas les fusils, dit Sally.

Et nous repartîmes vers Warnham. À plusieurs reprises, des avions passèrent au-dessus de nos têtes, tantôt isolés, tantôt en formation. Ayant trouvé un vieux journal, j'entrepris de le lire pour tenter de savoir ce qui se passait.

C'était un bulletin ronéoté et très probablement clandestin. Nous avons appris par la radio, quelques jours plus tôt, que les activités journalistiques avaient été temporairement suspendues. Le bulletin était pratiquement illisible ; mal imprimé, écrit dans un style déplorable, et professant ouvertement un racisme écoeurant. Il y était question de couteaux et de lèpre, de fusils et de maladies vénériennes, de viol, de cannibalisme et d'épidémies. Suivaient des instructions pratiques pour faire soi-même des armes, telles que bombes incendiaires, matraques et garrots. La rubrique des « nouvelles » relatait un viol en masse, perpétré par des militants Afrims, et des raids effectués par les forces militaires loyales contre les noyaux de résistance Afrim. Au verso, en bas de page, je lus que le journal était publié chaque semaine à l'intention des civils par l'Armée Britannique Nationaliste (Département Affaires Intérieures).

Je le brûlai.

Les abords de la gare de Warnham étaient gardés par des soldats. Sally s'empara de ma main et la serra très fort.

— Il ne faut pas avoir peur, Sally. Ils ne sont là que pour veiller à ce que personne n'empêche les trains de partir.

Elle ne répondit pas, se rendant compte peut-être que j'étais aussi alarmé qu'elle par leur présence. Cela signifiait en effet que si les trains marchaient toujours, ils étaient sous contrôle militaire. Passant la barricade, j'allai m'adresser au lieutenant. Il se montra aimable et désireux de nous rendre service. Je remarquai sur le revers de sa manche une bande d'étoffe sur laquelle ces mots étaient brodés « Loyal Secessionists ». Je n'y fis pas allusion.

— Est-il possible d'avoir un train pour Londres ?

— Oui. Mais ils sont rares. Il faut vous renseigner, monsieur.

— Pouvons-nous entrer ?

— Bien sûr.

Il fit signe aux deux soldats qui étaient avec lui et ceux-ci entrèrent dans leur barricade. Je remerciai l'officier et nous nous dirigeâmes vers le bureau de réservation.

Il y avait là un employé portant l'uniforme habituel des Chemins de Fer Britanniques.

— Nous voudrions aller à Londres. Pouvez-vous me dire quand doit partir le prochain train ?

Il se pencha en avant, colla son visage à la vitre et nous regarda.

— Il faut attendre jusqu'à demain. Il n'y a qu'un moyen d'obtenir un train ici, en appelant la veille.

— Voulez-vous dire que les trains ne s'arrêtent pas ici ?

— C'est cela. À moins que quelqu'un ne le demande. Il faut prévenir le terminus.

— Est-il trop tard pour avoir un train aujourd'hui ?

Il hocha lentement la tête.

— Le dernier est passé il y a une heure, mais si vous voulez prendre vos billets maintenant, j'avertis le terminus pour vous.

— Une minute.

Je me tournai vers Sally.

— Écoute, ma chérie, il va encore falloir passer la nuit sous la tente. Ça t'est égal, n'est-ce pas ? Tu as entendu ce que le monsieur a dit ?

— Oui, bien sûr.

— Combien coûtent les billets ? demandai-je à l'employé.

— Quatre-vingt-dix pence chaque, s'il vous plaît.

Je sortis de mes poches tout l'argent qui me restait et comptai. Cela ne faisait pas une livre.

— Pouvons-nous payer demain ?

Il fit « non » de la tête.

— Faut payer à l'avance. Si vous n'avez pas assez d'argent, vous pouvez me laisser un dépôt et payer le reste demain.

— Ça suffira ?

— Ça devrait aller.

Il fit tomber les pièces dans un tiroir, inscrivit la somme sur un registre et me tendit un bout de papier.

— Rapportez-le demain avec le reste de la somme. Le train sera là vers onze heures du matin.

Je regardai le morceau de papier. Ce n'était qu'un reçu, non un billet. Je remerciai l'homme et sortis. Il s'était mis à crachiner. Je ne savais pas trop comment je réunirais le reste de la somme, mais j'avais déjà à moitié décidé de voler s'il le fallait.

À la barricade, le jeune lieutenant m'interpella.

— Demain, hein ? Cela arrive à beaucoup de gens ici. Vous êtes des réfugiés ?

J'acquiesçai, quoique je n'eusse jamais jusqu'à cet instant eu l'idée d'appliquer ce terme à notre situation.

— Cela devrait aller, à Londres. Les nôtres essayent de mettre de l'ordre là-bas.

Il me donna les noms et adresses d'un groupe de gens à Londres qui s'occupaient de trouver des logements pour les sans-abri. Je notai et le remerciai. Il s'inquiéta de savoir comment nous passerions la nuit.

— J'aurais pu vous proposer de vous chercher un toit pour la nuit. Je l'ai déjà fait. Mais quelque chose se prépare et nous risquons de partir cette nuit. Qu'allez-vous faire ?

— Nous avons un matériel de camping.

— Oh, alors, c'est parfait. Mais si j'étais vous, j'irais le plus loin possible. Nous sommes en alerte. Les Nationalistes sont à trois kilomètres d'ici.

Je le remerciai encore. Sally et moi avons été réconfortés par sa spontanéité et sa bienveillance. Mais ses dernières paroles avaient de quoi nous alarmer et je décidai de suivre son conseil. Nous fîmes cinq à six kilomètres vers le sud avant de commencer à chercher un endroit où nous installer. Finalement, nous trouvâmes un emplacement adéquat sur le flanc d'une colline, protégé sur trois côtés par des arbres.

Cette nuit-là, nous avons entendu des tirs d'artillerie et le ronflement d'avions passant au-dessus de nous. Les ténèbres étaient déchirées de brillants éclairs, allumés par les explosions, au nord. Nous avons entendu le pas de troupes en marche, sur la route, à cinq cents mètres de nous. Un obus perdu vint exploser dans les bois voisins. Sally s'agrippa à moi. J'essayai de la rassurer. Les tirs d'artillerie résonnaient de façon continue, mais les détonations étaient très inégales, certaines toutes proches, certaines très lointaines. De temps en temps, nous entendions des coups de feu et des bruits de voix.

Le lendemain matin, il crachinait toujours. La campagne était paisible. Hésitant à bouger, comme si le moindre mouvement devait à nouveau déclencher la violence, Sally et moi restâmes le plus longtemps possible sous notre tente. Puis à

dix heures, il fallut partir. Nous arrivâmes à la gare juste avant onze heures. Il n'y avait plus de soldats. La gare avait été bombardée. Les rails étaient arrachés en plusieurs endroits. Nous contemplions les ruines avec horreur et désespoir. Plus tard, je jetai le reçu.

Le soir même, nous étions capturés par un détachement de l'armée Afrim et emmenés pour subir notre premier interrogatoire.

*
* *

Isobel et moi étions étendus dans l'obscurité. Nous étions par terre. Dans la chambre au-dessus, ses parents étaient couchés et dormaient. Ils ignoraient ma présence. Ils m'aimaient bien et ils encourageaient leur fille à me voir plus souvent. Mais ils n'auraient pas apprécié, s'ils avaient su ce que nous avions essayé de faire dans leur salon.

Il était plus de trois heures du matin, et par conséquent, il était indispensable de ne pas faire de bruit.

J'avais ôté ma veste et ma chemise.

Isobel avait enlevé sa robe, sa combinaison et son soutien-gorge. À cette époque-là, nos relations étaient arrivées au point qu'elle me permettait de lui enlever ses vêtements tandis que nous nous embrassions et de lui caresser la poitrine. Par contre, elle ne m'avait jamais laissé approcher la main de son sexe. La plupart des filles que j'avais connues par le passé s'étaient montrées plutôt émancipées en matière de sexe et j'étais déconcerté par le manque d'intérêt qu'affectait Isobel dans ce domaine. Cette réticence m'avait séduit au début – et continuait à m'attirer – mais je commençais maintenant à me rendre compte qu'elle avait véritablement peur du sexe. L'intérêt que je lui avais porté au début n'était autre que physique, mais au fur et à mesure que j'apprenais à la connaître, je l'aimais de plus en plus profondément pour elle-même et je mettais de plus en plus de douceur dans mes avances. Sa beauté physique, ajoutée à sa maladresse effarouchée, me la rendait délicieuse.

Après nous être longuement embrassés, je m'étendis sur le

dos et laissai Isobel effleurer légèrement mon buste et mon ventre de sa main. Ce faisant, je désirais ardemment qu'elle glisse sa main dans mon pantalon et caresse mon pénis.

Sa main peu à peu descendit le long de mon buste jusqu'à frôler la ceinture de mon pantalon. Ses doigts, en tâtant l'étoffe, rencontrèrent presque immédiatement l'extrémité de mon pénis. Elle ne s'était visiblement pas aperçue jusqu'à cet instant de ma tumescence. Elle retira vivement sa main et s'étendit à mon côté. Elle tremblait.

— Qu'y a-t-il ? murmurai-je après une ou deux minutes, tout en sachant d'une part que je n'obtiendrais pas de réponse, d'autre part que je n'ignorais pas ce qui se passait. Qu'y a-t-il ?

Elle ne dit rien. Au bout d'un moment, je posai ma main sur son épaule et me rendis compte qu'elle était glacée.

— Qu'y a-t-il ? murmurai-je encore.

Elle ne dit rien. Malgré cela, j'étais toujours en érection, insensible au choc qu'elle ressentait.

Elle roula alors vers moi et pris ma main pour la poser sur sa poitrine. Elle aussi était glacée. Les bouts de ses seins étaient contractés et faisaient une petite bosse.

— Vas-y. Fais-le.

— Quoi ?

— Tu sais très bien. Ce dont tu as envie.

Je ne bronchai pas, mais demeurai ainsi, ma main sur sa poitrine, hésitant à rompre notre immobilisme, ne voulant ni faire ce qu'elle disait, ni non plus retirer ma main.

Comme je ne réagissais pas, elle saisit ma main à nouveau et la fourra sans douceur entre ses jambes. Avec son autre main, elle arracha son slip et porta ma main à son pubis. J'en sentis la soyeuse chaleur. Elle se mit à trembler.

Je lui fis l'amour immédiatement. Ce fut pénible pour nous deux. Sans plaisir. Nous faisions beaucoup de bruit ; à tel point que je craignais que ses parents ne nous entendent et descendent. Au moment de mon orgasme, mon pénis dévia et le sperme jaillit moitié en elle, moitié sur le tapis.

Je me dégageai dès que je pus et m'écartai. Une partie de moi-même restait lucide et voyait sans plaisir ses talents d'amant expert réduits à l'état de tâtonnements malencontreux

d'adolescent novice par la frigidité d'une partenaire innocente ; une part de moi-même demeurait prostrée sur le sol, n'osant se mouvoir...

Ce fut Isobel qui fit le premier geste. Elle se leva pour allumer la lampe qui diffusa une lumière tamisée. Je levai les yeux vers elle, contemplant pour la première fois la nudité de son jeune corps mince, pour la première fois dénué de tout mystère. Elle remit ses vêtements et poussa les miens vers moi du bout du pied. Je les enfilai. Nos regards s'évitaient.

Sur le tapis, à l'endroit où nous nous étions couchés, il y avait une petite tache d'humidité. Nous essayâmes de l'enlever avec des mouchoirs en papier, mais le tapis resta légèrement maculé.

J'étais prêt à partir. Isobel s'approcha de moi pour me murmurer à l'oreille de pousser ma motocyclette à l'autre bout de la rue avant de la mettre en marche. Puis elle m'embrassa. Nous convînmes d'un rendez-vous pour le week-end suivant. En nous dirigeant vers l'entrée, nous nous tenions la main.

Son père était assis sur une marche au pied de l'escalier, en pyjama. Il paraissait fatigué. Lorsque je passai près de lui, il ne dit rien. Mais il se leva et saisit Isobel par le poignet. Je partis et mis le moteur de ma motocyclette en marche devant la maison.

Nous n'avions utilisé aucun contraceptif. Isobel ne fut pas enceinte de nos rapports de cette nuit-là, mais elle conçut peu de temps avant notre mariage. À partir de ce moment, nous faisons l'amour de temps en temps et à ma connaissance, elle n'arrivait que rarement à l'orgasme. Après la naissance de Sally, le besoin sexuel que nous avions l'un pour l'autre diminua et le moment vint où je me tournai vers d'autres femmes auprès desquelles je trouvais ce qu'Isobel ne pouvait me donner.

Dans les moments heureux, je revoyais Isobel apparaissant dans le lointain, vêtue d'une robe bleu pâle seyant à la beauté de son visage enfantin et je sentais un amer regret sourdre au fond de moi.

*

* *

Après l'enlèvement des femmes par les soldats Afrims, au fur

et à mesure que les jours passaient, il me semblait que si ma propre quête se faisait plus pressante, celle des autres hommes, au contraire, se relâchait. J'étais toujours en train de m'enquérir de savoir si nous allions nous remettre à errer éternellement à la recherche d'un lieu sûr où camper et trouver de la nourriture, ou si nous allions continuer à rechercher les femmes.

On y faisait de moins en moins allusion. Depuis notre passage au bordel de Augustin, c'était comme si elles n'avaient jamais existé. Mais nous fûmes obligés de nous inquiéter de leur sort le lendemain de notre rencontre avec les guérilleros africains.

Nous étions arrivés près d'un pâé de maisons désigné sur la carte sous le nom de hameau de Stowefield. Elles ne semblaient à première vue présenter aucune différence avec toutes celles que nous avions vues auparavant.

Nous approchions avec notre habituelle prudence, bien décidés, si le hameau était barricadé, à faire retraite immédiatement.

Il était évident qu'il y avait eu des barricades. À la hauteur de la première maison, une construction en maçonnerie barrait la route. Elle avait été en partie dégagée pour laisser à un camion la place de passer.

Avec Lateef, j'examinai le sol derrière la barricade. Nous découvrîmes plusieurs dizaines de douilles de fusil de chasse.

Chacune des maisons du hameau fut inspectée et au bout d'une demi-heure, il apparut que le village avait été évacué. Nous eûmes la chance de trouver des boîtes de conserve dans plusieurs maisons, ce qui nous permit de reconstituer nos provisions.

Nous essayions de déterminer qui étaient les auteurs du raid. Nous étions sans doute partiaux en l'imputant aux Afrims, mais l'expérience avait démontré qu'ils avaient l'habitude de ce genre d'attaque sur les petites bourgades qu'ils trouvaient barricadées. Nous n'aurions su dire ce qu'il était advenu des habitants. Plus tard en fouillant les maisons, un homme, ayant découvert quelque chose, nous cria de venir.

J'arrivai avec Lateef. Dès qu'il vit le spectacle, il hurla aux autres de ne pas monter. Il me fit signe de rester.

Les corps de quatre femmes blanches se trouvaient dans la pièce du fond. Elles étaient nues et toutes avaient subi les derniers outrages. Mon cœur s'était mis à battre plus vite dès que je les avais aperçues car il y avait déjà quelque temps que le pressentiment du sort qui avait pu être réservé à Isobel et à Sally me torturait l'esprit.

Il me fallut une ou deux secondes pour réaliser que je ne connaissais pas ces femmes, mais malgré cela, mon cœur continua à battre à un rythme accéléré pendant quelques minutes.

Mon affolement du premier instant se transforma bientôt en horreur, puis en haine. Toutes ces femmes étaient jeunes et avaient été séduisantes. Elles étaient mortes après une longue agonie, dans l'abandon : leur souffrance était inscrite sur leur visage. Elles avaient les pieds et les poings liés et s'étaient manifestement débattues pour essayer de se libérer de leurs liens dans leurs derniers instants.

Les hommes responsables de ce massacre avaient transpercé leurs corps de coups de baïonnettes ou de couteaux, lacérant en particulier leur sexe. Elles étaient devenues méconnaissables. Le sol était couvert de sang.

Lateef et moi nous demandions ce que nous allions faire. Je proposai de les enterrer, mais aucun de nous n'avait le courage de transporter leurs corps au rez-de-chaussée. Lateef suggéra de mettre le feu à la maison. Elle se trouvait un peu à l'écart des autres de sorte que le feu ne risquait pas de gagner les maisons les plus proches.

Nous descendîmes pour parler aux autres. Deux hommes avaient vomi, tous nous avions mal au cœur. La proposition de Lateef fut adoptée ; quelques minutes plus tard, la maison était en flammes.

Nous allâmes installer un camp pour la nuit à l'autre bout du village.

*

* *

Pour diverses raisons, nous étions peu d'hommes à travailler

à la fabrique de confection. Malgré l'égalité des salaires qui avait été instituée à la fin du mandat du précédent gouvernement, juste avant que Tregarth n'entre en fonction, il existait encore de nombreux métiers exclusivement ou presque exclusivement réservés aux femmes. Dans l'industrie du prêt-à-porter, la confection était de ceux-là.

J'avais comme collègues masculins le vieux Dave Harman, un retraité qui venait le matin faire le ménage et préparer le thé, et un jeune garçon du nom de Tony qui essayait de flirter avec les femmes les plus jeunes, mais qui se faisait traiter par elles comme un petit galopin effronté. Je n'ai jamais su son âge, mais il ne devait pas avoir moins de vingt ans. Je n'ai jamais eu la curiosité de lui demander comment il avait abouti dans cette usine ; en tout cas, une sorte de complicité virile s'établit entre nous, nous unissant contre la vulgarité des femmes.

Une fois surmontés les premiers obstacles, j'eus avec les femmes des relations assez cordiales.

Mais un certain nombre d'entre elles avaient cru, par exemple, que j'avais été placé là comme une sorte de surveillant ou de contremaître et chaque fois que je faisais mine de leur adresser la parole, elles m'opposaient une froide politesse. Mon accent affecté d'universitaire y était pour quelque chose. Lorsque j'eus compris la cause probable de leur méfiance, j'eus toutes les peines du monde à leur faire admettre la vérité sur mes fonctions à la fabrique. Quand le doute fut levé, l'atmosphère se détendit considérablement, à l'exception d'une ou deux femmes qui ne pouvaient s'empêcher de garder une attitude quelque peu distante. En quelques semaines, les choses étaient devenues tellement plus faciles, que j'avais même l'impression que ma présence était un fait acquis.

Ce relâchement s'accompagna d'une vulgarité croissante dans leur comportement.

Mon existence relativement protégée (en ce sens que je n'avais pas eu beaucoup de contacts avec le monde ouvrier) m'avait habitué à penser que les femmes étaient naturellement réservées en société. Peut-être l'évolution de la situation encourageait-elle un relâchement des mœurs en réaction contre les nouvelles lois répressives, peut-être ces femmes se

connaissaient-elles simplement depuis des années et sortaient-elles d'un même milieu. Toujours est-il que la journée de travail était habituellement ponctuée d'obscénités, de plaisanteries grossières et d'allusions plus ou moins directes aux organes sexuels de Tony ou aux miens. Tony me raconta un jour que peu avant mon arrivée, à l'atelier, l'une des femmes avait, à la fois par dérision et avec sérieux, ouvert sa braguette et essayé de le saisir. Il me dit cela d'un air dégagé, mais je voyais qu'il avait été troublé par cet incident.

Il y avait plusieurs femmes de couleur dans l'atelier et au fur et à mesure que le problème Afrim prenait de l'ampleur, je les observais de temps en temps pour voir comment elles réagissaient. Il y avait cinq Indiennes ou Pakistanaises et sept négresses. Leur attitude n'avait pas changé. Pourtant, au plus fort des railleries de leurs compagnes, elles demeuraient silencieuses.

J'avais alors l'habitude de déjeuner d'un sandwich préparé pour moi par Isobel, en partie pour économiser un peu d'argent et en partie parce que la nourriture que l'on servait dans les restaurants était devenue détestable.

J'appris que la Société ne recevait plus autant de commandes qu'avant, de sorte que nous n'étions pas accablés de travail. À la suite des restrictions du gouvernement, il n'était plus possible de garder une main-d'œuvre abondante, sous peine d'avoir à subir un important déficit ; pourtant, il n'y eut aucune réduction de personnel. Peu après mon entrée à la fabrique, le temps de pause pour le déjeuner fut prolongé d'une heure et demie à deux heures et au moment où eurent lieu les premières séditions au sein de l'armée, la pause fut encore augmentée d'une demi-heure. Nos employeurs nous incitaient à prendre des congés maladie, mais après la suppression des subventions de l'État à la Santé Publique, l'absentéisme se fit rare.

Il fallut donc trouver des occupations pour passer ensemble les heures d'oisiveté.

On apporta des jeux de société et des jeux de cartes. Certaines femmes venaient avec leur ouvrage ou leur tricot, d'autres faisaient leur courrier. Pour ma part, je profitais du temps libre pour lire, mais dans cette salle mal éclairée, je

finissais par avoir mal aux yeux. Nous étions bien peu à vouloir nous risquer dehors à l'heure du déjeuner. Une ou deux fois, quelques femmes allèrent faire des courses ensemble, mais d'une façon générale, nous n'osions en prendre l'habitude.

J'ignore comment cela commença, mais plusieurs femmes allaient régulièrement s'installer sur un établi pour jouer autour d'un oui-ja improvisé. Je m'en aperçus pour la première fois un jour où je déambulais dans un entrepôt voisin pour me dégourdir les jambes.

Les femmes étaient dans un coin de l'entrepôt. Sept d'entre elles étaient assises à la table, et une douzaine de leurs compagnes se tenaient debout autour, pour regarder. En guise de planchette, elles se servaient d'un gobelet de plastique démantelé et les lettres de l'alphabet étaient griffonnées sur des bouts de papier collés sur le rebord.

L'une des femmes posait des questions en l'air, tandis que la planchette de fortune épelait la réponse, cachée sous les doigts des sept participantes. Je restai un moment à regarder, fasciné, n'arrivant pas à déterminer si les femmes faisaient bouger le gobelet volontairement ou non. Agacé de ne pouvoir comprendre, je m'éloignai.

À l'autre bout de l'entrepôt, derrière une pile de rouleaux de tissu, j'entrevis Tony avec l'une des filles qui travaillaient avec lui. Bien qu'ils fussent tous deux habillés, ils étaient étendus l'un sur l'autre, lui la main dans la robe de la fille en train de lui peloter la poitrine. Ils ne me virent pas.

Comme je faisais le tour de la salle, des voix s'élevèrent du côté de la table de oui-ja. L'une des femmes, une Noire, partit en courant vers l'atelier. Une seconde plus tard, je l'entendais discuter avec ses compagnes et l'une d'entre elles fondit en larmes.

À la fin de la semaine, toutes les femmes de couleur avaient quitté l'usine.

*

* *

À la tombée de la nuit, la maison brûlait encore. La lueur

rougeoyante était visible à cent mètres.

Le moral du groupe, imperceptiblement, était tombé. Pour moi et, je crois, pour tous les autres hommes, le viol de ces quatre femmes traduisait matériellement la crainte que nous ressentions pour les nôtres.

Il est facile d'imaginer des atrocités ; c'est autre chose que d'en être témoin.

Nous étions tous, me semblait-il, horrifiés, glacés d'effroi... mais notre ligne de conduite, en tant que groupe, était tracée avec une plus grande netteté de ne pas s'enliser plus avant dans la guerre civile ; la recherche des femmes enlevées ne fut pas mentionnée ; quant à moi, ce que j'avais vu dans la maison n'avait fait que renforcer ma résolution. Je m'inquiétais surtout pour Sally. Dans mon esprit, c'était ma fille, non ma femme, qui venait en premier.

Au crépuscule, je me détachai du groupe et pénétrai dans une maison qui se trouvait à vingt mètres de celle que nous avions incendiée. Derrière moi, le bois rougeoyait ; maintenant, le feu était éteint, mais le bois allait se consumer des heures durant. Il planait une suave odeur de fumée, obstinément agréable.

Je m'assis, seul, dans un vieux fauteuil au rez-de-chaussée ; je pensais à ce que j'allais faire au matin.

Le temps passait. Je percevais des bruits de moteur mais je n'y pris pas garde. Ils s'amplifièrent, mettant fin à mes réflexions. Je bondis de mon fauteuil, traversai la maison et gagnai le fond du petit jardin. Le ciel était sans nuages et le quart de lune indiquait le chemin. À l'intérieur de la maison, j'étais plongé dans l'obscurité (c'était notre habitude, lorsque nous occupions provisoirement des propriétés désaffectées). Mes yeux s'y habituèrent immédiatement.

Il ne me fallut que deux secondes pour localiser l'origine du bruit : il s'agissait d'une escadre d'hélicoptères volant à basse altitude ; ils passèrent rapidement ; ils venaient du sud et se dirigeaient vers le village. Comme ils approchaient, je me jetai par terre, la main crispée sur mon fusil. Je les comptai au fur et à mesure qu'ils passaient : ils étaient douze. Ils ralentirent considérablement en quelques secondes et atterrirent dans un

champ, au-delà du village.

De l'endroit où j'étais allongé, je ne pouvais les voir. Je me relevai et risquai un coup d'œil par-dessus la haie. Les moteurs tournant au ralenti faisaient entendre un ronflement, en sourdine.

J'attendis.

Pendant dix minutes, je restai sans bouger, hésitant à rejoindre les autres. Il était impossible de savoir ce que ces hélicoptères faisaient là, ni s'ils nous avaient repérés. Ils ne pouvaient pas ne pas avoir aperçu les restes fumants de la maison.

Avec une soudaineté saisissante, des coups de feu éclatèrent à proximité et il y eut deux ou trois violentes explosions. De brefs éclairs apparaissaient au loin, dans ce que je supposais être le grand bois que nous avions vu auparavant et qui longeait la route à environ un kilomètre du hameau. Nouveaux coups de fusils, nouvelles explosions. Je vis jaillir une flamme argentée, puis une vive lumière pourpre illumina le ciel au-dessus du bois.

Presque immédiatement, les hélicoptères décollèrent, toujours en formation. Ils s'élevèrent dans les airs, puis fondirent vers le bois. Je les perdus de vue, mais le ronflement de leurs moteurs était encore très distinct.

Quelque chose bougeait derrière moi, la porte de la maison fut ouverte, fermée.

— C'est toi Whitman ?

J'entrevis une sombre forme humaine. Comme il s'approchait, je reconnus Olderton. Nos relations jusqu'à présent, n'avaient jamais été que très superficielles.

— Oui. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous ne savons pas. Lateef m'a envoyé te chercher. Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que tu fais ?

Je lui dis que je cherchais de la nourriture et que je serais au camp dans quelques minutes.

— Tu ferais mieux de venir tout de suite. Lateef parle de lever le camp. Il pense que nous sommes trop près de la grand-route.

— Avant de faire quoi que ce soit, il vaudrait mieux chercher à savoir ce qui se passe.

— C'est à Lateef de décider.

— Vraiment ?

Pour une raison que je n'aurais su analyser sur le moment, une sourde révolte gronda en moi à l'idée qu'on pût me dire ce que j'avais à faire. De toutes façons, cela ne regardait pas Olderton.

Le vrombissement des hélicoptères dans le lointain prit un timbre différent et nous retournâmes à mon poste d'observation pour scruter la nuit en direction du bois.

— Où sont-ils ?

— Je ne vois rien.

On entendit une nouvelle série de coups de feu, suivie d'un sifflement strident, suraigu et de quatre explosions presque simultanées. Une boule incandescente brilla dans le bois, puis disparut. On tirait toujours. Puis un hélicoptère gronda au-dessus du village. Un autre sifflement se fit entendre, suivi des quatre mêmes explosions. Et cela se répéta lorsqu'un second hélicoptère passa au-dessus du hameau.

— Des rockets, murmura Olderton. Ils visent quelque chose sur la grand-route.

— Qui ?

— Lateef pense que ce sont des Afrims. Il dit que cela ressemble à des hélicoptères russes.

Sur la route, les tirs se poursuivaient. Les hélicoptères opéraient avec une remarquable régularité. Dès que les explosions d'un tir de rockets s'étaient tues, un autre appareil suivait et prenait la relève. Pendant ce temps, au sol, des fusils crépitaient.

J'eus soudain une intuition.

— Ce sont sûrement les guérilleros. Ceux que nous avons rencontrés hier. Ils ont tendu une embuscade sur la route.

Olderton ne dit rien. Plus j'y pensais et plus cela me semblait évident. Les Noirs cachaient quelque chose. Nous avions tous eu cette impression. Si, comme Lateef le supposait, les hélicoptères étaient d'origine russe et manœuvres par des Afrims, alors, tout devenait clair.

Le combat continua encore quelques minutes. Olderton et moi regardions de tous nos yeux, mais sans distinguer autre chose que les éclairs des explosions et les appareils, alors qu'ils

passaient au-dessus de nos têtes. Je me mis à compter le nombre d'attaques. Après la douzième, il y eut une brève interruption et nous entendîmes les hélicoptères se regrouper au loin. Puis, l'un des appareils fonça à nouveau sur le bois, mais cette fois, sans lâcher de rockets. Il survola le village avant d'aller rejoindre les autres. Nous étions suspendus. Un rougeoiement constant empourprait le bois. Les coups de feu avaient cessé.

— Je crois que c'est fini.

— Il y a encore un hélicoptère dans les parages, dit Olderton.

L'écho de l'escadrille semblait s'éloigner, mais le bruit des moteurs n'était pas uniforme. Je restai attentif, mais je ne vis pas trace d'hélicoptère.

— Le voilà ! dit précipitamment Olderton en pointant le doigt vers la droite.

Je pouvais à peine distinguer sa forme. Il n'avait pas de feux de navigation. Il tournoyait lentement, au ras du sol. Il venait vers nous, irrémédiablement, et j'eus l'idée insensée qu'il nous cherchait. Mon cœur se mit à palpiter.

L'appareil traversa le champ qui s'étendait devant nous, tourna, puis s'éleva lentement et passa juste au-dessus de nous. Arrivé aux restes incandescents de la maison, de l'autre côté de la route, il se mit à se balancer légèrement dans les airs.

Olderton et moi retournâmes dans la maison et montâmes à l'étage pour mieux l'observer. Il planait à quelques mètres des ruines calcinées. Le courant d'air provoqué par l'hélice faisait voler les cendres. Un foyer se ralluma au milieu des braises et la fumée vint nous envelopper.

Les lueurs du brasier éclairaient faiblement la cabine de pilotage. Je levai mon fusil, visai soigneusement et tirai.

Olderton se jeta sur moi et dévia le canon.

— Espèce d'abruti ! Tu vas nous faire repérer.

— Ça m'est égal.

J'avais les yeux fixés sur l'hélicoptère.

Pendant un instant, je crus que j'avais manqué mon coup. Puis, tout à coup, le moteur s'emballa. L'appareil prit de l'altitude. La queue virevolta, s'arrêta, virevolta à nouveau. Le moteur grinçait. Le pilote fit une manœuvre latérale, mais il y

eut alors un nouveau soubresaut. Puis l'appareil glissa vers la maison incendiée, et finalement, disparut. Deux secondes plus tard, il y eut un grand fracas.

— Espèce de con ! Abruti ! Maintenant, les autres vont rappliquer pour voir ce qui s'est passé.

Je ne répondis pas. Nous attendîmes.

*

* *

Après le départ d'Isobel, nous nous sommes retrouvés, Sally et moi, complètement affolés et désespérés. Sans doute parce que c'était la première manifestation de la crise dans nos vies privées : le premier coup porté à un mode d'existence en train de s'effondrer. Sally ne pouvait considérer les choses de ce point de vue ; comme tous les enfants, elle puisait son chagrin dans des considérations personnelles.

Je réagissais de façon inattendue à l'absence d'Isobel. C'était bien de la jalousie que j'éprouvais. Durant notre vie commune, elle aurait pu maintes fois prendre un amant et elle aurait eu toutes les raisons de le faire. Pourtant, à aucun moment je n'ai pu la soupçonner de me tromper. Dans l'incertitude où nous vivions à présent, mes pensées se tournaient constamment vers elle.

Et puis malgré toutes nos disputes, elle me manquait, même si sa compagnie ne m'apportait rien.

Isobel et moi craignions tous deux l'avenir, appréhendant le moment où Sally, devenue adulte, nous quitterait. Notre union prendrait fin alors, si tant est qu'elle ait jamais commencé.

Seul avec Sally en pleine campagne, j'avais l'impression que le cours prévisible de nos existences s'était brusquement interrompu, que tout projet était désormais illusoire, que le présent sombrait, que l'avenir était passé.

*

* *

Une heure passa, au cours de laquelle Lateef et les autres

nous rejoignirent. La nuit était calme. Seule une faible lueur vacillante, du côté du bois, nous rappelait que l'espace de quelques minutes, la guerre avait fait rage autour de nous.

Je me trouvais dans une situation équivoque. Le fait d'avoir abattu l'hélicoptère me valait un certain respect mitigé, mais Lateef et un ou deux autres hommes déclarèrent sans ambages que j'avais commis une folie. Les représailles étaient toujours à craindre et si les autres pilotes avaient su ce que j'avais fait, ils auraient sans aucun doute attaqué le village.

Maintenant que le danger était passé, je pouvais juger mon acte avec une plus grande objectivité.

Tout d'abord, j'étais convaincu que les hélicoptères étaient pilotés par des Afrims ou des sympathisants. Or, les Afrims, après tout, étaient considérés d'une façon générale, sans préjugé racial ou nationaliste, comme l'ennemi commun. Mon coup de feu était un compte personnel que je réglais, en réponse à l'enlèvement des femmes. En cela, je me sentais différent des autres hommes, quoiqu'on puisse objecter qu'étant le seul à avoir un fusil, j'étais aussi le seul à pouvoir agir de la sorte. En tout cas, l'incident me causait un immense plaisir : c'était la première fois que je prenais une part active dans la guerre. Par ce geste, je m'étais engagé.

Une brève discussion s'éleva. J'étais fatigué. J'aurais aimé dormir un peu. Mais les autres se demandaient s'ils allaient examiner l'épave de l'hélicoptère ou filer à travers le bois pour découvrir quel était l'objectif de l'attaque des Afrims.

— Ni l'un ni l'autre, dis-je. Dormons un peu et partons avant l'aube.

— Non, répondit Lateef. Nous ne pouvons passer la nuit ici. C'est trop risqué. Il faut partir. Mais nous avons besoin d'objets à troquer contre de la nourriture. Nous allons prendre tout ce que nous pourrons dans l'hélicoptère et ensuite, partir le plus loin possible.

Un certain Collins observa qu'il risquait d'y avoir des choses bien plus intéressantes dans le bois. Plusieurs hommes approuvèrent. Tout objectif militaire était pour nous une mine de produits susceptibles d'être échangés. Il fut donc décidé de faire une entorse à notre ligne de conduite habituelle et de nous

séparer. J'irais, avec Lateef et deux autres hommes, visiter la carcasse de l'hélicoptère ; le reste du groupe, avec Collins et Olderton à sa tête, irait explorer le bois. Dès qu'un groupe aurait terminé, il irait rejoindre l'autre.

De retour au campement, à l'autre extrémité du village, nous rassemblâmes nos affaires et nous séparâmes comme prévu.

L'hélicoptère s'était écrasé dans un champ, derrière la maison calcinée. Il n'avait pas explosé en heurtant le sol et n'avait pas non plus pris feu. Le danger de l'opération dépendait principalement de l'état dans lequel se trouvaient les hommes qui étaient à bord. S'ils avaient été tués sur le coup, nous n'avions rien à craindre. Mais s'il y avait des survivants, nous courions un grand péril.

Tandis que nous marchions, nous restions silencieux. En arrivant à la limite du champ, nous vîmes la forme de l'hélicoptère, gisant comme un insecte géant. Tout semblait immobile, mais nous restâmes plusieurs minutes à observer, pour plus de sûreté.

— Venez ! murmura alors Lateef et il se mit à ramper.

Mon fusil était chargé, mais je n'étais pas sûr d'avoir encore le courage de m'en servir. Lateef se servait de moi pour le couvrir et je me rappelai la scène de la barricade avec un certain malaise.

Nous parcourûmes les derniers cinquante mètres en rampant sur le ventre, plaqués au sol, parés à toute éventualité. En approchant de l'hélicoptère, nous nous rendîmes compte que même si quelqu'un avait survécu, il ne pouvait présenter un quelconque danger pour nous. La carcasse était complètement tordue et une pale d'hélice s'était encastrée dans le cockpit.

Nous arrivâmes sans encombre à l'épave et nous redressâmes.

Nous en fîmes prudemment le tour, essayant de voir ce que nous pourrions dégager des débris. Ce n'était pas facile dans l'obscurité.

— Nous ne trouverons rien, ici, dis-je à Lateef. S'il faisait jour...

À peine avais-je parlé que quelque chose bougea à l'intérieur. Nous fîmes un bond en arrière, nous jetant par terre, à plat

ventre dans l'herbe. Une voix nous parvint, haletante et entrecoupée.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda l'un de nous.

Nous tendîmes l'oreille, mais n'arrivions pas à distinguer ses paroles. Soudain, je m'aperçus qu'il parlait en swahili. Je ne connaissais pas cette langue, mais la plupart des émissions à la radio, au cours des derniers mois, étaient également diffusées en swahili. C'est une langue confuse, peu agréable à l'oreille européenne.

Nous n'avions pas besoin de connaître la langue pour savoir instinctivement ce que l'homme disait. Il était pris au piège et il souffrait.

Lateef sortit sa lampe torche et braqua le faisceau sur l'épave, en ayant soin de faire un écran de sa main pour que le rayon ne soit pas visible de loin.

Pendant un moment, nous ne pûmes distinguer aucune forme d'objet intact, en dehors d'une inscription en caractères cyrilliques sur un morceau de carlingue qui n'était pas trop endommagé. Nous nous approchâmes encore plus près et Lateef éclaira l'intérieur avec sa lampe. Un nègre était étendu au milieu des débris de métal fracassé. Son visage tourné vers nous était couvert de sang. Il dit quelque chose. Lateef éteignit la lampe.

— Il faut renoncer, dit-il. Nous ne pouvons pas entrer.

— Et l'homme ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Je ne vois pas ce qu'on peut faire.

— On peut essayer de le sortir de là ?

Lateef ralluma sa lampe et en dirigea le faisceau vers l'épave. L'homme était emprisonné dans un amas de décombres, entre le cockpit et le fuselage défoncés. Il aurait fallu une machine de levage pour les déplacer.

— C'est sans espoir, constata Lateef.

— On ne peut pas le laisser comme ça.

— C'est pourtant ce que nous allons être obligés de faire, j'en ai peur. (Lateef remit la lampe dans sa poche.) Allons, venez, ne restons pas ici. C'est trop dangereux.

— Lateef, il faut faire quelque chose pour cet homme !

Il se retourna et s'approcha de moi, son visage presque contre le mien.

— Écoute, Whitman. Tu vois bien qu'on ne peut rien faire. Si tu ne peux pas supporter la vue du sang, il ne fallait pas descendre cette putain de machine. Vu ?

Je n'aimais pas beaucoup ce nouveau ton qu'il employait avec moi. Pour couper court, je répondis simplement : Vu !

— C'est toi qui a le fusil. Alors, sers-t'en, si c'est ça que tu veux.

Il repartit avec les deux autres en direction du hameau.

— Je vous rattraperai. Je vais voir ce que je peux faire.

Pas de réponse.

Il ne me fallut pas longtemps pour me rendre compte que ce que Lateef avait dit était malheureusement vrai. Il n'y avait aucun moyen de dégager l'Afrim. Il gémissait toujours. Sa voix s'élevait, puis retombait, interrompue soudain par un long halètement. Si j'avais eu une lampe, j'aurais été tenté d'en éclairer encore son visage et de le regarder. C'est pourquoi je préférerais en fait ne pas avoir de lampe. À défaut, j'avais un fusil. Je le chargeai et dirigeai le canon vers l'endroit où devait se trouver à peu près le visage de l'homme.

Et j'attendis...

Ce n'était pas à l'homme que j'en voulais en tirant sur l'appareil, mais à l'hélicoptère. Le fait qu'il soit Afrim et qu'il puisse parfaitement être indirectement impliqué dans l'enlèvement des femmes n'avait aucune importance. De même, il ne me vint pas à l'idée que le coup de feu pourrait attirer l'attention de troupes présentes dans le voisinage. Ce n'étaient pas ces considérations pratiques qui m'arrêtaient. Mais ce geste, appuyer sur la gâchette et tuer un homme, était trop positif... et confirmerait mon engagement dans la guerre.

Pourtant, mon instinct d'homme, qui jusqu'ici me retenait, me disait qu'à la limite, il valait mieux l'achever rapidement que de le laisser agoniser.

Enfin, je ne savais pas quelle était la gravité de ses blessures. Si on le retrouvait au matin, encore vivant, peut-être aurait-il la vie sauve. S'il avait une seule chance de survie, je n'avais pas le droit de prendre une décision arbitraire.

Je retirai le fusil, me relevai, fis deux pas en arrière.

Puis je pointai le canon vers le ciel et tirai deux coups en l'air.

Les gémissements cessèrent dans l'épave.

*

* *

Deux ans après la naissance de Sally, mes relations avec Isobel s'étaient complètement détériorées. C'était à peine si nous pouvions nous supporter le son de la voix de l'autre, la vue de son visage, le contact de son dos dans le lit nous devenait chaque jour plus odieux.

*

* *

Mon ami m'expliquait que les nouvelles lois avaient pour but non pas de persécuter les immigrés africains mais au contraire de les protéger. Le gouvernement, disait-il, considérait que puisqu'ils étaient entièrement à notre merci, nous devons les traiter comme des sujets temporaires et non comme des intrus indésirables. La population du pays ne devait pas se laisser aller à des réactions de panique inconsidérées à la vue d'un ou deux étrangers pouvant être armés. En tant qu'immigrés clandestins, ils ne pouvaient se comporter autrement qu'en hors-la-loi aussi longtemps que la loi commanderait de les arrêter. Telle était la signification du nouveau décret.

Je lui rétorquai que j'avais entendu raconter des histoires de persécutions, de viol, de meurtre et d'enlèvements. Il y avait le fameux cas Gorton, un exemple de torture autour duquel on avait fait beaucoup de publicité, où dix Africaines avaient été systématiquement humiliées, violées, mutilées puis finalement égorgées.

Mon ami approuva et ajouta que c'était précisément ce genre d'atrocités que voulait empêcher la nouvelle loi. En restreignant les droits et les déplacements des étrangers, on pourrait leur assurer une meilleure protection officielle, à condition qu'ils respectent les divers règlements. Le fait que la majorité des Afrims ait toujours refusé toute protection jusqu'à présent montrait bien qu'ils se comportaient résolument en étrangers.

Mon ami me rappela les débuts de la carrière politique de John Tregarth et comment, alors qu'il n'était encore qu'un obscur député Indépendant, il s'était fait un nom en remettant à l'honneur le patriotisme, le nationalisme et la pureté de la race. Il avait donné des preuves de sa sincérité en restant fidèle à ses idées pendant la phase d'humanitarisme néo-libéral qui avait précédé les événements. Maintenant qu'il occupait la fonction suprême, la nation se verrait récompensée de la clairvoyance qu'elle avait montrée en élisant son parti au gouvernement.

J'avais l'impression, pour ma part, que Tregarth avait accédé au pouvoir grâce à l'appui de gros hommes d'affaires qui avaient financé sa campagne.

Mon ami approuva encore, en me faisant remarquer que cela coûte cher de créer de toutes pièces un nouveau parti politique. Mais ils n'avaient subi qu'un seul échec aux élections législatives, ce qui prouvait bien leur immense popularité.

J'objectai que Tregarth n'avait été suivi que parce qu'il avait créé une scission au sein de l'Opposition existante.

Nous retombâmes dans le silence pendant un instant, sachant que les discussions politiques peuvent entamer l'amitié si elles ne restent pas cordiales. Je ne me souciais pas des conséquences que la situation du moment pouvait avoir sur ma vie. J'avais pensé que ma participation à la vie politique du pays avait pris fin avec mes études, mais je constatais par moi-même les effets de l'extrémisme sur l'homme.

Mon ami me rappela que Tregarth avait accédé au pouvoir plusieurs mois avant que le problème Afrim ne prenne ses proportions actuelles et qu'il ne fallait voir aucun racisme dans la façon dont les choses étaient menées.

Une situation difficile doit être réglée avec fermeté, et malgré tous les principes soi-disant humanitaires invoqués par certains, il demeurait que les Afrims étaient dangereux et agressifs et devaient être traités comme tels.

*

* *

Je rattrapai Lateef et ses deux compagnons au village et nous

prîmes la direction du bois. Lateef ne fit aucune allusion à l'homme de l'hélicoptère. J'avais manifestement accordé trop d'importance à l'incident.

Comme nous sortions du village et arrivions sur la route qui menait au bois, l'un des hommes les plus âgés du groupe de Collins s'approcha de nous. Il était dans tous ses états.

— Dans le bois. Collins dit qu'il y a quelque chose.

— Quoi ? demanda Lateef.

— Il m'a envoyé vous chercher. Nous les avons trouvés.

Lateef le bouscula et se précipita en direction des flammes. Je le suivis et jetai un coup d'œil à ma montre, orientant le cadran du mieux que je pus pour capter toute la pâle clarté de la lune. Je pouvais à peine discerner les chiffres. Il était trois heures et demie. Chaque minute m'apportait un surcroît de fatigue et je nous voyais mal installer un autre camp aux premières heures du jour. Il s'était révélé dangereux de dormir pendant la journée, à moins de trouver un endroit parfaitement abrité.

Comme nous atteignons l'orée du bois, mes poumons s'emplirent de fumée. L'odeur ne m'était pas familière et semblait être le produit de plusieurs sortes de feux. Les relents de cordite dominaient cependant ; une odeur de guerre, de cartouche brûlée.

Nous approchions du lieu de l'embuscade. Un lourd tracteur avait été garé en travers de la route, sur toute la largeur. À vingt mètres de là, la carcasse du camion de tête gisait. Une rocket au moins l'avait atteint en plein centre. Il ne ressemblait plus à rien et surtout pas à un camion. Derrière, les squelettes de plusieurs autres véhicules encombraient la route. Je n'en comptai que sept, même si Lateef affirma par la suite qu'il y en avait douze. D'où tenait-il cette information, je l'ignore. Quoi qu'il en soit, quatre d'entre eux brûlaient encore. Les explosions avaient mis le feu à des bouquets d'arbustes, de chaque côté de la route, et leur fumée venait grossir celle qui s'échappait des véhicules. Il y avait peu de vent et l'air, à cet endroit, était proprement irrespirable.

J'étais avec Lateef. Nous essayions de déterminer dans quel sens roulaient les camions ; les forces en présence, dans cette

guerre civile non déclarée, montraient rarement leurs couleurs, et les véhicules ne portaient pas, en général, de marque distinctive. Logiquement, ces engins devaient appartenir aux troupes Nationalistes ou Loyalistes, puisque les hélicoptères étaient, nous en avons eu la preuve, pilotés par des Afrims, mais rien n'était certain. Je trouvais qu'ils ressemblaient à des camions américains, mais aucun de nous ne pouvait le certifier.

Un homme émergea de la fumée et se tint devant nous. Dans la clarté pourpre du brasier, nous reconnûmes Collins. Il avait noué un morceau d'étoffe sur son nez et sa bouche et respirait avec difficulté.

— Je crois que c'était un convoi de ravitaillement Nationaliste, Lat, nous cria-t-il.

— Y a-t-il quelque chose d'intéressant pour nous ?

— Pas de nourriture. Pas grand-chose d'autre. Mais viens voir ce que nous avons trouvé.

Lateef sortit un mouchoir de sa poche et s'en fit un masque. Je l'imitai. Quand nous fûmes prêts, Collins nous fit passer devant les deux premiers camions et s'arrêta au troisième. Celui-ci ne brûlait pas.

Apparemment, une rocket avait explosé juste devant lui, fracassant la cabine du conducteur, mais sans mettre le feu au corps principal du véhicule. Le camion avait percuté celui qui le précédait et qui avait brûlé, mais sans que le feu se propage. L'engin qui le suivait avait été atteint de plein fouet. Les restes se consumaient encore. Huit ou neuf hommes étaient là, attendant impatiemment Lateef.

Collins gesticulait autour d'une caisse posée sur le sol.

— Nous avons trouvé ça dans les camions.

Lateef s'agenouilla, introduisit sa main, retira un fusil. Il le posa près de lui.

— Y en a-t-il d'autres ?

— C'en est rempli.

À cet instant précis, un camion explosa à une cinquantaine de mètres. Nous nous étions tous plaqués au sol, dans un réflexe de défense. Je tenais mon fusil à la main et instinctivement, je fis retraite vers les arbres les plus proches. J'observai Lateef.

Il regarda autour de lui. Je l'entendis demander :

— Y a-t-il des munitions ?

— Oui.

— Sortez-les immédiatement. Autant que vous pourrez. Kelk !

Un homme arriva en courant.

— Va chercher une charrette. Vide-la, enlève tout ce qu'il y a dedans. Nous y mettrons les fusils.

Je m'enfonçai entre les arbres, devenu soudain spectateur. Je me disais que si le camion de munitions venait à exploser, tous les hommes seraient sans doute tués. Je remarquai à quel point l'herbe et les buissons étaient noircis par la chaleur autour du camion et je vis les étincelles qui dansaient autour de lui. Je me demandai si le carburant s'était répandu sur le camion et s'il pouvait rester dans le voisinage des obus qui n'aient pas explosé. Peut-être le camion ne contenait-il pas seulement des fusils et des munitions, mais aussi des explosifs qui pouvaient éclater au moindre mouvement. Bien que mes craintes fussent parfaitement fondées et logiques, j'éprouvais un pressentiment irraisonné, superstitieux peut-être, que si j'allais les aider, je provoquerais la catastrophe d'une façon ou d'une autre.

Je restai sous les arbres, mon fusil à la main, inutile.

À un moment, Lateef se détacha du groupe et, le dos au camion, plongea ses regards dans l'obscurité du bois, regardant dans ma direction. Il m'appela.

J'attendis que le chargement soit terminé, selon la volonté de Lateef. Puis, tandis qu'ils poussaient la charrette, je les suivis à bonne distance jusqu'à ce qu'un emplacement soit choisi pour camper, à plusieurs centaines de mètres du convoi attaqué. Je prétextai auprès de Lateef avoir aperçu une ombre tapie dans les bois et être allé me rendre compte. Lateef était mécontent ; pour l'apaiser, je lui proposai de prendre le premier tour de garde auprès des armes que nous avions dénichées. Un autre homme, Pardoe, fut chargé de monter avec moi cette première garde qui devait durer deux heures.

Le lendemain, on distribua un fusil et des munitions à chaque homme. Le reste fut soigneusement rangé dans la charrette.

*
* *

Dans les semaines qui suivirent, Sally et moi sommes restés seuls. Nous avons continué pendant quelque temps à vivre sous la tente, et puis nous avons eu la chance de trouver une ferme où l'on nous permit de nous installer dans une partie des communs. L'homme et la femme qui habitaient la ferme proprement dite étaient assez âgés et s'intéressaient peu à nous. Nous ne payions pas de loyer ; en échange de notre participation aux travaux sur la propriété, ils nous donnaient de la nourriture.

Pendant cette période, nous avons joui d'un semblant de sécurité ; il nous était pourtant difficile de négliger l'activité militaire toujours croissante dans la région.

Le pays était aux mains des forces Nationalistes et la ferme elle-même était considérée comme un point stratégique. Des soldats venaient parfois nous aider ; une batterie antiaérienne fut installée dans un champ, à l'écart, mais elle ne fut jamais utilisée, à ma connaissance.

Au début, je suivis avec passion les déroulements de la guerre civile, puis mon intérêt décrût. Une seule fois, je parlai avec le fermier de la situation politique, pour me rendre compte qu'il était incapable d'en discuter, ou qu'il préférerait se taire. Il me dit qu'il avait eu la radio et la télévision, mais que les forces armées les avaient réquisitionnées. Le bulletin de l'armée qui était distribué gratuitement à tous les civils était son seul moyen d'information sur le monde extérieur. Et il ne tirait aucun renseignement de ses rencontres occasionnelles avec les autres fermiers, puisque ceux-ci étaient dans la même situation que lui.

Lorsque je discutais avec les soldats qui travaillaient à la ferme, je n'en apprenais pas davantage. Ils avaient manifestement reçu l'ordre de ne rien dévoiler aux civils des déroulements de la guerre, et même s'ils ne se conformaient pas toujours à ces instructions, il était évident que leurs connaissances se limitaient à la propagande de leurs supérieurs.

Une nuit, au début d'octobre, la ferme fut attaquée par les

forces ennemies. Dès que le premier avion de reconnaissance la survola, j'emmenai Sally dans le meilleur abri que je pus trouver, une porcherie désaffectée, qui avait l'avantage d'être solidement bâtie en murs de briques. Nous y restâmes jusqu'à la fin du raid.

Les communs où nous vivions n'avaient pas été touchés, mais la ferme avait été détruite. L'homme et la femme étaient introuvables.

Le lendemain matin, le commandant des troupes Nationalistes fit le tour de la ferme et emporta le reste du matériel qui y avait été entreposé. La batterie antiaérienne fut abandonnée.

Sally et moi restâmes quelque temps à la ferme, tout simplement parce que nous n'avions pas le courage de reprendre la route. Nous sentions bien que notre situation était précaire, mais la perspective de vivre à nouveau sous la tente ne nous disait rien qui vaille. En fin de journée, la ferme fut occupée par un détachement de soldats Afrims et Sécessionnistes alliés, et le lieutenant africain nous pressa de questions.

Nous considérions les soldats avec beaucoup d'intérêt, car c'était bien la première fois que nous voyions des Blancs combattre aux côtés des Africains.

Ils étaient quarante en tout. Il n'y avait que quinze Blancs. Les deux officiers étaient africains, mais l'un des sous-officiers était un Blanc. La discipline semblait être bonne et nous fûmes bien traités. On nous permit de rester temporairement à la ferme.

Le jour suivant, la ferme fut visitée par un officier supérieur Sécessionniste. Dès que je le vis, je reconnus l'homme dont la photographie était publiée régulièrement dans le bulletin de l'Armée nationaliste. Il s'appelait Lionel Coulsden ; avant la guerre, il avait mené une campagne pour la défense des droits des citoyens. Pendant la période d'infiltration Afrim dans les villes, il avait renouvelé son engagement dans l'armée au grade qu'il avait auparavant et lorsque les hostilités militaires avaient éclaté ouvertement, il avait été l'un des meneurs de la sécession en faveur des Afrims. Il était maintenant colonel dans l'armée

rebelle et était condamné à mort par le gouvernement.

Il vint nous parler en particulier pour nous expliquer qu'il nous faudrait partir. On prévoyait une contre-attaque nationaliste sous peu et nos vies seraient en danger. Il me proposa de m'engager immédiatement dans les forces Sécessionnistes, mais je refusai en lui expliquant que je devais m'occuper de Sally.

Avant notre départ, il me tendit une feuille de papier qui exposait les objectifs à long terme de la cause Sécessionniste dans un langage très simple.

Leurs buts étaient la restauration de l'ordre et de la légalité ; une amnistie immédiate pour tous les collaborateurs nationalistes ; le retour à la monarchie parlementaire telle qu'elle existait avant la guerre civile ; la restauration du système judiciaire ; un programme de logement d'urgence pour les civils expulsés de chez eux ; la citoyenneté britannique entière pour tous les immigrants africains.

Ils nous conduisirent en camion au village qui se trouvait à douze kilomètres de la ferme. Il était, nous dirent-ils, en territoire libéré. Il y avait une petite garnison Afrim dans le voisinage ; nous allâmes leur demander de nous aider à trouver un endroit où nous installer provisoirement. L'accueil ne fut pas aussi affable que celui que nous avait réservé le colonel Sécessionniste, on nous menaça même d'emprisonnement. Nous partîmes immédiatement.

Le village était singulièrement hostile et les quelques personnes rencontrées se montrèrent méfiantes et peu avenantes. Nous passâmes la nuit sous la tente dans un champ sur le flanc d'une colline à cinq kilomètres à l'ouest du village. J'entendis Sally pleurer.

Une semaine plus tard, nous trouvâmes une maison plantée au milieu d'un petit jardin. Elle était au bord de la route mais protégée par un écran d'arbres. Nous approchâmes prudemment. L'accueil fut froid, mais on ne nous jeta pas dehors. La maison était habitée par un jeune ménage qui nous offrit l'hospitalité jusqu'à ce que nous trouvions un autre toit. Notre séjour dura trois semaines.

*
* *

Lateef avait peur. C'était la première fois que je le voyais ainsi.

Les événements de la nuit nous avaient tous épuisés et nous avions les nerfs à fleur de peau. Lateef, en particulier, ne pouvait dissimuler sa nervosité. Incapable de décider si oui ou non nous devions lever le camp, il allait et venait, la main crispée sur son nouveau fusil, comme si le fait de le lâcher risquait de saper son autorité. Nous l'observions, mal à l'aise, inquiets du nouvel aspect de sa personnalité qu'avaient révélé les derniers incidents.

J'étais moi-même plongé dans de sombres pensées, de plus en plus angoissé par l'acquisition des armes.

J'avais déjà entendu quelqu'un suggérer d'organiser une véritable armée de guerrilleros contre les Afrims. Le terme de « salauds de nègres » était dans toutes les bouches, comme jamais il ne l'avait été, même dans les heures qui avaient suivi l'enlèvement des femmes, où tous, nous criions vengeance.

C'était Lateef que je craignais le plus, ainsi que l'état d'esprit du reste des hommes. Nous sentions que, maintenant plus que jamais, nos actions dépendaient de lui seul.

Ce qui m'inquiétait, c'était son indécision manifeste. Il avait peur lui-même, peur de rester dans ce camp que nous avions dressé à moins d'un kilomètre du convoi attaqué, sans avoir non plus le courage de repartir.

Ses doutes étaient compréhensibles. En restant si près des lieux du combat, nous risquions d'être découverts par tout parti envoyé en reconnaissance.

Mais si nous levions le camp, avec tout notre chargement de fusil, les conséquences seraient désastreuses si nous étions repérés par des forces militaires. C'était le rôle de Lateef de nous diriger, mais si nous avions tous en cet instant les yeux levés vers lui dans l'attente d'instructions, il était sous-entendu que s'il manquait à ses devoirs de chef, nous le remplacerions.

Pour le moment, nous ne bougions pas, le choix de la passivité étant au moins une forme de décision.

Je fis l'inventaire des fusils que nous possédions désormais, avec trois autres hommes. Il y en avait douze caisses, en plus de ceux qui avaient été distribués aux hommes. En fait, nous avions plus d'armes que nous pouvions en transporter. Nous en avions chargé la plus grande part dans les charrettes, mais cette solution ne pouvait qu'être provisoire.

Je regardai les hommes assis en groupe désordonné parmi les arbres, avec, à côté d'eux, leur fusil, dernière trouvaille. Un peu à l'écart du groupe, Lateef, perdu dans ses pensées.

*
* *

J'avais le sentiment d'être devenu, de tous les hommes, le plus proche compagnon de Lateef au cours des dernières semaines. Au bout d'un moment, je vins vers lui. Il fut contrarié d'être interrompu, surtout par moi. Je me rendis compte immédiatement que je venais de commettre une erreur de jugement capitale et que j'aurais dû rester avec les autres.

— Où diable étais-tu la nuit dernière ? demanda-t-il.

— Je t'ai expliqué ce qui s'est passé. J'ai cru apercevoir quelqu'un.

— Tu aurais dû m'avertir. Si ç'avait été les Afrims, ils t'auraient tiré dessus.

— J'ai pensé que nous étions en danger. J'avais mon fusil et j'étais le seul à pouvoir nous défendre.

Je ne voulais pas lui avouer la vérité.

— Nous avons tous des fusils, maintenant. Ce n'est pas la peine de te charger pour nous de missions périlleuses. Nous pouvons prendre soin de nous-mêmes. Merci beaucoup, Whitman.

Le ton de sa voix n'était pas seulement acerbe. On y décelait l'impatience, l'irritation, la distraction. Il avait l'esprit ailleurs ; il ne se souvenait de la nuit précédente que parce que j'étais venu lui parler, ce n'était pas son principal sujet de préoccupation.

— Tu as tous les fusils qu'il te faut. Qu'est-ce que tu vas en faire ?

- Et toi, qu'en ferais-tu ?
- Je crois que nous devrions nous en débarrasser. Ils vont nous causer plus d'ennuis qu'ils n'en résoudront.
- Non. Je ne vais pas m'en débarrasser. J'ai une autre idée.
- Quelle est-elle ?
- Il agita doucement la tête en me souriant d'un air narquois.
- Dis-moi. En supposant que tu puisses t'enfuir en les emportant, à quoi les emploierais-tu ?
- Je te l'ai déjà dit.
- N'essayerais-tu pas de les échanger ? Avec d'autres réfugiés ? Ou d'abattre encore quelques hélicoptères ?
- Je savais où il voulait en venir.
- Ce n'est pas seulement le fait d'avoir des armes. Mais si tout le monde en a, au lieu seulement d'une ou deux personnes, cela ne sert plus à rien.
- Ainsi, tant que tu étais le seul à avoir un fusil, tu trouvais cela très bien. Maintenant que tu n'as plus cet avantage, ça ne va plus.
- Je t'ai donné mes raisons de posséder un fusil quand je l'ai trouvé, au début. Un fusil, cela représente un moyen de défense. Un armement complet constitue une agression.
- Lateef me considéra d'un air songeur.
- Peut-être nos idées s'accordent-elles plus que je ne l'aurais cru. Mais tu ne m'as toujours pas dit quel usage pratique tu en ferais.
- Je réfléchis un moment. Je n'avais encore qu'une seule véritable motivation, aussi irréalisable qu'elle puisse paraître.
- J'essayerais de retrouver ma fille.
- Je m'y attendais. Cela ne donnerait rien de bon, tu sais.
- En ce qui me concerne, tout vaut mieux que ce que nous avons fait jusqu'à présent.
- Tu ne comprends donc pas. Nous ne pouvons absolument rien faire dans ce sens. Tout ce que tu peux espérer, c'est qu'elle se trouve dans un camp d'internement. Mais elles ont plutôt dû se faire violer ou assassiner, sans doute les deux. Tu as vu hier ce qu'ils font aux femmes blanches.
- Et tu peux admettre cela, simplement ? Ce n'est pas la même chose pour toi, Lateef. C'est ma femme et ma fille qu'ils

ont pris. Ma fille !

— Tu n'es pas le seul dans ton cas. Dix-sept femmes ont été emmenées.

— Mais aucune n'était la tienne.

— Pourquoi ne peux-tu pas accepter comme les autres, Alan ? Il nous est impossible de les retrouver. Nous sommes hors la loi. Va seulement trouver les autorités et nous serons tous emprisonnés sur-le-champ. Nous ne pouvons entrer en contact avec les Afrims, d'abord parce que nous ne savons pas où ils sont, et ensuite, parce que de toutes manières, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils reconnaissent avoir enlevé nos femmes. Nous n'obtiendrons aucune compréhension de la part des agents des Nations Unies. Tout ce que nous pouvons faire, c'est continuer à survivre.

Je regardai autour de moi avec exaspération.

— Tu appelles ça survivre ? Nous vivons comme des bêtes.

— Tu veux te rendre ?

Le ton de sa voix avait changé. Il essayait maintenant d'être convaincant.

— Écoute, tu sais combien il y a de réfugiés comme nous ?

— Personne ne sait.

— Parce qu'ils sont trop nombreux. Des milliers... peut-être des millions. Notre rayon d'action ne s'étend que sur une petite partie du territoire. Dans toute l'Angleterre, il y a des gens sans abri comme nous. Tu disais que nous ne devrions pas nous montrer agressifs. Mais pourquoi pas ? Chacun de ces réfugiés a une excellente raison de vouloir prendre part au combat. Mais les conditions sont contre lui. Il est faible. Il a peu de vivres, aucune ressource. Sa situation n'est pas légale. Qu'il penche d'un côté, et il représente un danger latent pour les forces militaires parce qu'il est itinérant et qu'il assiste à la conduite de la guerre ; qu'il incline trop vers l'autre bord, et il est politiquement compromis. Sais-tu comment le gouvernement traite les réfugiés ? Comme des sympathisants sécessionnistes. Veux-tu voir un camp de concentration de l'intérieur ? C'est pourquoi les réfugiés vivent et dorment comme des primitifs, se rassemblent en petits groupes, font du troc, chapardent et évitent tous les autres.

— Et on leur prend leurs femmes ?

— S'il doit en être ainsi, oui. Cela n'a rien de réjouissant, mais on n'a pas le choix.

Je ne dis rien, sachant qu'il avait sans doute raison. J'avais depuis longtemps le sentiment que s'il y avait eu un moyen d'éviter la triste vie errante que nous menions, nous l'aurions découvert. Or, d'après ce que nous avons vu des diverses organisations pendant les brèves périodes d'interrogatoire auxquelles nous avons été soumis, il était clair qu'il n'y avait pas place pour les civils évincés. Les grandes villes et agglomérations étaient en état de siège, et les villages et bourgades de moindre importance étaient placés sous contrôle militaire, ou avaient organisé des milices civiles pour assurer leur propre résistance. Les campagnes étaient à nous.

Au bout d'une ou deux minutes, je m'écriai :

— Mais cela ne peut durer éternellement. C'est une situation qui n'est pas stable.

Lateef grimaça un sourire.

— Plus maintenant.

— Maintenant ?

— Nous sommes armés. C'est toute la différence. Les réfugiés peuvent s'unir et se défendre. Avec des fusils, nous pouvons reconquérir ce qui nous revient... la liberté.

— C'est de la folie ! Il suffit que vous sortiez de ce bois pour que le premier détachement de l'armée régulière vous massacre.

— Une armée de guerrilleros. Des milliers, sur tout le territoire. Nous pouvons occuper des villages, tendre des embuscades aux convois de ravitaillement. Mais nous devons être prudents et demeurer cachés.

— Qu'est-ce que cela changerait alors ?

— Nous serons organisés, armés, solidaires.

— Non, nous ne devons pas nous laisser entraîner dans la guerre. C'est déjà trop.

— Allons ! Nous allons en parler aux autres. Ce sera démocratique et ça ne peut marcher que si nous sommes tous d'accord.

Nous revînmes à travers les arbres nous joindre aux autres, là où ils nous attendaient. Je m'assis par terre non loin de

Lateef, et je regardai les charrettes à bras chargées de caisses. Je n'écoutais Lateef que d'une oreille. J'avais dans l'esprit la vision inquiétante d'une bande désordonnée d'hommes, se répandant par milliers dans toutes les campagnes du pays, assoiffés de vengeance contre un ennemi sans visage ; les forces armées et les organisations civiles de tous les bords.

Alors que les réfugiés avaient jusque-là représenté dans la lutte une présence neutre, désespérée, mais inefficace, il était évident à mon sens que leur organisation en une armée clandestine, s'ils y parvenaient jamais, ne ferait qu'aggraver le chaos qui déchirait le pays.

Je me levai et tournai le dos au groupe. Tandis que je trébuchais entre les arbres, poussé par un désir de plus en plus frénétique d'être loin d'eux, j'entendis les hommes hurler leur approbation à l'unisson. Je pris la direction du sud.

*

* *

Je remarquai la fille qui était assise à une table à quelques mètres de la mienne. Dès que je la reconnus, je me levai et m'approchai d'elle.

— Laura ! m'exclamai-je.

Elle leva vers moi un regard ahuri. Puis, elle me reconnut à son tour.

— Alan !

Je n'ai pas l'habitude de céder à la nostalgie, mais pour une raison quelconque, j'étais retourné au restaurant du parc, l'associant automatiquement aux moments que j'avais passés avec Laura Mackin. Bien que son souvenir fût toujours présent dans ma mémoire, je fus stupéfait de la trouver là ; je ne savais pas qu'elle continuait à venir ici.

Elle vint s'installer à ma table.

— Pourquoi es-tu ici ?

— C'est évident, non ?

Nous nous dévisageâmes à travers la table.

Nous commandâmes du vin pour fêter notre rencontre, mais il était trop doux. Aucun de nous deux n'avait envie de le boire,

mais cela nous ennuyait de nous plaindre au garçon. Nous bûmes à la santé l'un de l'autre et le reste n'avait guère d'importance. Tout en mangeant, je me demandais ce qui m'avait poussé à venir ici. La quête du passé ? Il ne pouvait s'agir seulement de cela. À quoi avais-je pensé pendant la matinée ? J'essayais de m'en souvenir, mais ma mémoire restait désespérément vide.

— Comment va ta femme ?

La question qui n'avait jamais été formulée jusqu'à ce jour. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle la pose.

— Isobel ? Toujours la même.

— Toi aussi, tu es toujours le même.

— On ne change pas beaucoup en deux ans.

— Je ne sais pas.

— Et toi ? Tu loues toujours le même appartement ?

— Non. J'ai déménagé.

Nous achevâmes notre repas, prîmes un café. Les silences qui entrecoupaient notre conversation étaient embarrassants. Je me pris à regretter de l'avoir rencontrée.

— Pourquoi ne la quittes-tu pas ?

— Tu le sais bien. À cause de Sally.

— C'est ce que tu disais, avant.

— C'est la vérité.

Nouveau silence.

— Tu n'as pas changé, n'est-ce pas ? Je sais bougrement bien que Sally n'est qu'un prétexte. C'est cela qui clochait, avant. Tu es trop faible pour te débarrasser d'elle.

— Tu ne comprends pas.

Nous commandâmes d'autres cafés. Je désirais mettre un terme à cette discussion et la laisser là. Au lieu de cela, c'était plus facile de poursuivre. Je devais admettre que ce qu'elle disait de moi était vrai.

— De toutes manières, quoi que je dise, tu ne changeras pas.

— Non.

— J'ai déjà trop souvent essayé par le passé. Te rends-tu compte que c'est pour cette raison que je n'ai plus voulu te voir ?

— Oui.

— Et rien n'a changé.

Je lui dis, le plus simplement que je pus :

— Je t'aime toujours, Laura.

— Je sais. C'est ce qui rend les choses si difficiles. Et moi, je t'aime à cause de ta faiblesse.

— Je n'aime pas t'entendre dire cela.

— Cela ne fait rien. Je le pense, c'est tout.

Elle me tourmentait, tout comme autrefois. J'avais oublié cette faculté qu'avait Laura de faire de la peine. Et pourtant, ce que je lui disais était vrai, malgré tout, je continuais à l'aimer, même si je n'avais pas su le reconnaître avant de la retrouver ici. De toutes les femmes que j'avais connues hors du mariage, Laura était la seule pour laquelle j'avais éprouvé quelque chose de plus profond que du désir physique. Et cela, parce qu'elle me voyait et me prenait pour ce que j'étais. Bien que j'en fusse peiné, le jugement de Laura sur mon incapacité d'assumer mes relations avec Isobel m'apparaissait comme une précieuse qualité. J'ignorais pourquoi elle était amoureuse de moi, pourtant, elle prétendait l'être. Je n'étais jamais arrivé à la comprendre totalement. Elle évoluait dans une sorte de vide personnel... vivant dans notre société, mais sans en faire partie. Sa mère était une Irlandaise immigrée, elle était morte en la mettant au monde. Son père était un homme de couleur, un matelot ; elle ne l'avait jamais vu. Elle avait la peau claire, mais des traits négroïdes. Elle fut l'une des premières victimes de l'occupation Afrim, tuée au cours de la deuxième émeute de Londres. Ce jour-là, dans le restaurant du parc, je la voyais pour la dernière fois.

*

* *

Le chef du groupe était l'homme que j'avais rencontré dans le village en ruine, lorsque nous avons pillé les restes de l'hélicoptère. Je le reconnus. Il m'avait dit à ce moment-là qu'il s'appelait Lateef, mais ne m'avait donné aucune indication sur son origine. À cause des événements qui se déroulaient à l'époque, j'avais pris l'habitude de me méfier de quiconque avait la peau sombre.

Le groupe qu'il dirigeait comprenait environ quarante personnes, dont plusieurs enfants. Ils n'étaient pas très bien organisés.

Je les observais, du dernier étage de la maison, en espérant qu'ils ne réveilleraient pas Sally par leur tapage. La journée avait été longue et déprimante et nous avions faim. La maison n'était qu'un refuge provisoire ; comme l'hiver approchait, nous savions qu'il nous faudrait trouver un abri plus stable.

Je me demandais s'il fallait révéler notre présence.

Je me disais que Sally et moi ne nous étions pas trop mal débrouillés dans l'ensemble. Nous n'avions quitté le jeune ménage que quand on avait annoncé que les civils non identifiés, ainsi que ceux qui leur donnaient asile, seraient mis dans des camps de concentration si on les capturait. Bien que ce règlement fût annulé peu après, nous jugeâmes plus prudent de partir. C'était ainsi que nous nous trouvions dans cette maison.

J'observais le groupe, indécis.

En restant seuls, nous risquions moins d'être capturés, mais en nous joignant à un groupe constitué, nous étions assurés d'avoir presque toujours de la nourriture. Aucune des deux solutions n'était très attrayante, mais lorsque nous étions chez le jeune ménage, nous avions écouté à la radio des bulletins d'information émis du continent, et appris ainsi quelles étaient la nature et l'ampleur véritables de la guerre civile. Sally et moi faisons partie des principaux sinistrés les deux millions de civils évincés qui étaient obligés de vivre comme des vagabonds.

La plupart des réfugiés se trouvaient dans les Midlands et dans le Nord ; c'était dans ces régions que leurs conditions de vie étaient les pires. Ils étaient moins nombreux dans le Sud ; là, leur situation devait être moins rude, néanmoins, on estimait à cent cinquante mille le nombre des réfugiés dispersés dans les campagnes.

Finalement, le groupe de réfugiés, au pied de la maison, commença à s'organiser et deux ou trois tentes furent plantées sous mes yeux. Un homme entra au rez-de-chaussée de la maison et y remplit deux seaux d'eau. Ils allumèrent un feu dans le jardin et commencèrent à sortir des victuailles.

C'est alors que je remarquai une femme qui était en train de

s'occuper de deux petits garçons. Elle essayait de les convaincre de se laver, mais sans grand succès. Elle était sale et paraissait fatiguée ; ses cheveux étaient noués sans soin sur la nuque en un chignon ébouriffé. C'était Isobel.

Cela aurait dû me faire hésiter plus encore, pourtant, je descendis et demandai à Lateef si Sally et moi pouvions nous joindre à son groupe.

*
* *

Je faisais route vers le Sud. Seul, je me sentais plus en sécurité qu'avec Lateef et les autres. Je n'avais pas de fusil, ni d'autre arme d'aucune sorte. Je n'emportais que mon sac, qui contenait quelques effets personnels, un sac de couchage et des vivres. Je parvins à éviter les rencontres indésirables avec les forces armées et je constatai que j'étais mieux traité dans les villages barricadés et les maisons érigées en places fortes que si j'avais été avec un groupe. Je passai la première nuit sous une haie, la seconde dans une grange, et la troisième, dans une chambre qu'on me donna dans une maison.

Le quatrième jour, j'entrai en contact avec un autre groupe de réfugiés. Lorsque furent surmontés les premiers instants de réserve, je m'entretins quelque temps avec leur chef.

Il me demanda pourquoi j'avais quitté Lateef et son groupe. Je lui parlai des fusils et de ce que Lateef comptait en faire. Je lui exposai mes raisons de craindre les effets d'un engagement des réfugiés dans la lutte armée. Je lui dis aussi que j'étais à la recherche de ma femme et de ma fille.

Notre conversation avait lieu dans ce qui avait servi autrefois de parking de voitures à un pub. Le reste de son groupe était occupé, les uns à préparer un repas, les autres à aller faire leur toilette à tour de rôle dans la cuisine du bâtiment abandonné.

— Votre groupe était-il aussi important que le nôtre ?

— Il était plus important à l'origine. Avant l'incursion des Afrims, il y avait vingt-neuf hommes et dix-sept femmes.

— Qui étaient les femmes ? Étaient-ce les vôtres ?

— Pour la plupart. J'avais ma fille avec moi et il y avait trois

jeunes filles seules.

— Nous, nous sommes trente-cinq et nous avons plus de femmes que d'hommes.

Il me raconta un incident qui s'était produit lorsqu'ils avaient été assiégés par des troupes nationalistes. Aux hommes en âge de se battre, on avait donné le choix entre deux solutions : l'internement dans un camp de concentration ou la mobilisation dans l'armée. Le reste du groupe avait été libéré par une équipe des Nations Unies venue inspecter le camp, mais un grand nombre d'hommes étaient néanmoins restés pour combattre aux côtés des Nationalistes.

J'observai avec un certain cynisme que l'un des camps enrôlait les hommes, tandis que l'autre préférait les femmes.

L'homme me demanda :

— Êtes-vous certain que ce sont les Afrims qui ont emmené vos femmes ?

— Oui.

— Dans ce cas, je crois savoir où elles sont.

Il me jeta un regard, comme pour juger quelle pourrait être ma réaction.

— J'ai entendu dire, mais ce n'est qu'une rumeur, que le commandement Afrim a autorisé un certain nombre de bordels de femmes blanches pour ses troupes.

— On peut se fier aux rumeurs.

Il acquiesça d'un signe de tête.

Je tressaillis, j'étais bouleversé, muet d'indignation. Au bout d'un moment, je murmurai :

— Ce n'est qu'une enfant.

— Ma femme est ici. C'est une éventualité à laquelle nous devons tous être préparés. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous cacher jusqu'à la fin de la guerre.

Ils me donnèrent un peu de nourriture et nous échangeâmes tous les renseignements que nous avions sur les mouvements des troupes. Ils voulaient des détails sur le groupe de Lateef et je leur indiquai les coordonnées de leur dernier campement. Ils m'expliquèrent les raisons de cet intérêt : une alliance des deux groupes, disaient-ils, les rendrait plus aptes à protéger les femmes, mais en moi-même, je me doutais que c'était parce que

j'avais parlé des fusils à leur chef.

Je le regrettai ; j'avais conscience d'avoir peut-être encouragé involontairement un mouvement que je n'approuvais pas.

Je recueillis toutes les informations que je pus sur les bordels dont on parlait. Mon instinct me disait que c'était le sort qu'avaient connu Sally et Isobel. Cette idée me faisait horreur et m'angoissait, mais elle me rassurait en un sens, car si les bordels étaient administrés par le commandement Afrim, il restait un espoir de recours, soit auprès du commandement lui-même, soit auprès des organisations de salut public.

— Où se trouvent ces bordels ? demandai-je.

— Le plus proche, à ce qu'on dit, se trouve à l'est de Bognor. (Il nomma une ville de la côte ; c'était celle où j'avais découvert la villa aux cocktails Molotov.)

Nous consultâmes nos cartes. La ville était à dix miles au sud-ouest de l'endroit où nous nous trouvions, et la dernière position de Lateef, à une distance à peu près égale vers le Nord.

Je remerciai le groupe de la nourriture et des renseignements qu'ils m'avaient donnés et me séparai d'eux. Ils étaient en train de lever le camp et se préparaient à partir.

Je ne connaissais pas bien cette partie de la côte où je me rendais. Les villes s'étendent en débordant les unes sur les autres et se prolongent jusque dans l'arrière-pays. J'avais passé des vacances dans la région, étant enfant, mais j'en avais gardé un souvenir assez vague.

Quelques kilomètres plus loin, j'arrivai aux abords d'une agglomération urbaine. Je traversai plusieurs grand-routes et les maisons se faisaient de plus en plus nombreuses. Elles paraissaient désertes pour la plupart, mais je ne cherchai pas davantage à m'en assurer.

Je devais être à près de cinq miles de la côte, lorsque je tombai sur une solide barricade, dressée en travers de la route. Elle n'avait pas l'air défendue et je m'avançai aussi ouvertement que je pus, prêt à chaque instant à prendre la fuite à la première alerte.

Le coup de feu me prit par surprise. Je ne sais si l'arme était chargée à blanc ou si la balle n'était pas destinée à faire mouche, toujours est-il qu'elle ne tomba nulle part près de moi.

Je me baissai et fis un écart. Il y eut une seconde détonation et le coup, cette fois, me manqua de peu. Je me jetai à terre, sans grâce, et me reçus lourdement sur la cheville. Je la sentis se tordre sous moi ; une douleur aiguë me parcourut la jambe. Je restai étendu, immobile.

*
* *

Plus tard, mon ami me raconta des histoires drôles. C'est un homme corpulent et bien qu'il ait à peine trente ans, il paraît beaucoup plus vieux. Quand il fait une plaisanterie, il en rit lui-même, les yeux mi-clos et la bouche grande ouverte. Je ne le connaissais que depuis quelques mois, depuis que j'avais pris l'habitude de boire, le soir. C'était un habitué du bar où j'allais. Je ne l'aimais pas particulièrement, mais il recherchait souvent ma compagnie.

C'était l'histoire d'un homme blanc qui marchait le long d'une route, un jour, quand il rencontre un grand gaillard de nègre qui transporte un canard. L'homme s'approche du nègre et dit : « C'est un bien vilain singe que tu as là ». À quoi le nègre répond « Ce n'est pas un singe, mon vieux, c'est un canard ». L'homme blanc regarde le nègre et lui dit « On t'a demandé quelque chose, toi ? »

Mon ami se mit à rire et je l'imitai, amusé malgré moi par l'absurdité de l'histoire. Je riais encore quand il commença à m'en raconter une autre. C'était l'histoire d'un homme blanc qui voulait chasser les gorilles en Afrique. Comme les gorilles étaient rares dans cette partie de la jungle, tout le monde pensait qu'il n'en trouverait pas. Au bout de dix minutes à peine, il revient en disant qu'il en a déjà tué trente et demande s'il peut avoir d'autres cartouches. Naturellement, personne ne le croit, alors pour prouver qu'il dit la vérité, il leur montre les bicyclettes sur lesquelles étaient les gorilles.

J'avais prévu la fin de l'histoire et de toutes les façons, je ne la trouvais pas très drôle, aussi, je ne ris pas. Je me contentai de sourire poliment et je commandai un autre verre.

En rentrant à la maison ce soir-là, je vis, avec la lucidité que

donne parfois l'alcool, que notre comportement s'adaptait imperceptiblement à la présence des Afrims et de leurs partisans, ce qui revenait à l'admettre, comme un fait acquis. Pour me raconter ses histoires, mon ami m'avait emmené dans un coin tranquille du bar, comme si ce qu'il avait à me dire était secret d'État.

S'il me les avait racontées au beau milieu du bar, il est probable que cela aurait provoqué du grabuge. Une garnison Afrim installée à moins d'un kilomètre du pub donnait déjà des sujets d'inquiétude aux résidents locaux.

Le chemin du retour conduisit mes pas à quelques centaines de mètres de la garnison Afrim, et je n'aimais guère le spectacle qui s'offrait à mes yeux. Un groupe d'hommes et de jeunes garçons attendaient, au coin d'une rue, un prétexte pour provoquer un incident. Au cours des dernières semaines, il y avait eu plusieurs cas d'attaques dirigées contre des sympathisants Afrims.

Une voiture de police était stationnée juste à l'entrée de l'une des maisons de la rue où j'habitais. Tous feux éteints. Six hommes étaient assis à l'intérieur.

Je sentais que les événements étaient en train de prendre des allures d'auto-destruction et qu'il n'était plus possible de trouver une solution humainement acceptable.

*

* *

Sally était heureuse d'avoir retrouvé sa mère. Quant à Isobel et moi, nos retrouvailles furent glaciales. Pendant un moment, je me rappelai une période, dans les premières années de notre mariage, où nous avions pensé que la présence de l'enfant compenserait plus ou moins notre inquiétante absence de rapports. Je parlais maintenant avec Isobel de choses pratiques, lui racontant notre tentative de retour à Londres et les événements qui avaient suivi. Elle m'expliqua comment elle avait intégré le groupe de Lateef et nous ne cessions de bénir le hasard qui nous avait réunis.

Nous passâmes la nuit ensemble, tous les trois ; je sentais

confusément que nous devrions essayer d'avoir à nouveau des rapports sexuels, mais je ne pouvais me résoudre à faire le premier pas. Peut-être était-ce la présence de Sally qui me retenait.

Heureusement pour nous, et pour tous les réfugiés, l'hiver de cette année-là fut doux. Il pleuvait beaucoup, le vent était souvent fort, mais il n'y eut qu'une courte période de gel. Nous avons établi un camp semi-permanent dans une vieille église. Plusieurs fois, des membres de la Croix-Rouge vinrent nous rendre visite. Les forces armées des deux bords connaissaient notre présence. L'hiver s'écoula sans incidents, notre seul handicap sérieux étant l'absence totale d'informations sur l'évolution de la guerre civile.

Ce fut également à cette époque que Lateef m'apparut pour la première fois comme une sorte de visionnaire. Il parlait d'agrandir notre groupe et d'en faire une organisation reconnue, capable de subvenir elle-même à ses besoins jusqu'à la fin des désordres sociaux. À ce moment-là, nous avons tous perdu tout espoir de retrouver nos foyers et nous nous rendions compte que nous finirions par être à la merci de celui des partis qui parviendrait à prendre le pouvoir. Lateef nous persuada de nous serrer les coudes et d'attendre la suite des événements.

Je crois que j'étais assez content de moi à cette époque. Je subissais directement l'influence de Lateef, passant des heures en sa compagnie, à discuter. J'apprenais à le respecter de plus en plus, mais je crois que lui me méprisait, peut-être parce que j'étais incapable, manifestement, de prendre position du point de vue politique.

L'église servit d'asile à plusieurs autres groupes de réfugiés durant l'hiver ; ils restaient plus ou moins longtemps avant de reprendre la route. Nous considérions peu à peu notre installation dans cette église comme une sorte de noyau de la situation. À notre manière, nous prospérions. Nous étions rarement à court de nourriture et notre statut de semi-permanence nous donnait le temps d'organiser des équipes de ravitaillement. Nous avions de bonnes provisions de vêtements de rechange et toutes sortes d'objets qui nous serviraient à faire du troc.

À l'approche du printemps, nous nous rendîmes compte que nous n'étions pas la seule faction à avoir profité de l'accalmie des hostilités pour consolider notre position. En mars et avril, le ciel s'emplit d'avions qui, d'après leur aspect inhabituel, devaient être d'origine étrangère. Les activités militaires reprirent et, la nuit, de longs convois de camions passant sur la route troublaient le silence. Des tirs d'artillerie grondaient au loin.

Nous avions récupéré un poste de radio que nous avions réussi à réparer. Mais à notre grande déception, nous ne pûmes rien apprendre de bien intéressant par la radio.

Les émissions de la BBC avaient été suspendues et remplacées par un poste unique appelé « Voix de la Nation ». Le contenu des émissions était du même acabit que celui des bulletins que j'avais vus : discours politiques et propagande sociale, agrémentés de longues heures de musique continue. Toutes les stations continentales et étrangères étaient brouillées.

Nous apprîmes, à la fin du mois d'avril, qu'une attaque de grande envergure avait été lancée contre des groupes étrangers et rebelles au Sud, et qu'une grande offensive était en cours. Les forces fidèles à la couronne étaient signalées dans la région même où nous étions installés. Ce que nous avions observé nous-mêmes des mouvements militaires nous laissait incrédules, mais s'il y avait quelque vérité dans ces dires, nous avions tout à craindre d'un redoublement des hostilités dans le voisinage.

Nous eûmes un jour la visite d'une vaste délégation des organisations de secours des Nations Unies. Ils nous montrèrent plusieurs circulaires du gouvernement qui énuméraient les groupes de participants aux hostilités devant être traités comme des factions dissidentes. Les réfugiés civils blancs étaient inclus dans la liste.

Les membres de la délégation nous expliquèrent que ces circulaires avaient été envoyées quelques semaines auparavant, puis, comme cela s'était déjà souvent produit, annulées peu de temps après. Cela nous mettait dans une situation très précaire et l'on nous conseillait soit de nous rendre dans les centres de

reclassement des Nations Unies, soit de plier bagages. S'ils nous donnaient ce conseil maintenant, disaient-ils, c'était qu'un grand nombre de troupes nationalistes se trouvaient dans les parages.

La question fut longuement débattue. Finalement, on se rallia au désir de Lateef de continuer à vivre en marge. À notre avis, tant qu'un grand nombre de réfugiés suivaient cette voie, nous constituions un groupe de pression très important quoique passif, incitant le gouvernement à régler le conflit et à nous restituer nos maisons. En nous livrant aux centres des Nations Unies, nous nous priverions de cette petite dose de participation. De toute façon, les conditions de vie, dans les camps surpeuplés et démunis de personnel, étaient pires, à tous points de vue, que celles que nous connaissions déjà.

Quelques-uns, pourtant, partirent pour les camps... ceux, en général, qui avaient des enfants. Mais la plupart restèrent avec Lateef et, le moment venu, nous prîmes la route.

Auparavant, nous avions mis au point une ligne de conduite au jour le jour. Nous décrivions, en marchant, un large cercle et reviendrions à l'église toutes les six semaines. Nous choisirions les endroits dont nous savions, par expérience personnelle ou d'après les renseignements des autres réfugiés, qu'on pouvait y camper la nuit en relative sécurité. Nous emportions avec nous tout le matériel de camping dont nous aurions besoin et plusieurs charrettes.

Pendant quatre semaines et demie, nous suivîmes notre plan de voyage. Puis, nous arrivâmes dans une plaine occupée par des fermes ; la région était sous contrôle Afrim. Ceci ne modifia en rien notre tactique, car ce n'était pas la première fois que nous nous trouvions en territoire Afrim.

Nous passâmes la première nuit sans être inquiétés.

*

* *

Je passai l'après-midi au collège dans un état de profond abattement. Je devais diriger trois séances de travaux pratiques, mais j'étais incapable de me concentrer convenablement. Isobel

occupait toute ma pensée et j'éprouvais un très désagréable sentiment de culpabilité.

J'avais rompu une liaison deux semaines auparavant. Ce n'était pas la corde sentimentale qui avait vibré en moi, mais la frustration sexuelle que m'imposait l'attitude d'Isobel qui s'était libérée. J'avais passé plusieurs soirées dans l'appartement de cette femme et une nuit entière. Je ne l'aimais pas particulièrement, mais elle était remarquable au lit.

À cette époque, je mentais encore à Isobel sur mon emploi du temps. J'ignorais si elle savait la vérité.

À quatre heures de l'après-midi, j'avais pris une décision. Je téléphonai à une amie, une certaine Helen, qui venait parfois garder Sally quand Isobel et moi voulions passer la soirée ensemble. Je lui demandai si elle était libre ce soir-là et nous nous mîmes d'accord pour qu'elle vienne à sept heures.

Je quittai l'institut à cinq heures et rentrai directement à la maison. Isobel faisait du repassage et Sally, qui avait alors quatre ans, goûtait.

— Termine cela dès que tu pourras, dis-je à Isobel. Nous sortons.

Elle portait une jupe râpée et un chemisier informe. Elle n'avait pas de bas ; elle était en pantoufles. Ses cheveux étaient tirés en arrière, attachés par un élastique, avec des mèches pendant sur son visage.

— Sortir ? Mais je ne peux pas. J'ai tout le repassage à faire et nous ne pouvons pas laisser Sally.

— Helen vient. Et tu pourras terminer cela demain.

— Pourquoi sortons-nous ? Qu'est-ce que nous fêtons ? Sans raison. Une idée comme ça.

Elle me jeta un regard ambigu et se remit à repasser.

— Très drôle.

— Non, je ne plaisante pas.

Je me baissai et débranchai la prise.

— Arrête ça et va te préparer. Je vais coucher Sally.

— Nous dînons d'abord ? J'ai tout préparé.

— Nous le prendrons demain.

— Mais, c'est déjà à moitié cuit.

— Mets-le au frigo. Ça va se garder.

— Ton humeur aussi ? dit-elle d'un ton tranquille.

— Quoi ?

— Rien.

Elle se pencha à nouveau sur la table à repasser.

— Écoute, Isobel, ne fais pas l'idiote. J'aimerais passer la soirée avec toi. Maintenant, si tu ne veux pas, dis-le, simplement. Je pensais que cela te ferait plaisir.

— Mais... oui. Je suis désolée, Alan. Mais tu vois, je ne m'y attendais pas.

— Alors, on sort ?

— Bien sûr.

— Il te faut combien de temps pour te préparer ?

— Pas longtemps. Il faut que je prenne un bain et que je me lave les cheveux.

— D'accord.

Elle finit de repasser le linge qui était déjà sur la table, puis rangea le fer et la table. Pendant quelques minutes, elle s'agita dans la cuisine pour ranger la nourriture qu'elle avait mise à cuire.

J'allumai la télévision et écoutai les nouvelles. À l'époque, on se demandait quand auraient lieu les élections et un député Indépendant de droite, un dénommé John Tregarth, avait provoqué un scandale en prétendant que les comptes du Trésor étaient falsifiés.

Je m'occupai de Sally, puis je fis la vaisselle. J'expliquai à Sally qu'Helen allait venir la garder et qu'elle devrait être sage. Elle m'en fit la promesse solennelle et parut très calme et très heureuse. Elle aimait beaucoup Helen. Quand j'allai dans la salle de bains prendre mon rasoir électrique, Isobel était déjà dans son bain. Je me penchai et l'embrassai. Elle se laissa faire un instant, puis elle me repoussa et me sourit. C'était un étrange sourire ; dont je n'arrivais pas à saisir la signification. J'aidai Sally à se déshabiller, puis j'allai attendre dans le salon qu'Isobel ait terminé.

Je téléphonai à un restaurant de West-End pour leur demander de nous réserver une table à huit heures. Isobel descendit en robe de chambre tandis que je parlais dans le récepteur. Elle cherchait son sèche-cheveux. Helen était à

l'heure. Elle arriva à sept heures et emmena Sally dans sa chambre, quelques minutes plus tard.

Isobel avait les cheveux sur les épaules, elle portait une robe bleu clair qui épousait ses formes et les faisait ressortir. Elle s'était maquillé les yeux et portait le collier que je lui avais offert pour notre premier anniversaire de mariage. Elle était belle, comme jamais elle ne l'avait été depuis des années. Je le lui dis dans la voiture.

— Pourquoi as-tu voulu sortir. Alan ?

— Je te dis, une idée comme ça.

— Et si je n'en avais pas eu envie ?

— Mais tu en as envie. Ça se voit.

Je décelai en elle un certain malaise et je me rendis compte que jusqu'à présent, j'avais toujours jugé son humeur d'après son attitude. Son allure de calme beauté trahissait une tension intérieure. Comme nous étions arrêtés à un feu rouge, je la regardai. La souillon sans féminité que je voyais chaque jour avait disparu... à sa place se tenait l'Isobel que je pensais avoir épousée. Elle prit une cigarette dans son sac et l'alluma.

— Tu aimes ma tenue, n'est-ce pas ?

— Oui. Naturellement, répondis-je.

— Et en temps normal ?

— Tu n'as pas toujours l'occasion de t'habiller, aussi soigneusement.

— Tu ne me la donnes pas souvent, non plus.

Je remarquai que les doigts de la main qui ne tenait pas la cigarette s'agitaient, faisant cliqueter leurs ongles. Elle inhalait la fumée.

— Je me suis lavé les cheveux et j'ai mis une robe propre. Tu as changé de cravate. Nous allons dans un restaurant luxueux.

— Nous l'avons déjà fait auparavant. Plusieurs fois.

— Et depuis combien de temps sommes-nous mariés ? Tout à coup, c'est un événement. À quand la prochaine fois ?

— Nous pouvons sortir plus souvent si tu veux.

— Parfait. Disons, une fois par semaine. Faisons-en une habitude.

— Tu sais bien que ce n'est pas faisable. Que ferons-nous de Sally ?

Elle porta ses mains à son cou, ramassa ses longs cheveux en une grande boucle qu'elle tint sur sa nuque, je lui jetai un coup d'œil. Elle tenait sa cigarette serrée entre ses lèvres pincées.

— Nous pouvons engager une autre domestique.

Il y eut un long silence. Isobel, ayant terminé sa cigarette, la jeta par la fenêtre.

— Tu peux te faire belle sans avoir à attendre que je t'emmène quelque part.

— Tu ne remarques jamais, d'habitude.

— Si.

C'était vrai. Pendant longtemps, au début de notre mariage, elle avait fait de louables efforts pour rester séduisante, même alors qu'elle était enceinte. Et je l'en avais admirée, même si un fossé commençait à se creuser entre nous.

— Je désespère de jamais te plaire.

— Tu me plais, maintenant. Mais tu as un enfant dont il faut que tu t'occupes. Je ne peux pas te demander d'être toujours si bien habillée.

— Mais tu le voudrais bien. Alan. C'est là tout le problème.

Notre conversation restait très superficielle, je le reconnaissais. Nous savions tous deux que la façon de s'habiller d'Isobel n'était qu'un tout petit aspect du problème réel. Je voulais conserver l'image d'Isobel telle que je l'avais vue pour la première fois. Je l'admettais et je me doutais que dans une certaine mesure, c'était une attitude commune à tous les maris. La raison véritable de mon indifférence à l'égard d'Isobel était une question que nous n'avions jamais été capables d'aborder.

Nous arrivâmes au restaurant et nous mîmes à table. Ce fut un dîner morne pour nous deux ; notre conversation restait guindée. Sur le chemin du retour, Isobel ne dit pas un mot, jusqu'à ce que la voiture se soit immobilisée devant la maison.

Alors, elle se tourna vers moi et me regarda, avec la même expression qu'auparavant, moins le sourire qui l'avait jusqu'ici éclairée.

— Je n'étais qu'une femme de plus pour toi, ce soir.

*

* *

Deux hommes me transportèrent à la barricade. Ils me soutenaient, offrant chacun une épaule à mon bras, mais chaque fois que j'essayais de m'appuyer sur ma cheville foulée, la douleur était trop forte.

On me fit passer par une section mobile de la barricade qui avait été ouverte.

Plusieurs hommes me faisaient face. Ils avaient chacun un fusil. J'expliquai qui j'étais et pourquoi je voulais entrer dans la ville. Je me gardai de parler des Afrims, ni de leur confier que je craignais que Sally et Isobel soient entre leurs mains. Je dis simplement que j'avais été séparé de ma femme et de ma fille et que j'avais de bonnes raisons de penser qu'elles se trouvaient dans cette ville, enfin que je désirais les retrouver.

On fouilla mes affaires.

— Dites, vous avez tout du clochard, vous ! me dit l'un des plus jeunes. Les autres lui jetèrent un regard qui me parut être de désapprobation.

Je dis aussi calmement que je pus :

— J'ai perdu ma maison et tout ce que je possédais. J'ai été obligé de vivre sous la tente depuis plusieurs mois. Si je pouvais prendre un bain et faire nettoyer mes vêtements, ce serait avec plaisir.

— Allons ! dit un autre.

Il fit un signe de tête et le jeune homme sortit, me dévisageant toujours.

— Que faisiez-vous avant d'être exproprié ?

— Ma profession ? J'étais professeur d'université, mais j'ai dû prendre un autre emploi, après.

— Vous habitiez à Londres ?

— Oui.

— Ça aurait pu être pire. Vous avez entendu ce qui s'est passé dans le Nord ?

— Oui, je sais. Dites-moi, allez-vous me laisser entrer ?

— Peut-être. Mais nous voulons avoir plus de renseignements sur vous d'abord.

Ils me posèrent plusieurs questions. Je ne répondis pas toujours très honnêtement, mais plutôt de façon à m'attirer leur

bienveillance. Ces questions concernaient mon engagement dans la guerre. Ils voulaient savoir si nous avions été attaqués par des troupes quelconques, si j'avais commis des sabotages, quelles étaient mes opinions.

— Nous sommes en territoire nationaliste, ici, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Nous sommes fidèles à la couronne si c'est ça que vous voulez dire.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Pas tout à fait. Il n'y a pas de troupes, ici. Nous nous débrouillons seuls.

— Et les Afrims ?

— Il n'y en a pas.

Je fus surpris de cette réponse directe, formulée d'une voix sans timbre.

— Il y en avait, mais ils sont partis. C'est la négligence qui a permis que la situation s'envenime partout ailleurs.

Un autre homme s'avança.

— Vous ne nous avez toujours pas dit quelles sont vos opinions.

— Devinez ! les Africains se sont installés dans ma maison et je vis comme une bête traquée depuis près d'un an. Je suis avec vous. Vu ?

— Vu. Mais vous disiez que vous êtes venu ici pour les trouver. Il n'y a pas un Africain ici.

— Quelle est cette ville ?

Il me dit son nom. Ce n'était pas celle qu'avait indiqué l'autre chef de réfugiés. Je leur dis que je n'étais pas là où je croyais.

— Ce n'est pas ici. Il n'y a pas de Noirs, ici.

— Je sais. Vous venez de le dire.

— Ici, nous sommes dans une ville convenable. Je ne sais rien des Africains. Il n'y en a plus un seul depuis que nous avons flanqué les derniers dehors. Si vous les chercher, ce n'est pas ici que vous les trouverez. Compris ?

— Compris. Je m'excuse. Je me suis trompé.

Ils s'éloignèrent de moi pour parlementer pendant une ou deux minutes. J'en profitai pour examiner une carte à grande échelle, fixée sur l'un des pans de mur en béton qui

constituaient la barricade. Cette région de la côte était fortement peuplée et quoique chaque ville ait un nom et une identité propres, les banlieues, en réalité, étaient imbriquées les unes dans les autres. La ville que je voulais atteindre était à cinq kilomètres à l'est de celle-ci.

Je remarquai qu'une zone avait été marquée à l'encre verte sur la carte. Le point situé le plus au nord se trouvait à six kilomètres de la mer et le trait de crayon dessinait un ovale, à l'est et à l'ouest, jusqu'à la côte. Je constatai que mon objectif n'était pas situé dans ce périmètre vert.

J'essayai de marcher. C'était pratiquement impossible. Ma cheville avait enflé ; je savais que si j'enlevais ma chaussure, je ne pourrais plus la remettre. Je n'avais pas l'impression d'avoir un os fracturé, mais malgré tout, il vaudrait mieux, si possible, voir un médecin.

Les hommes revinrent vers moi.

— Pouvez-vous marcher ?

— Je ne crois pas. Y a-t-il un médecin, ici ?

— Oui. Vous en trouverez un en ville.

— Donc, vous me laissez entrer ?

— Oui. Mais quelques mots d'avertissement. Trouvez des vêtements propres et arrangez-vous un peu. C'est une ville respectable. Ne restez pas à errer dans les rues après la tombée de la nuit... trouvez un gîte. Sinon, on vous met dehors. Et ne parlez pas des Noirs à tout bout de champ. D'accord ?

J'acquiesçai.

— Puis-je repartir quand je veux ?

— Où voudriez-vous aller ?

Je lui rappelai que j'étais à la recherche de Sally et d'Isobel. Qu'il faudrait pour cela que je traverse la limite est de la ville pour passer dans l'agglomération suivante. Il m'indiqua que je pourrais trouver un gîte sur la route qui longe la côte.

Puis il me fit signe de m'en aller. Je me levai, non sans difficulté. Un homme entra dans une maison voisine et revint avec une canne. Je devrais la leur rendre quand ma cheville serait guérie. Je promis de le faire.

Lentement, et au prix d'une vive douleur, je me dirigeai en boitant vers le centre de la ville.

*
* *

Je fus debout au premier bruit et je traversai la tente jusqu'à l'endroit où dormait Sally. Derrière moi, Isobel remua.

Quelques instants plus tard, j'entendis un vacarme au-dehors et le rideau de notre tente s'écarta brutalement. Deux hommes se tenaient à l'entrée. L'un d'eux avait une lampe torche à la main et m'en braquait le faisceau dans les yeux, l'autre était armé d'un lourd fusil. L'homme à la lampe entra, saisit Isobel par le bras et la traîna dehors ; elle n'était vêtue que d'une culotte et d'un soutien-gorge. Elle m'appela à l'aide, mais le fusil se trouvait entre nous deux. Je restai immobile, enlaçant Sally qui s'était réveillée et essayant de la tranquilliser. L'homme au fusil était toujours là et, sans un geste, me menaçait de son arme. J'entendis trois coups de feu dehors, alors je commençai à avoir très peur. Il y eut un court silence auquel succédèrent des cris perçants et des ordres en swahili. Sally tremblait. Le canon du fusil était à moins de quinze centimètres de ma tête. Malgré l'obscurité presque totale, je pouvais distinguer la silhouette de l'homme qui se détachait dans la faible clarté du ciel. Quelques secondes plus tard, un autre homme entra dans la tente, tenant une lampe torche ; il bouscula l'individu au fusil ; dehors, à quelques pas de moi, un autre coup de feu claqua ; mes muscles se raidirent. L'homme à la lampe me donna deux coups de pied, cherchant à m'écarter de Sally, mais je m'accrochai avec ténacité ; elle se mit à crier. Par deux fois, une main me frappa à la tête ; l'autre homme s'était emparé de Sally et la tirait violemment à lui. Nous nous cramponnions désespérément l'un à l'autre. Sally m'appelait au secours, mais je ne pouvais guère faire plus. L'homme me donna encore des coups de pied, cette fois au visage. Mon bras droit s'ouvrit et Sally me fut arrachée. Je criais à l'homme d'arrêter. Je lui dis et redis que ce n'était qu'une enfant. Sally hurlait, l'homme restait silencieux. Je tentai d'agripper le bout du fusil, mais il m'en enfonça violemment le canon dans le cou ; je dus reculer et Sally qui se débattait fut traînée hors de la tente. L'homme au fusil entra,

s'accroupit à mes côtés, le canon de son arme contre ma peau. Je l'entendis actionner la culasse, je me raidis. Rien ne se passa.

Il resta deux minutes à côté de moi, tandis que je tendais l'oreille vers les bruits au-dehors. Il y avait toujours beaucoup de cris, mais plus de détonations. J'entendis des femmes hurler et le bruit d'un camion qui démarrait et s'éloignait. L'homme au fusil resta immobile. Un silence angoissé s'abattit sur notre campement.

À l'extérieur, une nouvelle agitation se fit entendre. Une voix aboya un ordre. L'homme au fusil sortit de la tente et je me rendis compte que les véhicules des soldats se mettaient en route.

Je me mis à pleurer.

*

* *

En plus de ma douleur à la cheville, j'éprouvais une sensation croissante de nausée. Je me retrouvais dans des rues de banlieue et leur aspect me parut étrangement normal. Quelques voitures circulaient le long de la chaussée, les maisons, en bon état, étaient habitées. Dans un jardin, j'aperçus un couple, assis dans des bergères, qui me considérait avec curiosité. L'homme lisait un journal : je reconnus le *Daily Mail*. Tout était comme si, sans m'en apercevoir, j'avais été ramené deux ans en arrière. Au carrefour d'une avenue, la circulation s'intensifiait et je remarquai un bus municipal. J'attendis un moment d'accalmie avant de me décider à traverser. Je parvins de l'autre côté avec difficulté, car il me fallut m'arrêter au milieu pour reprendre mon souffle. À l'arrivée, je fus pris d'une telle nausée que je dus vomir. Depuis un petit jardin tout proche, un petit groupe d'enfants me dévisageait ; l'un d'eux se rua à l'intérieur d'une maison.

Dès que je le pus, je repartis en claudiquant.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me rendais, mon corps ruisselait de sueur et je dus bientôt m'arrêter pour vomir à nouveau. Je finis par m'échouer sur un banc le long de la route pour m'y reposer quelques minutes.

Je me sentais totalement vidé de mes forces.

Je passai près d'un centre commercial où une foule se transportait de boutique en boutique. J'étais toujours désorienté par l'apparence normale des rues. Pendant des mois, je n'avais pas connu un seul endroit où il y eut des magasins où il fût possible de se procurer de la nourriture. La plupart des marchés que j'avais vus avaient été pillés ou se trouvaient sous contrôle militaire. Sorti du tumulte des boutiques, je m'arrêtai encore une fois, réalisant subitement à quel point je devais paraître étrange à tous ces gens. Je m'étais déjà attiré quelques regards ahuris. Je calculai que j'avais quitté la barricade depuis une heure et demie et qu'il devait être environ cinq ou six heures du soir. Cela, ajouté à toutes les peines que j'avais éprouvées, expliquait mon épuisement. Mes vêtements poussiéreux, ma tignasse hirsute, mon visage barbu, l'odeur de deux mois d'urine et de transpiration accumulées, ma claudication et les taches de vomissures sur ma chemise m'interdisaient d'approcher l'une ou l'autre de ces personnes.

La douleur de ma cheville était maintenant presque insupportable. J'étais obnubilé par le fait que j'offrais aux gens un spectacle repoussant et, à la première occasion, je m'engageai dans une petite rue transversale. Je continuai aussi loin que je le pus, mais je me sentais accablé de lassitude. À une centaine de mètres du croisement, je m'écroulai ; c'était la seconde fois de la journée ; je restai étendu, abandonné.

Quelques instants plus tard, j'entendis des voix autour de moi et l'on me remit doucement debout.

*

* *

Un lit moelleux. Des draps frais. Un corps bien lavé dans une baignoire entière d'eau bouillante. Une jambe et un pied douloureux. Un tableau au mur ; les photographies de visages souriants devant un vaisselier. Des aigreurs d'estomac ; le pyjama d'un autre. Un médecin enroulant une bande autour de ma cheville. Un verre d'eau à mon chevet. Des paroles de réconfort. Le sommeil.

*
* *

J'appris qu'ils s'appelaient M. et Mme Jeffery. Lui se prénommaient Charles, elle Enid. Il avait été directeur de banque, mais il était maintenant à la retraite. Ils avaient, à mon avis, soixante ans tout au plus. Étrangement, ils ne manifestaient aucune curiosité à mon égard, bien que je leur aie raconté que je venais de l'extérieur. Je ne parlai pas de Sally et d'Isobel.

Ils me dirent que je pouvais rester aussi longtemps que je le voulais, au moins jusqu'à ce que ma jambe soit guérie.

Madame Jeffery m'apportait autant de nourriture que j'étais capable d'en manger : de la viande fraîche, des œufs, des légumes, du pain, des fruits. Au début, je manifestai quelque surprise et lui avouai que je ne pensais pas que l'on puisse se procurer tout cela. Elle me répondit que les épiceries étaient approvisionnées régulièrement ; elle ne comprenait pas mon étonnement.

— Mon cher ami, me dit-elle, la nourriture est si chère que je ne sais comment faire face à la hausse des prix.

Je lui demandai pourquoi, à son avis, les prix avaient monté.

— Les temps ont changé. Ce n'est plus comme autrefois. Quand j'étais jeune, ma mère achetait la miche de pain à un penny. Mais je ne peux rien y faire, alors, je paye et j'essaye de ne pas y penser.

Elle était merveilleuse avec moi. Je pouvais lui demander n'importe quoi. Elle m'apportait des journaux et des magazines ; M. Jeffery m'offrait des cigarettes et du whisky. Je me plongeais avidement dans les journaux, espérant y trouver quelques informations sur la situation politique et sociale du moment.

Le quotidien était le *Daily Mail*, le seul journal, me dit Mme Jeffery sans en paraître surprise, que l'on puisse trouver pour l'instant. Il contenait essentiellement des nouvelles de l'étranger et des photographies. Il n'y était question nulle part de la guerre civile. Les annonces étaient peu nombreuses et se limitaient surtout à des réclames de biens de consommation. Je

vis qu'il coûtait trente pence, ne comprenait que quatre pages, ne paraissait que deux fois par semaine et provenait d'une maison d'édition située dans le Nord de la France, mais je n'en fis pas la remarque aux Jeffery.

Le repos et le confort me permettaient de réfléchir tout à loisir à la situation avec plus d'objectivité. Je me rendais compte que, trop occupé par mes problèmes personnels, je n'avais pas envisagé les conséquences à long terme pour le pays. J'étais rongé par l'inactivité, tout en reconnaissant que cela ne servirait à rien de partir tant que ma cheville ne serait pas guérie.

Les doutes qui me tourmentaient étaient toujours les mêmes retrouverais-je un jour Isobel et Sally. Mon rôle de réfugié m'avait forcé, sans que je le veuille, à la neutralité. Mais cela ne pourrait continuer à l'avenir. Je ne pouvais rester indéfiniment non engagé dans la lutte.

Ce que j'avais vu de leurs activités et de leurs conceptions m'avait toujours donné l'impression que les Sécessionnistes représentaient l'attitude la plus humanitaire adoptée face à la situation. On n'avait pas moralement le droit de refuser aux immigrés africains une identité ou une voix. La guerre devrait être réglée d'une façon ou d'une autre, or, inévitablement, les Africains resteraient maintenant en Grande-Bretagne de façon permanente.

D'autre part, les actions extrémistes des Nationalistes qui découlaient directement à l'origine de la politique conservatrice et répressive du gouvernement de Tregarth (qui me déplaisait et ne m'inspirait aucune confiance) satisfaisaient en moi des réactions instinctives. N'étaient-ce pas les Afrims qui m'avaient démuné de tout ce que je possédais ?

En fin de compte, toute la question était centrée sur ma recherche d'Isobel et de Sally. Si on ne leur avait fait aucun mal, mes instincts s'apaiseraient.

Sinon... je ne pouvais me résoudre à envisager cette possibilité.

J'étais, en fait, en grande partie responsable de ce dilemme... si j'avais pris les choses en main plus tôt, je n'en serais pas là. D'un point de vue personnel, pratique, je savais que, quoique l'avenir nous réserve, il demeurerait incertain tant que les

principaux aspects de la crise ne seraient pas résolus.

*

* *

Trois jours après mon arrivée chez les Jeffery, je pouvais à nouveau me lever et faire quelques pas dans la maison. J'avais tondu ma barbe et Enid avait nettoyé et reprisé mes vêtements. Dès que je pus marcher, je voulus repartir à la recherche d'Isobel et de Sally, mais ma cheville m'élançait encore à chaque pas.

J'aidais Charles à faire quelques menus travaux dans le jardin et je passais des heures à converser avec lui.

Leur ignorance totale à tous deux ne cessait de me surprendre. Quand je parlais de la guerre civile, ils s'y référaient comme si cela se passait à des milliers de kilomètres. Me souvenant que l'homme à la barricade m'avait conseillé de ne pas faire allusion aux Afrims, je me montrais très prudent dans les discussions politiques. Mais elles n'intéressaient guère Charles Jeffery. Tout ce qu'il savait, c'était que le gouvernement était confronté à un problème social délicat auquel on finirait bien par trouver une solution.

Dans la journée, des avions à réaction survolaient la maison, et la nuit des explosions éclataient au loin. Jamais aucun de nous n'y faisait allusion.

Les Jeffery avaient une télévision ; je la regardai avec eux, le troisième jour, émerveillé d'apprendre que les émissions avaient repris.

La présentation était semblable à celle de la BBC, et c'était d'ailleurs sous ce nom qu'étaient diffusés les programmes. Les émissions étaient américaines pour la plupart. Il y eut un bref bulletin d'information en fin de soirée, dans lequel il était question des problèmes locaux des villes de la côte sud, sans un mot de la guerre civile. Les émissions étaient toutes préenregistrées et consistaient essentiellement en divertissements récréatifs.

Je demandai aux Jeffery d'où étaient retransmis les programmes, ils me répondirent qu'ils faisaient partie d'un

système de télévision en circuit fermé, diffusé depuis Worthing.

Le quatrième jour, l'état de ma cheville s'était suffisamment amélioré pour me permettre de reprendre la route. Une impatience grandissante s'emparait de moi, d'autant plus intense que je devais résister à l'attrait du confort amical que m'offraient les Jeffery. Je n'en croyais pas mes yeux, considérant leur existence paisible comme un retour artificiel à la vie normale dans un état de choses anormal. Les Jeffery n'auraient pas compris si je le leur avais dit. Je leur étais sincèrement reconnaissant de leur bienveillance envers moi, aussi, je m'en serais voulu de décevoir leurs illusions aussi longtemps qu'ils pourraient continuer à se leurrer.

Je les quittai en fin de matinée, ne sachant comment exprimer, ni à eux ni à moi-même, tout le bien que ce séjour m'avait fait. Je pris la route qui menait à la côte.

*

* *

Je n'eus pas de problème à la barricade. Les hommes qui la gardaient n'arrivaient pas à comprendre pourquoi je voulais quitter la ville, mais quand je leur eus clairement expliqué que j'avais réellement l'intention de partir, ils me laissèrent passer. Je leur signalai que je pourrais revenir dans le courant de la journée, mais ils m'avertirent qu'il n'était pas aussi facile d'entrer dans la ville que d'en sortir.

*

* *

Je parcourus trois kilomètres à travers ce qui avait été autrefois une banlieue. Les maisons étaient vides et plusieurs d'entre elles avaient été endommagées ou rasées. Je ne croisai aucun civil.

Par contre, à plusieurs reprises, je rencontrai de petits groupes de soldats Afrims. Je ne fus pas molesté.

À midi, j'entrai dans une maison désaffectée pour manger le sandwich au jambon et les crudités que m'avait donnés

Mme Jeffery. Je bus le contenu du flacon de thé que je lavai par la suite, me rendant compte qu'il pourrait m'être utile plus tard.

Je descendis vers la plage et la longuai jusqu'à l'endroit où j'avais trouvé la villa aux cocktails Molotov. J'y entrai, par curiosité, et cherchai les bombes, mais elles n'étaient plus là.

Je revins sur la plage. Je m'assis sur les galets.

Une demi-heure plus tard, un jeune garçon arriva par le rivage et s'approcha de moi. Il engagea la conversation. Il me parla d'un groupe important de réfugiés qui s'étaient réunis à une dizaine de kilomètres à l'est et qui, s'étant approprié un bateau, projetaient de passer en France. Il m'invita à se joindre à lui. Je lui demandai si le groupe était armé ; il répondit par l'affirmative.

Pendant un moment, la discussion tourna autour des Afrims. Le jeune garçon me raconta qu'ils avaient auparavant tenu garnison dans la ville, mais que leur organisation laissait à désirer. Ici, il y avait encore des centaines de bandes de Noirs, mais incontrôlés et indisciplinés. Je lui demandai s'il savait quelque chose du fameux bordel Afrim et il m'en confirma l'existence. Il y avait, me dit-il, un roulement considérable de femmes et les Afrims n'hésitaient pas à assassiner celles qui refusaient de coopérer.

Le bordel se trouvait à moins d'un kilomètre de là. Il me proposa de m'y conduire. Je le remerciai, mais déclinai son offre. Il me quitta peu après, en me laissant des instructions détaillées pour retrouver le groupe qui possédait le navire. Je lui dis que si je décidais de me joindre à eux, je serais sur place le lendemain soir. J'attendis qu'il soit hors de vue ; je pris alors la même direction que lui.

Je marchai lentement vers l'emplacement supposé du bordel. Cela m'obligea à quitter le rivage et à m'engager dans les rues de la ville. Là, les Africains étaient beaucoup plus nombreux et je ne voyais pas comment je pourrais approcher du bâtiment. J'essayai de le contourner, mais j'étais chaque fois interpellé et prié de circuler.

J'étais de plus en plus fatigué ; je retournai sur le rivage. Assis sur les galets, je contemplais la mer.

Une épaisse couche de pétrole flottait à la surface de l'eau et

la plage était maculée de plaques visqueuses de cambouis noir, un peu partout.

Le silence m'épouvantait. Il n'y avait pas un oiseau marin et les vagues huileuses venaient lécher paresseusement la plage sans faire d'écume. La marée descendait. Au loin, j'apercevais un grand bateau de guerre dont je n'arrivais à déterminer ni le type ni la nationalité.

Mon attention fut attirée sur les cadavres par la présence d'un peloton de soldats Afrims qui descendirent vers la plage, puis reprirent la direction de la ville. Je me levai.

Tandis que je marchais, mes pieds s'enlisaient continuellement dans les plaques de goudron qui recouvraient les galets. Les corps étaient à peine visibles de loin ; si je n'avais pas su qu'ils étaient là, je les aurais confondus avec les larges taches d'huile figée. Il y en avait dix-sept, tous noirs. Ils étaient nus et à l'exception d'un seul, c'étaient des corps de femmes. La noirceur de leur peau n'était pas due à l'huile de la plage ou à la pigmentation naturelle, mais à de la peinture ou de la poix. J'errai parmi eux et ne tardai pas à découvrir Isobel et Sally.

Je ne sentis en moi aucune réaction. Plus tard, j'éprouvai du chagrin, puis, plus tard encore, un troublant mélange de haine et d'horreur.

Je passai la nuit sur la plage. Le lendemain matin, je tuai un jeune Africain et lui pris son fusil. Dans l'après-midi, j'avais regagné la campagne.

Fin